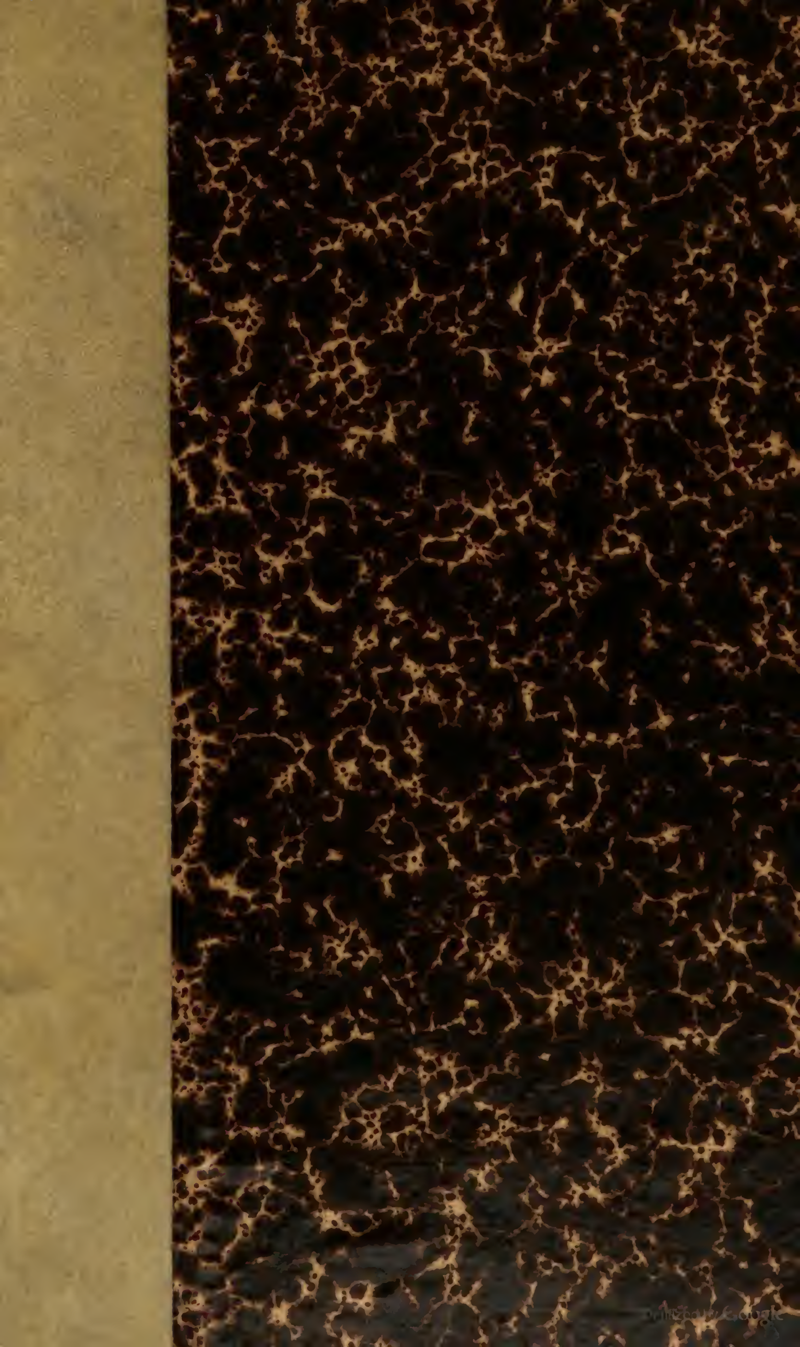


TABLEAU
DE
PARIS.

TOME SECOND.

TABLEAU

DE

PARIS,

CRITIQUÉ

PAR UN SOLITAIRE DU PIED DES ALPES.



TOME II.



À NYON, *en Suisse*,
De l'Imprimerie de NATTHEY & Compagnie.

M. DCC. LXXXIII.

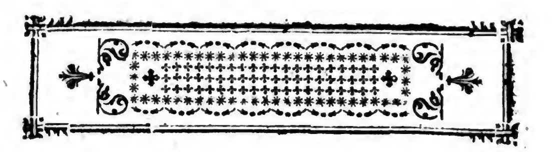


TABLEAU DE PARIS.



CHAPITRE CXLI.

Maîtres.

IL y en a de toute espece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'Anglois, pour l'Italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la musique, pour le bon ton, pour tous les jeux possibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & sont contens quand ils trouvent leurs éleves endormis, absens, paresseux, ou malades. Ils glissent joyeusement leur *cachet*, & c'est autant de gagné. Le maître à danser vole comme un éclair dans un cabriolet; mais celui qui enseigne le grec ou les mathématiques, marche à pied.

Cette classe d'hommes est très-nombreuse. Etonnés quelquefois de se trouver ensemble chacun ne comprend pas de son côté, comment on peut en appeller un autre que lui. De-là vient qu'ils n'estiment que leur profession, & méprisent souverainement celle d'autrui, comme absurde ou inutile.

C'eſt un ſpectacle aſſez plaiſant que de voir, dans la même anti-chambre, un maître d'échecs & de trictrac, & un maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le marquis. Entrés dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier. Le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous que M. le marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on excepte la marche des jeux & le menuet paſſablement.

Mais un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'Anglois & les mathématiques à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres qui ſont accourus avec leurs cachets; on les leur paie à la fin du mois; l'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les maîtres fameux qui ſont venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent, & ſe ſauver, pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom ſeul des ſciences. Eh! que leur faut-il de plus?

Parmi tant de maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander un *maître de morale*: c'eſt que tous les hommes croient poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée; auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent

quelque chose, & le langage de l'autre seroit inintelligible. Aussi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la monarchie, un *maître de morale*.

CHAPITRE CXLII.

Libraires.

LEs libraires se croient des hommes de conséquence, parce qu'ils ont l'esprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils se mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel se rengorge, & se rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & souvent il est plus terrible & plus cruel envers l'auteur débutant, que la meute des journalistes & l'inexorable public.

Comme cette branche de commerce est à Paris dans la dépendance la plus humiliante, les libraires sont devenus des marchands de papiers noircis.

LE SOLITAIRE.

Comment n'avez-vous pas eu leur préférence ?....

L'AUTEUR.

Ils chérissent de préférence les auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnasse, qui font des

compilations critiques, historiques, des extraits de voyages, &c. Et quelques académiciens savent que ce produit l'emporte encore sur celui des jetons.

On emploie à Paris, année commune, environ cent soixante mille rames de papier pour l'impression; la raison philosophique ne sauroit en obtenir *une page*, pour se faire entendre.

LE SOLITAIRE.

Ce n'est pas un malheur pour vous.

L'AUTEUR.

Les gênes, les entraves, les réglemens de toute espece ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour prospérer : tout le monde s'est plaint & se dit ruiné; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs, (race indestructible) pendant ce tems, s'emparent de l'ouvrage, & l'auteur a perdu son salaire, & de plus, ses avances. Voilà l'état de la librairie.

Un libraire de Paris disoit fort naïvement : *je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau & Diderot, tous trois sans culotte; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un est-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille?*

CHAPITRE CXLIII.

Livres.

PRESQUE tous les livres se font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres? Il y en a tant! Oui; mais c'est que presque tous sont à refaire; & ce n'est qu'en refondant les idées d'un siecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours si lente à luire sur le genre humain.

On peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les lise pas: les livres sont une branche de commerce très-importante: combien d'ouvriers en tirent leur subsistance! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de livres: ce petit inconvénient se rachete avec de grandes salles. D'ailleurs il peut en résulter un grand bien; au milieu de ces matériaux immenses, il viendra peut-être un homme à qui tout cela sera utile.

CHAPITRE CXLIV.

Bouquiniste.

ON appelle ainsi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier visite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures; il en remue

les piles qui ſont à terre; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

Ce n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *bouquiniſtes*.

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années; mais les libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *bouquiniſtes* de profeſſion toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard, que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la librairie; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune: les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation avant de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliotheque du roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliotheque curieuſe en ce genre, eſt celle de M. le Duc de la Valliere. Celle de M. Paulmi d'Argenſon à l'Arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques.

LE SOLITAIRE.

Elle doit-être bien petite.

L'AUTEUR.

Les autres appartiennent à l'opulence, à l'ostentation ou à la curiosité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui rassemblent des ouvrages qui périroient sans leurs recherches attentives. On ne sait pas ce que tel livre peut produire un jour sur telle tête humaine. Les mauvais instruisent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel financier, & tel épais magistrat, au sortir de table, & tout en digérant, disent d'un ton capable : *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui.* Ils voudroient chaque jour trouver sur leur bureau un livre comme l'*Esprit des loix* ou l'*Emile*, & quand un ouvrage supérieur vient à paroître, ils ne savent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les tems passés, & amenent les trésors de tous les siecles pour objet de comparaison avec la brochure nouvelle. Le mérite qui s'y trouve n'est jamais senti le premier jour ; on a plutôt fait de se livrer à une petite déclamation satyrique, que de peser exactement la somme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaise disposition pour le bien juger. L'habitude de ne louer que les talens qui ne sont plus, s'accorde trop avec la paresse pour qu'elle y renonce.

On ne lit presque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes.

LE SOLITAIRE.

Vous n'y ferez donc pas lu. Une Mere n'avoit qu'un peu de pâte, fes enfans jettoient les hauts cris de la faim, elle étendit fa pâte, en fit un grand gâteau, les yeux furent repus & l'appétit ne le fut pas. Vous lui reffemblez.

L'AUTEUR.

Jugez de celui qui en fait douze de fix cents pages pour prouver la religion chrétienne! Un fi long plaidoyer eft plus affommant que convaincant.

Nos bons aïeux lifoient des romans en feize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs foirées. Ils fuivoient avec tranfport les mœurs, les vertus, les combats de l'ancienne chevalerie. Pour nous, bientôt nous ne lirons plus que fur des écrans.

LE SOLITAIRE.

Sur la fin du chapitre *Le Marais*, vous avez prefque dit la même chofe, mais vous parliez de vous, voilà ce qui différencie le cas.

L'AUTEUR.

On ne hait pas la fcience, a dit quelqu'un; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, fi l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE CXLV.

Brochures.

IL faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs. Il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout. Toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des Labruyere, des Monteſquieu, des Boullanger, des Buffon, des Rouſſeau, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtantiels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée. Otez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les lettres *fictives* du pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux. Toutes les idées qu'elles renferment ſont communes, mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées. La multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'eſt toujours un échelon de monté; & d'après ce ſuccès, que les ſots journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les romans que les gens de lettres, qui font les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire (1), ſont plus utiles que toutes les hiſ-

(1) Je connois vingt hommes de lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caracteres leur manque abſolument

toires. Le cœur humain vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes, la variété des caracteres & des événemens, tout cela eſt une ſource inépuiſable de plaiſirs & de réflexions. Voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine ? Non ; il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes, dans les romans anglois, dans les romans de l'abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretone, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice que mes confreres les gens de lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horizon littéraire, étendu, vaſte comme l'horizon qui nous environne ; on a recours aux romans de chevalerie, plutôt que de ſe deſſécher l'eſprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout ſeul, & que le reſte de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement ; on aime à ſuivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec tranſport ce que de beaux eſprits pareſſeux, uniquement occupés de mots, refuſent de lire ? Faut-il que je ne prenne du plaiſir que d'après leurs déciſions ? Arrangeurs de mots, que m'importent vos futiles hémiſtiches ? Si ma phyſionomie eſt différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le ſeroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de ſatisfaire tous les goûts ? Or, c'eſt un attentat aux plaiſirs d'une nation vive, naturellement curieuſe & gaie, de borner l'imprimerie, en gênant les preſſes, en créant des cenſeurs abſurdes, en établiſſant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet eſt formé, à ce qu'il paroît, d'étouffer les écrivains de la capitale; parce que, ſelon l'expreſſion nouvellement accréditée, ce ſont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications & le caractere des hommes en place.

LE SOLITAIRE.

Il ſuffiſoit de nous dire cela une ſeule fois dans cet ouvrage. Vous ne pouvez quitter l'eſprit d'autrui & la manie de tranſporter vos phraſes de chapitre en chapitre.

L'AUTEUR.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'on veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride; elle aiguiſe des phraſes, elle ne ſait plus reconnoître la libre audace d'un écrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détour & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe, non dans la bonté, mais dans la ſotiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les copiſtes de la Fontaine, la Bruyere, Fontenelle, Voltaire & même Dorat. O Retif de la Bretone! tu ne ſeras apprécié que fort tard; mais je m'honore de t'offrir ici mon ſuffrage, duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.



CHAPITRE CXLVI.

Equilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguistes, des marchandes de beurre, &c. détruit journellement autant de livres & de brochures qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent ensuite; & toutes ces mains heureusement destructives, mettant les journalistes & consorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elle, la masse du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chasseroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maisons.

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décomposition, qu'entre la vie & la mort; consolation que j'adresse à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importans. Il est de fait que le contrat de mariage de Louis XIII fut trouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler pour en couvrir un bocal.



CHAPITRE CXLVII.

La Courtille.

L'AUTEUR.

C'EST à la Courtille que s'agite le dimanche un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson & au libertinage, que dans un étage au-dessus on appelle *galanterie :* il est presque sans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misere.

LE SOLITAIRE.

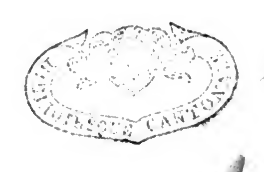
Voilà ce que vous avez dit de la Courtille, le chapitre est court.

L'AUTEUR.

Je voulois le renforcer de l'histoire d'un Ramponeau, cabaretier qui vendoit son vin à trois sous & demi la bouteille; de celle d'un Silhouette & du nom de quelques autres contrôleurs généraux, ce qui pourroit vous déplaire & attirer à mon amour-propre quelques blessures sanglantes. Je supprimerai donc ces historiettes étrangeres à mon sujet.

LE SOLITAIRE.

Vous ferez bien.



CHAPITRE CXLVIII.

De différens Obſervateurs.

TEL obſevateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre ; un autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent ; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

LE SOLITAIRE.

Le public a ſu cela même avant votre naiſſance ; pourquoi l'écrivez-vous ?

L'AUTEUR.

Les obſervations ſur la phyſique & la médecine ſe multiplient, tandis que le philoſophe examine de ſon côté la marche des gouvernemens, leurs progrès, les cauſes morales & politiques qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples ; il obſerve les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

LE SOLITAIRE.

La perfection des ſciences s'annonce par elle-même à ceux qui les font fleurir, à ceux pour qui elles fleuriſſent ; il n'étoit point néceſſaire d'en donner avis.

L'AUTEUR.

Ainſi, lorſque les ſavans ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le méchanicien ne conçoit rien à la célébrité du poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine, l'obſervateur impartial voit les arts & les ſciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

LE SOLITAIRE.

Il vaut mieux étudier les ſciences que d'obſerver leur marche; le navigateur, ſur l'Océan, cherche le port qu'il deſire, ſans s'inquiéter des ruiſſeaux qui groſſiſſent l'élément qui le porte, ſans s'arrêter pour obſerver où tendent les divers navires qui ſillonnent l'étendue des mers.

L'AUTEUR.

Il voit les hommes porter tour-à-tour ſur chaque objet le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal. Il faut donc, dans une capitale, un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences.

LE SOLITAIRE.

Si vous diſiez dans le monde, je vous croirois. L'aliment de toutes les ſciences n'eſt point dans

une capitale ; le naturaliſte reſpire quelquefois dans les déſerts, &c.

L' AUTEUR.

Réduits à un petit nombre, ils feroient moins : ce qui échappe à l'un, récompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit devant des yeux inattentifs & diſtraits ; mais ils ſont ouverts aujourd'hui, & ils guettent inceſſamment la nature.

Les anciens connoiſſoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent conſtamment ſa vertu de pointer vers les poles ; connoiſſance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiſſoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles, puiſque ſur les pains ſortis des ruines d'Herculanum, que le roi de Naples conſerve ſous le verre, on voit la lettre du boulanger ou du conſommateur ; ainſi ils étoient ſur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

LE SOLITAIRE.

Si les arts & les ſciences n'euſſent pas été ſuſceptibles de perfection, ceux qui les ont cultivés & qui les cultivent encore à deſſein de les perfectionner, feroient de vrais fous. Je vous lis, je n'apprends rien ; Paris où es-tu ?

L' AUTEUR.

De même, nous ſerons bien ſurpris un jour, lorſque des choſes de la plus grande ſimplicité, & qui ont échappé entiérement à nos obſervateurs,

à nos académies, viendront accroître le trésor de nos connoissances; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au siecle de Platon, un philosophe écrivoit : « Je ne puis m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la circonférence de la terre, qui veulent nous persuader que l'Océan l'environne de ses eaux, & qui assurent que la terre est ronde, comme si elle avoit été fabriquée sur le tour ». Il répétoit ces paroles d'après la physique d'Hérodote, & il se moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'attention journaliere suppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La sentinelle, sous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains. Avoisiner un objet, n'est pas encore le toucher; & nous avons sous les yeux des secrets qui ne se dévoileront peut-être qu'aux hommes auxquels nous accordons le moins d'estime.

Il faut mettre les talens en société, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme est isolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ses lumieres se réunissent pour être dirigées vers un même but. L'esprit de sagacité n'est ardent que quand plusieurs regards applaudissent à son courage, à ses efforts, à son triomphe.



CHAPITRE CXLIX.

Différence des Esprits.

MAis les esprits sont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius, dont le systême en ce point nous paroît faux. La finesse d'un sens doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne sait rien voir dans un tableau. Une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes ; parce qu'ils sentent d'une maniere si détaillée, qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre, & par la différence de leurs études, ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'est ce qui se voit à Paris. Le musicien, le géometre, le poëte, le peintre, le moraliste, le statuaire, le chymiste, le politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer ensemble. Aussi portent-ils les uns des autres des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils sont dans l'impossibilité de s'estimer ce qu'ils valent réellement.

Comparez ensuite un coursier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & souples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces ; comparez-le avec un cheval du Holstein, aux jambes flasques, grossier, pesant, d'une chair mollasse : croira-t-on que ces deux animaux sont de la

même espece ? Comparez deux hommes, que dis-je ! deux écrivains ; c'est la même différence.

Newton voit une pomme tomber d'un arbre : il médite, & conçoit le systême de la gravitation. Un autre, sans s'embarrasser du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramasse, & la mange. Ainsi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le sot a les yeux ouverts sans rien voir, mange la pomme sans songer à l'arbre de la science, & devient plus sot encore.

LE SOLITAIRE.

Ce n'est pas à Paris que Newton vit tomber la pomme qui lui fit concevoir le systême de la gravitation.

Il me semble que vous n'avez pas raison de soutenir, contre Helvétius, que les esprits sont inégaux en forces ; & je vous fais cette question : Les sens sont-ils l'esprit même, ou ne sont-ils que les instrumens de l'esprit ? S'ils sont l'esprit même, l'esprit n'est plus esprit, il est *matiere ;* & je conviens avec vous que dans ce cas Helvétius a tort, parce que les sens des individus humains ne sont pas également parfaits. Mais si les sens ne sont que les instrumens de l'esprit, je soutiens que tous les esprits sont égaux en forces, ayant tous la même essence & une essence créée avec toutes les perfections dont elle est susceptible, parce que *spirituelle* elle ne peut recevoir de modifications comme la matiere, qui est perfectible, peut en recevoir. Les esprits, essentiellement égaux en forces, peuvent paroître inégaux en forces, j'en conviens. J'en prends deux, l'un à des instrumens parf...

l'autre des grossiers; celui qui a les instrumens parfaits, fera des choses parfaites; celui qui a des instrumens grossiers, fera des choses grossieres. Mais que ces deux esprits viennent à troquer leurs instrumens, qu'arrivera-t-il? Il résultera de cet échange, non que les forces de l'un seront devenues supérieures à celles de l'autre, mais que celui qui fesoit les choses grossieres fera les choses parfaites, & que celui qui fesoit les choses parfaites fera les choses grossieres; de sorte que la différence n'existera qu'entre les instrumens & les instrumens dont les esprits font usage, & non entre les esprits & les esprits. Par exemple, que deux hommes également robustes, également agiles, ayant en un mot les mêmes forces corporelles, se saisissent, fassent mutuellement des efforts pour se terrasser, ils en feroient inutilement; qu'ils s'arment l'un & l'autre; que l'un prenne une baguette & l'autre un gros bâton; il est certain que celui qui aura le gros bâton battra celui qui n'aura qu'une baguette; pour autant conclura-t-on qu'il est plus fort? Non: on dira seulement que la force de la baguette étoit moindre que celle du bâton, & que le bâton a fait triompher un athlete qui n'eût point triomphé par ses forces naturelles.

Mais avec des instrumens également parfaits, des esprits égaux en forces ne feront point les mêmes choses; parce que leurs goûts ne seront point les mêmes; parce que le goût détermine l'application de l'esprit, & le dirige vers un objet plutôt que vers un autre objet. L'un, paresseux, n'en tirera point le parti qu'il en pouvoit tirer; l'autre, laborieux, excellera dans quelque science. Le goût de l'un sera pour la musique, le goût de l'autre pour la chymie; les occupations du musicien different de celles du chymiste; mais comme ils ont

tous deux des ſens également parfaits, une activité égale, ils réuſſiſſent tous deux au même degré de perfection, chacun dans leur ſcience favorite, & leur différence ne ſera que la différence de leurs occupations, de leurs goûts, & non de leurs forces.

CHAPITRE CL.

Qui paie-t-on?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité. Tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régens d'un college enſemble. Les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs.* Les peintres de frivolités ſont les mieux payés de tous; & les ſculpteurs ſont réduits à portraire les phyſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourſe en main. C'eſt à vernir des équipages que l'on parvient à en avoir un. Le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un docteur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux Taconnet, qui a fait une partie de ſa fortune, eſt mort à la Charité. Nicolet a acheté une terre, & forcé ſon paſteur qui lui refuſoit l'eau bénite, de lui préſenter le goupillon; les auteurs de l'Encyclopédie n'ont

recueilli de leurs longs travaux que des injures & des anathêmes.

Quand un livre réussit, c'est le libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès, & le libraire l'achete toujours comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en superfluités, ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans, leurs créatures, & non l'artiste qui se distingue dans sa profession.

Il en est un très-habile, nommé *Dellebare*, qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a réellement *découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés.* On doute que l'on puisse jamais y ajouter. Eh bien! cet artiste recommandable vit dans une pauvreté voisine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ses travaux, *Dellebare* qui le surpasse infiniment, reçoit de stériles louanges. Quand il sera mort, les *microscopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, si l'on en considere la structure), se vendront peut-être mille écus; & il n'aura pas joui de son salaire légitime. On honorera sa mémoire; & de son vivant, l'auteur n'aura pas été récompensé.

Puisse ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un instrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaisons variées sont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente!

Le même artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage ! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la Majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE CLI.

Affaires.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante. Les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée. Il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer; mais tout cela s'appelle *affaires*.

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes exercent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

LE SOLITAIRE.

Voilà les triſtes effets du luxe. On ſe croit aujourd'hui dans l'aiſance quand on a quelques écus,

& aulieu de les faire fructifier, ou de les resserrer pour les besoins urgens du lendemain, on convoite un bijou, on l'achete & deux jours après on le revend à moitié perte; honteux d'avoir acheté un meuble futile qu'on n'a point la fortune de conserver.

CHAPITRE CLII.

Gens d'affaires.

LEs solliciteurs de procès, ceux qui les achetent, les intéressés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippe-sols (*a*), les partisans qui afferment quelque revenu particulier des rois & des princes, reçoivent tous également ce nom, & le masquent le plus souvent du titre d'*avocat en parlement*, qu'ils vont acheter à Reims moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier sait lire & écrire; il apprend sur-tout à calculer. On se moque aujourd'hui de cette science; on a tort; elle n'étoit pas si commune il y a quatre cents ans, il s'en faut; on se rachetoit de la corde, dès qu'on savoit lire dans un livre.

(*a*) Ils n'ont plus un sol pour livre; ce qui seroit devenu considérable : ils n'ont que six deniers au plus. Leur principal bénéfice consiste en avances. Ces receveurs, qui n'ont point de rentes, s'en font d'assez bonnes sur ceux qui en ont.

LE SOLITAIRE.

Mais aujourd'hui les avocats qui ne ſavent que lire & calculer ſont peut-être dignes de la corde.

L'AUTEUR.

Il n'y a guere ſur le globe que la trois-centieme partie du genre-humain qui ſache lire, & l'on pourra encore rabattre ſur mon calcul.

CHAPITRE CLIII.

Vacations.

LES procureurs, les notaires, les huiſſiers-priſeurs, les commiſſaires, les greffiers, &c. connoiſſent très-bien la valeur de ce mot, & il ſonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus ſi bizarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe ſubalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures ſont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées ſans cauſe : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple ſuffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe ſur lui journellement ? On ne revient point de ſa ſurpriſe, quand on réfléchit un peu.

CHAPITRE CLIV.

Etats indéfinissables.

IL y a dans Paris une foule d'états indéfinissables, qui ne tiennent ni à la bourgeoisie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts : ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe & les grands seigneurs ; on ne peut dire ce que sont ces hommes-là.

Leurs femmes sont encore plus indéfinissables ; elles tiennent le rang de leur invisible amant, & non de leur mari : ceux-ci visitent la bourgeoisie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la classe où est l'homme qui soutient leur maison : on les appelle *de très-honnêtes femmes ;* car la main qui les enrichit est cachée.

Le mot de Galba à son esclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, est aussi applicable à Paris que le mot fameux de Moliere, *vous êtes orfévre, Monsieur Josse.* Ce Galba fermoit les yeux, pendant que le favori de l'empereur, l'auguste Mécene, caressoit sa femme. Mais lorsqu'un esclave en prenoit occasion de voler sa bouteille chérie, il ouvroit l'œil qu'il ne fermoit que par complaisance.



CHAPITRE CLV.

L'Indolent.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon tems lui échappe, il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner. Le dîner eſt venu : l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

Mérite-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme?.... Mais, que dis-je! il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vides.

CHAPITRE CLVI.

Les Elégans.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*; c'eſt-à-dire de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'alarmer un pere, un mari; de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes: ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres*; mais nous avons l'*élégant*.

L'élégant n'exhale point l'ambre, son corps ne paroît pas dans un instant sous je ne sais combien d'attitudes; son esprit ne s'évapore point dans des complimens à perte d'haleine; sa fatuité est calme, tranquille, étudiée; il sourit au lieu de répondre; il ne se contemple point dans un miroir; il a les yeux incessamment fixés sur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de sa taille & la précision de son habillement.

Il ne fait des visites que d'un quart d'heure. Il ne se dit plus *l'ami des ducs*, *l'amant des duchesses*, *l'homme des soupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il est du grand monde. Il laisse parler les autres; la dérision imperceptible réside sur ses levres; il a l'air de rêver, & il vous écoute: il ne sort pas brusquement, il s'évade; il vous quitte, & vous écrit un quart d'heure après, pour jouer l'homme distrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuisent plus les superlatifs, n'emploient plus les mots de *délicieux*, d'*étonnant*, d'*incompréhensible;* elles parlent avec une simplicité affectée, & n'expriment plus sur aucune chose, ni leur admiration, ni leurs transports: les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation; les nouvelles du jour, narrées sans réflexion, & les expériences chymiques fournissent à l'entretien.

L'accommodage des hommes est redevenu très-simple; on ne porte plus des cheveux en escalade. Ces hauts toupets, si justement ridiculisés, ont disparu.

Les femmes, même les bourgeoises, ne disent plus qu'elles sont laides à faire peur, qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles

elles ſont ajuſtées : tous ces propos ne ſont plus de mode, & nous en avertiſſons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamote, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie bizarre & particuliere.

L'eſprit eſt toujours commun ; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare, on raiſonne à perte de vue ; mais on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile aujourd'hui, pour un homme de lettres, n'eſt pas de parler d'érudition avec les ſavans ; de guerre avec les militaires ; de chiens & de chevaux avec les ſeigneurs ; mais de *rien* avec *pluſieurs femmes* qui ne veulent plus parler, à l'exemple des *élégans*.

CHAPITRE CLVII.

L'homme décidément ſuperficiel.

C'EST un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche ; c'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens dont nous parlions.

L'opéra comique, le grand opéra, ont droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des nations, il ne parle lui que des comédiens, des farceurs & des petits vers qui

courent ; ce qui est très-nécessaire toutefois dans certaines maisons, où il doit parler sans rien dire.

C'est ainsi que l'homme *décidément* superficiel, & qui se donne à dessein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il sait ce qui se passe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les actrices ; il sait ce qui s'est dit mystérieusement dans les soupers. On le voit aux trois spectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le salue ; il parle à l'un, sourit à l'autre, aborde un troisieme, annonce tout haut la distribution de sa journée, & parle de son oisiveté avec le sérieux que pourroit prendre l'homme sensé qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthousiasmes sans chaleur, des engouemens sans motifs ; il outre la frivolité nationale ; mais il cache quelquefois, sous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ses rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & se trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CLVIII.

Indépendans. Contempteurs.

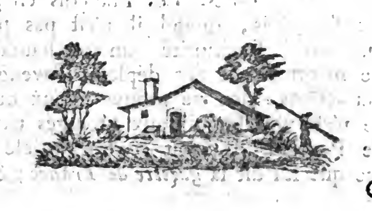
LES indépendans sont des jeunes gens qui affectent de rompre en visiere aux regles établies ; ils ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver ; battent les remparts, fuient l'opéra & les autres spectacles ; peuplent les tréteaux ; laissent là les femmes de qualité ; font le contraire des

autres, se moquent de tout, & finissent par se lasser de leur rôle, & par revenir à la société.

Il y a ensuite *les contempteurs du genre-humain ;* mais ceux-ci sont en petit nombre à Paris, parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable pour les écouter long-tems.

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la classe des jeunes gens) ont decidé qu'ils étoient supérieurs à tout ce qui existoit ; qu'eux seuls avoient cette pénétration exquise, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux : ils croient vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit ; ils méprisent tout ce qui sort des presses. Ils ont le tact si fin, le goût si exquis, l'esprit si pénétrant, qu'aucun homme, aucun livre ne les contentent ; ils regardent comme *détestable* ce que les autres regardent comme *merveilleux* : mais ils ont soin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le silence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

Quelquefois cet orgueil en impose par sa hauteur & par son jargon ; car ils ne se familiarisent pas, de peur de se laisser voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes supérieurs, & le plus souvent ils n'ont, tout bien considéré, que de l'esprit & de la politique.



CHAPITRE CLIX.

Nouvelliſtes.

UN grouppe de nouvelliſtes diſſertant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, reglent les finances des potentats, font voler des armées du nord au midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément, d'une maniere bruſque, tout ce que l'on a débité; & le vainqueur du matin ſe trouve battu à plate couture à ſept heures du ſoir: mais le lendemain, au réveil des nouvelliſtes, le conteur de la veille reſtitue à ſon héros une pleine victoire. Tous les jeux ſanglans de la guerre deviennent un objet d'amuſement pour cette vieilleſſe oiſive & imbécille, & ſervent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un eſprit ſenſé, c'eſt l'ignorance honteuſe où ſont plongés tous ces faiſeurs de nouvelles, tant ſur le caractere que ſur les forces & la ſituation politique de la nation Angloiſe.

On ne raiſonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les ſallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'eſt pas préſent, avec un ton de ſupériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs: rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'eſt plus ſoumis aux préjugés nationaux que le Pariſien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *gazette de France*; & quoi-

que cette gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre gazette; & il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguer l'Angleterre : il affirmera que, si l'on ne fait pas une descente à Londres, c'est qu'on ne le veut pas; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même sur la Tamise. Il faut écouter toutes ces impertinences qui se trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raisonner assez juste sur d'autres objets; mais quand il est question de l'Angleterre, ils semblent n'avoir ni jugement, ni connoissances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la constitution de cette république; ils en parlent à-peu-près comme un feuilliste qui ne sait pas un mot d'Anglois, parle de Shakespear. Ces assertions gratuites ne méritent que la risée des hommes instruits; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes sont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit assidument un abbé, grand ennemi des Anglois. Cet abbé l'enchantoit par ses récits véhémens; il avoit toujours à la bouche cette formule : *il faut lever trente mille hommes; il faut embarquer trente mille hommes; il faut débarquer trente mille hommes; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres. Bagatelle!*

Le bourgeois tombe malade, pense à son cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la destruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer sa tendre reconnoissance (car ce bon bourgeois

haïssoit les Anglois sans savoir pourquoi), il lui laissa un legs, & mit sur son testament: *je laisse à M. l'abbé trente-mille hommes douze cents livres de rente. Je ne le connois pas sous un autre nom; mais c'est un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ses souverains, seroient bientôt détruits.*

Sur la déposition de plusieurs témoins qui attesterent que tel étoit le surnom de l'abbé; qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un tems immémorial, & qu'il s'étoit montré fidelle antagoniste de ces fiers républicains, le legs lui fut délivré.

S'il étoit possible d'imprimer tout ce qui se dit dans Paris, dans le cours d'un seul jour, sur les affaires courantes, il faut avouer que ce seroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions! L'idée seule en est grotesque.

CHAPITRE CLX.

Sort d'un Bourgeois.

CEPENDANT un sot bourgeois de cette espece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut se regarder comme le centre de plus de trois cent mille hommes qui agissent & travaillent pour lui nuit & jour.

Au moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient presqu'égale à celle des rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuses dont peuvent jouir les monarques.

Ainsi, pour que le luxe soit moins meurtrier, & que, semblable à la lance d'Achille, il guérisse d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou cesse, voilà tout-à-coup des désœuvrés & des nécessiteux. Il est très-sûr que si les riches interrompoient pendant une année le cours de leurs folles dépenses, il y auroit la moitié de la capitale, qui tout-à-coup ne pourroit plus subsister.

Le riche la préfere à tout autre séjour, parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produisent.

Mais les impitoyables voluptés des riches, avec leurs arts de sensualité & de frivolité, immolent des générations entieres à un luxe fol & cruel.

CHAPITRE CLXI.

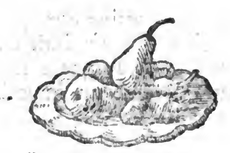
Les Lorgneurs.

PARIS est plein de ces lorgneurs impitoyables, qui se plantent devant vous, & fixent sur votre personne des yeux immobiles & assurés : cette coutume ne passe plus pour indécente, à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas, pourvu que cela arrive aux spectacles & aux promenades; mais si l'on s'avisoit de les regarder ainsi dans un cercle, le lorgneur seroit taxé d'insolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *physionomistes*, qui trouvent à exercer leur sagacité au milieu d'une foule aussi immense, & qui à la longue acquierent un certain tact. Ils observent toute l'habitude du corps encore plus que la physionomie.

Un peintre, un poëte sont nés physionomistes. Voilà pourquoi ils se plaisent où est la multitude. Voyez au sallon cette foule de portraits; ils assigneront le caractere d'après la figure. Il ne faut pas nier la révélation de la physionomie; elle ne trompe guere: la probité donne un air ouvert; le front d'un sot est reconnoissable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, justifie presque toujours son visage. Les vieillards, dont l'ame est glacée, n'ont plus de physionomie; le sentiment est éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'est aussi. *Latour*, peintre célebre dont les portraits ont une vérité frappante, disoit: *ils croient que je ne saisis que les traits de leur visage, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu, & je les remporte tout entiers.*

Une femme d'esprit, apprenant qu'un certain homme alloit se faire peindre, dit: *il est bien hardi ce coquin-là; il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau!* Si je pouvois nommer le personnage, on verroit combien le mot a de justesse; mais j'abhorre trop la satyre, & ne veux tracer que des peintures générales.



CHAPITRE CLXII.

Palais-Royal.

O que M. Lavater, docteur Zuricois, qui a tant écrit ſur la ſcience de la phyſionomie, n'eſt-il au Palais-Royal le vendredi, pour lire ſur les viſages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs !

Il verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'eſt ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte; mais n'y découvriroit-il pas un mélange d'aſtuce, de fineſſe, de préſomption, de ſuffiſance & de *hauteur ?* Il n'eſt pas né pour les ſentimens extrêmes; & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

Là ſont les filles, les courtiſannes, les ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand docteur avec toute ſa ſcience; car ces notions dépendent de nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir : mais il faut les étudier ſur les lieux. Or, je ſoutiens que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue; & le moindre clerc de procureur, échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur ces objets, en ſauroit plus que lui.

Pourſuivons. Là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même que dans le Palais-Royal : on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent, leurs maris, leurs amans; on les caractériſe d'un mot; on ſe rit preſqu'au nez; & tout cela ſe fait ſans

offenser, sans vouloir humilier personne. On roule dans le tourbillon, on se prodigue les regards avec un abandon qui laisse toujours aux femmes *le dernier :* un peintre auroit tout le tems de saisir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être physionomiste ; j'ai fait mon tour d'allée plusieurs fois ; je n'ai songé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon esprit d'observation s'est trouvé en défaut : mais voici ce que je pense sur la physionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la physionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure désagréable ; l'humanité empreint sur les traits du visage une sorte de sérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modestie brillent sur le front d'une jeune personne à son insçu & indépendamment de la beauté, la sensibilité, l'honneur, la compassion habituelle, la bienfaisance généreuse peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la distingue.

Ce sont les inclinations basses & mauvaises, qui font toutes ces figures révoltantes & mesquines : la beauté est moins un don de la nature qu'un attribut secret de l'ame & de ses dispositions habituelles. Un homme sensible se reconnoît à ses attitudes, à ses regards, à sa voix. Couvrez son visage de cicatrices, coupez-lui un bras ; ni l'œil, ni l'accent n'auront perdu leur expression.

Il est presqu'impossible de dissimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere ; & les passions généreuses ou viles ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égle, franche & ouverte, le visage est toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer, sans avoir lu M. Lavater. Puisque la joié pure, libre & facile déploie tous les traits & les rend gracieux, pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue de la noblesse & de la pureté des sentimens ?

Telle femme devant son miroir s'est dit à elle-même : *en vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur.* Quel cri de la conscience ! Voyez le fripon qui baisse les yeux en vous parlant, & n'ose rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon sujet : je dis seulement que c'est à Paris & au Palais-Royal, que M. Lavater auroit dû faire ses nombreuses expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CLXIII.

Du Persifflage.

LE persifflage est une raillerie continue, sous le voile trompeur de l'approbation : on s'en sert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; & l'on amuse ainsi une société entiere, aux dépens de la personne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abusée qu'elle est par les dehors ordinaires de la politesse.

Ce n'est point là de la bonne plaisanterie. La Bruyere a dit : *railler heureusement, c'est créer.* Mais quel esprit y a-t-il à abuser de la simplicité

ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups sans le savoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le soupçonne moins ?

Le persiffleur est un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler est donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque société a son railleur & son ton de raillerie; mais il n'y a rien de si rare qu'une plaisanterie légere, fine, enjouée & raisonnable.

CHAPITRE CLXIV.

Mystifier, Mystification.

MOTS nouveaux parmi nous, & qu'on ne sauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinsinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, se noya par accident dans le Guadalquivir. Versificateur, bel-esprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une singuliere ignorance des choses les plus communes. Pesonnage remarquable par les contrastes qu'il offroit, il étoit doué de saillies heureuses, fines, épigrammatiques, & la simplicité de son caractere étoit sans bornes.

Une société de persiffleurs, qui avoient peu de charité, abuserent de sa pleine confiance, qui se mêloit d'ailleurs à beaucoup de vanité; toutes les femmes étoient amoureuses de lui, parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices; on partit de là pour lui assigner de faux rendez-vous, où on lui persuada qu'il étoit *invisible* &

métamorphosé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il pensoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à sa personne, qu'à raison de son *invisibilité*. On raconte qu'on lui proposa d'acheter la charge d'*écran* chez le roi, & pendant quinze jours il accoutuma ses jambes à pouvoir soutenir l'ardeur d'un brasier; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *fils du roi de Prusse*; & qu'on lui fit signer qu'il n'adoptoit aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice; mais qu'il falloit préalablement apprendre le russe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le russe, & il se trouva au bout de six mois, qu'il avoit appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, lorsqu'à peine il avoit tiré son épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu; on lui fit lire sa sentence imprimée, un faux crieur la hurloit sous sa fenêtre; & Poinsinet de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher; puis le roi lui donnoit sa grace, comme à un grand poëte cher à la nation.

Enfin, l'on poussa la cruauté jusqu'à lui dépêcher un dentiste qui lui arracha une dent malgré lui, en lui soutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre sa résistance.

Il crut que des carpes, des brochets avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement désabusé, même lorsqu'il eut reconnu les premieres tromperies. Il disoit, *on m'a bien abusé, mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat & parler à l'oreille*

du voyageur. C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

Dans les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouissent la rate; on les jugeroit incroyables, elles n'en sont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, plusieurs couplets ingénieux, & être en même tems la dupe constante de gens qui avoient moins d'esprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui pousserent trop loin la plaisanterie, ont mis une espece de gloire à publier leurs faciles triomphes sur l'imbécillité native du pauvre auteur; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en se targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une sorte de *mystification* assez plaisante, puisqu'ils ont cru que ces mensonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & constater leur renommée?

On les a vus y mettre une prétention risible, se disputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte, leur confrere; comme si c'étoit là une preuve réelle de supériorité.

J'ai donc vu *mystifier* un de ces *mystificateurs*, qui mettoit dans son récit la plus grande emphase: & je m'en suis réjoui.

Des railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un singulier complot, mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel: c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet esprit facile, léger, délicat, bonnement caustique (dans un juste degré), qui le distinguoit avantageusement & le rendoit si aimable dans les sociétés. Plus on a de cet esprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un souper, voyant tous ses amis hausser les épaules

à chaque mot qu'il disoit, s'imagina n'avoir proféré que des sotises, lorsqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureusement : *Il est donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'esprit! Hélas, il y a quelque tems que je m'en suis apperçu! Mais pourquoi m'avez-vous laissé parler? Souffrez-moi tel que je suis; car il m'est impossible de me séparer de vous, quoique je ne sois plus digne d'assister à vos entretiens.*

Cette charmante bonhomie révéloit une ame candide & sans orgueil. Il n'en fut que plus cher à ses amis qui l'embrasserent, en lui certifiant qu'il étoit toujours aussi spirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris souvent à se connoître elles mêmes.

LE SOLITAIRE.

Poinsinet, & vous, Crébillon fils, vous ne vous êtes jamais douté qu'un jour vous figureriez dans le *Tableau de Paris*. Malgré votre crédulité & les plaisans qui en abusoient, il eût peut-être été impossible de vous faire espérer quelques pages d'un ouvrage dont le titre ne promet point qu'on vous peindra. Mais sans les petits portraits, quel vide n'auroit pas ce grand *Tableau?* .....



CHAPITRE CLXV.

Architecture.

JE ferai une question aux gens de l'art : pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture? Pourquoi toujours le même entablement? Pourquoi les mêmes compositions éternellement répétées? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres; fort bien : cet entablement, des solives : ces ornemens, des vases entourés de plantes; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions? L'art est-il borné à ce point, ou le génie des architectes? Faudra-t-il que tout palais ressemble plus ou moins à tel autre palais? J'accuse donc l'architecture de la plus grande monotonie, & je suis las de voir des colonnes, & par-tout des colonnes.

LE SOLITAIRE.

Ici vous vous étonnez de la lenteur des progrès de l'architecture; vous l'accusez de monotonie, & là vous vous étonnerez de la rapidité de ses progrès; vous décrirez les prodiges de ce bel art; prodiges qu'on n'eût pas même soupçonnés il y a deux cents ans....

L'AUTEUR.

Une foule de maisons charmantes, ayant un aspect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts & embellissent les fauxbourgs. Cette diversité annonce que l'art peut renoncer

quelquefois à ses vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le surprendre.

Mais les prodiges de l'architecture sont à Paris, dans l'intérieur des maisons. Des coupes savantes & ingénieuses économisent le terrein, le multiplient & donnent des commodités neuves & précieuses; elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne savoient que bâtir des salles longues & quarrées, & croiser d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartemens sont tournés & distribués comme des coquilles rondes & polies, & l'on se loge avec clarté & agrément dans des espaces ci-devant perdus & gauchement obscurs.

Auroit-on imaginé, il y a deux cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres séparées, les escaliers dérobés & invisibles, les petits cabinets qu'on ne soupçonne pas, les fausses entrées qui masquent les sorties vraies, les planchers qui montent & descendent, & ces labyrinthes où l'on se cache pour se livrer à ses goûts, en trompant l'œil curieux des domestiques?

Auroit-on deviné que l'art seroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton secret, on feroit tourner subitement, sur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaste secrétaire, ou une large commode, lesquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en s'ouvrant une issue dans la garde-robe d'une maison voisine, issue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéressés, mais propre à favoriser les mysteres de l'amour & quelquefois ceux de la politique? Des êtres qui semblent ne s'être jamais vus, communiquent ensemble à des heures réglées; des ombres impénétrables sont répandues autour d'eux, l'ardente jalousie & l'espionnage le plus subtil perdent jusqu'à leurs soupçons, & se trouvent en défaut.

La peinture arabesque a repris faveur après des siecles d'oubli. C'est un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait? On a trouvé le secret de le mettre en papier, & le coup-d'œil sera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre siecle tendent surtout à imiter parfaitement les couleurs du luxe.

LE SOLITAIRE.

Votre talent est donc bien une invention de notre siecle, il représente la superficie des choses : on y croit voir les objets essentiels, quand on n'y voit que leurs dehors : preuve que son plus grand mérite réside dans l'éclat. Aussi voyez que dans un chapitre destiné à l'Architecture, on ressuscite la Peinture arabesque, la Peinture hypocrite qui représente des choses qui n'existent point réellement, telles que des bibliotheques qui ne seront bientôt que de la toile peinte], comme ce *Tableau* ne sera bientôt que du papier noirci.

L'AUTEUR.

On se contente de sa superficie ; on croit toucher aux richesses, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réside dans l'éclat. Aussi voyez qu'on peint le marbre où il n'est pas ; que du papier représente le velours & la soie ; qu'on bronze le plâtre ; qu'on dore les chenets ; & que, jusques sur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur absence au dessert. Il est même des plats en relief (*a*), auxquels il est

---

On sait l'histoire du lapereau de bois, qu'un étranger à vue courte voulut absolument dépecer, mal-

convenu de ne pas toucher ; & ces mets fantastiques servent jusqu'à ce qu'ils soient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne seront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déja ainsi de la sculpture, de la menuiserie, de la porcelaine, des vases de porphyre, & jusqu'aux bustes des grands hommes ?



CHAPITRE CLXVI.

Revendeuses à la Toilette.

LEs revendeuses à la toilette entrent par-tout ; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles sont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les consultent, & arrangent plusieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des secrets curieux, & les gardent d'ordinaire assez fidélement.

Il faut qu'une revendeuse à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finisse point, & néanmoins une discrétion à toute épreuve, une agilité renaissante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne lasse, & une santé qui résiste à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems, & elles ne la

---

gré les sollicitudes plaintives de la maîtresse de la maison.

doivent pas en entier à la vente de leurs marchandises. Les physionomies les plus rebutantes sont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi.

CHAPITRE CLXVII.

Coëffeurs.

Qui connoît le sieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout, l'*Art varié des coëffures ?* Qui l'a lu ? Moi seul peut-être. Il célebre avec enthousiasme cet ornement léger qui garnit la tête & accompagne le front de l'homme ; & comme il faut idolâtrer son talent pour le pousser loin, il s'extasie devant l'art qui a coupé, papilloté, tordu, crêpé, façonné, arrangé, pommadé, frisé & poudré de deux ou trois cents façons différentes les cheveux soumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuse cet art dans toute sa largeur & sa profondeur. Et quel art, même de nos jours, a été sondé en entier ?

L'art de la coëffure est sans contredit celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ses Corneille, ses Racine, ses Voltaire ; &, ce qui fait ici exception, ces perruquiers ne se sont point copiés. La perruque, d'un volume exagéré & bizarre dans son origine, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de l'*art dramatique*, d'abord pompeusement & ridiculement factice, puis rentrant à force de réflexions dans les limites de la nature & de la vérité ? La grosse & énorme perruque représenteroit la *tragédie bouffie & boursouf-*

ſtée ; une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur & juſqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point étrangere ſur la tête qui la porte, repréſentera le *drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cedent à leur moderne rivale.

Quoi qu'il en ſoit (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſagacité du ſieur Dupain) graces à ſon art, d'un petit monſtre féminin l'on ſait faire aujourd'hui une figure humaine ; on lui a créé un viſage & un front par la magie des rapprochemens. Et les actrices ne devroient enviſager les coëffeurs qu'avec une vénération profonde ; car après les auteurs qui les font parler, ce ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence. Mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir, par un fil imperceptible, *les grands pantins du ſiecle.* Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire ; autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *académie de coëffure.*

M. d'Angiviller a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les coëf-

ſeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré ; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions bizarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *déſenſe*, & jamais d'une *permiſſion*.

CHAPITRE CLXVIII.

Parures.

UN diamant eſt beau par lui-même ; l'artiſte le taille, le polit, le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure ; rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années ; rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

Nous connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents âneſſes qui ſuivoient par-tout l'impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la reine Cléopâtre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte. Nous avons lu que Sémiramis appaiſa une ſédition furieuſe, en s'arrachant tout-à-coup de ſa toilette, & ſe montrant ſur ſon balcon le ſein découvert & dans le déſordre d'une femme à moitié déshabillée.

Je ſais qu'une Bacchante échevelée, le tyrſe en main, le front couronné de lierre, peut paroî-

tre auſſi belle qu'une marquiſe coëffée en vergette; je ſais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes; je ſais que leurs ſandales ont pu recevoir l'élégance de nos ſouliers exhauſſés & mignons; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la deſcription de leur coëffure, de ſes acceſſoires, de ſes variations, & de ſon enſemble brillant? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la baſe de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finiſſoit? Où plaçoit-on la topaze & la perle? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c.? Qui les a donc empêchés de peindre la ſphere mouvante des modes? ... Ah! je le ſens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau; c'eſt qu'il eſt impoſſible de peindre cet art, le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes. Il faut voir la beauté donnant à ſon miroir le dernier coup-d'œil de ſatisfaction, & puis admirer & ſe taire.

En effet, ſi je voulois repréſenter une *toque accompagnée de deux attentions prodigieuſes*, *un bonnet à la Gertrude*, *à la Henri IV*, *un bonnet aux navets*, *un bonnet aux ceriſes*, *un bonnet à la fanfan*; puis parler *du bonnet artiſté*, *des ſentimens repliés*, *de l'eſclavage briſé*; j'aurois beau repréſenter le *grattoir* diamanté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyſionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu.* Je ne tracerois que des mots; & Homere lui-même, avec ſon génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

Taiſons-nous donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de

nos modes brillantes : qu'il les contemple ſur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible deſcription.

Au commencement de ce ſiecle, les femmes portoient ſur une belle gorge à découvert, des croix & des petits ſaint-eſprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : Ah, bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le Saint-Eſprit auteur de toutes bonnes penſées !

La couleur générale, au moment que j'écris, eſt *dos* & *ventre de puce* (1). On a raffolé ſur-tout des bonnets au *parc-anglois ;* on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis.* Mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le reſſort qui les éleve & les abaiſſe. Dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

L'hiſtoire des *poufs*, *pets-en-l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devroit être confiée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches ſi profondes ſur les *colliers* & *ornemens* que portoient les dames Romaines. Et le préſent ? Pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets *à la grenade*, *à la Thisbé*, *à la ſultane*, *à la Corſe*, ont

---

(1) *Boue de Paris* & *merde d'oie* ont prévalu depuis ; mon livre eſt à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hériſſon ;* la *coëffure à l'enfant* l'a bannie. Les plumes ſont devenues plus rares : elles ne flottent plus en panache. Oh, comment peindre ce qui par ſon extrême mobilité échappe au pinceau !

passé, ainsi que les chapeaux *à la Boston*, *à la Philadelphie*, *à la Colin-Maillard*; la coëffure *en limaçon* penche sur son déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons grossis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui grossissent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui sera mieux accueilli que le *Journal des Savans* ou celui de *Neuchâtel.* (1)

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains; & l'on a vu des soldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes. Des soldats faire du marli!... Je vais lire cinquante pages d'Ossian, pour écarter & chasser cette déplorable idée,



CHAPITRE CLXIX.

Economie.

Où est l'économie, après les dépenses qu'occasionnent ces futiles fantaisies? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainsi le commande l'orgueil. Nos peres faisoient *retourner* leurs habits, & *ressemeler* leurs souliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de souliers *ressemelés*, il feroit tomber en syncope toutes les femmes de simples commis.

---

(1) Journal trop peu répandu, où plusieurs articles marqués d'un *C* sont d'un juge impartial, d'un écrivain sensé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accrédité.

Il y a des maisons de financiers, où l'on paroît dans la plus affreuse nudité, si l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin, M. de Buffon lui-même a justifié le luxe de la parure, en imprimant qu'*il faisoit une partie de nous-mêmes ;* & l'historien de la nature a semblé ne pas attribuer peu d'estime à la richesse des habillemens. Comment, après cela, une femme qui ferme sa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même tems les dentelles jaunes & fort sâles ; poudrez-les à blanc pour cacher leur vétusté : dût la fraude paroître, n'importe ; vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté, mais non du luxe.

Qu'un homme bien mis d'ailleurs, tire de sa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez soudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles seront de cette grossiere ignorance.

Mais si vous affectez aussi de déployer un *mazulipatan*, un *paliacate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

Connoît-on l'histoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelles, la montra au Suisse à la porte d'un hôtel, comme un passe-port assuré, cachant avec soin sous la basque de sa veste l'autre manchette qui n'étoit, hélas ! que de mousseline ? Mais dans la chaleur de la conversation, comme on ne songe pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein sallon cette manchette scandaleuse, cachée jusqu'alors & sans affectation. Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison, qu'elle fit monter sur-le-champ son Suisse, pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte semonce qu'il recevoit, parce que, dans l'intervalle, l'homme qu'on lui dé-

ſignoit avoit caché de nouveau l'humble mouſſeline, & ne geſticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée, s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CLXX.

Les Ecriteaux des rues.

LES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728: avant cette époque la tradition déſignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc, le tems & la pluie en effaçoient les caracteres; aujourd'hui ils ſont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle ſalle de la comédie françoiſe les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard;* ce qui ſcandaliſera d'abord les échevins (il faut s'y attendre) comme en poſſeſſion de la glorieuſe & antique prérogative de donner ſeuls leurs illuſtres noms à des rues. Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire comme les compagnons de leur gloire. Enfin la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, ſans trop étonner les quarteniers, les dixeniers, & autres officiers de l'hôtel-de-ville.

L'Année littéraire a fait dernierement une aſſez

bonne plaiſanterie, en diſant que derriere la nouvelle ſalle du ſpectacle, on trouveroit *le cul-de-ſac la Harpe*. Cela eſt gai. L'auteur de l'incroyable tragédie des *Barmécides* devroit lui-même en rire; car c'eſt toujours quelque choſe, en paſſant dans ce monde, que de donner ſon nom à un *cul-de-ſac*, ou à un *impaſſe*, pour quelques rimes ſoi-diſant tragiques.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impaſſe*, on ne s'en eſt point ſervi; & l'on continue à dire *le cul-de-ſac du Fort-aux-Dames*, *le cul-de-ſac des Feuillantines*, *le cul-de-ſac de Jéruſalem*, *le cul-de-ſac du petit Jéſus*, *le cul-de-ſac des Quatre vents*, *&c.*

On avoit commencé à numéroter les maiſons, des rues; on a interrompu, je ne ſais pourquoi, cette utile opération. Quel en ſeroit l'inconvénient? Il ſeroit plus commode & plus facile d'aller tout de ſuite chez M. un tel, N°. 87, que de trouver M. un tel au *Cordon bleu*, ou à la *Barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inſcripteurs les numérotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de M. le conſeiller, de M. le fermier-général, de Monſeigneur l'évêque, à un vil numéro, & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux? Tous reſſemblent à Céſar; aucun ne veut être le ſecond dans Rome: puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un ſerrurier qui ſera décédé ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un marquis ſon voiſin dans la ſépulture. On fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé.

CHAPITRE CLXXI.

Penſions.

ON a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfans autre choſe que la langue latine. Pluſieurs penſions, où l'éducation eſt complette, ſe ſont formées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pédanteſque qui ailleurs la déshonore. Il étoit exceſſivement ridicule de donner la même éducation à un militaire, à un magiſtrat, à un négociant, à un médecin, & d'éloigner l'étude la plus néceſſaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris des penſions nouvelles, formées ſur un plan raiſonné, où tous les arts ſont admis, où chaque éleve choiſit la ſcience qui doit prédominer dans ſon emploi futur. Ces établiſſemens ſont dûs aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les écrivains ont jetées ſur la déplorable routine de notre univerſité.

Elle ſuit encore aveuglément ces futiles & pernicieux uſages ; mais bientôt elle ne recevra plus dans ſon ſein que les enfans de la derniere claſſe de la ſociété, qui par pauvreté ſeront forcés de s'abandonner à ſa vieille déraiſon.

Les petites penſions de l'univerſité offrent un aſpect ridicule & hideux : la nourriture morale y eſt encore au-deſſous de la nourriture phyſique : là ſe trouvent de malheureux précepteurs, dits *gaſcheux*, dont l'indigence extrême ne ſauroit même atteindre à l'extérieur d'un abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les

cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur; point de poudre; la figure have & famélique.

Ces latinistes se louent à un plus bas prix que le laquais de la maison; les maîtresses de pension leur rognent le pain & la viande; les servantes les rebutent; des écoliers qui les voient méprisés, se moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loisir; ils n'ont ni congé, ni vacance; ces jours-là sont pour eux de jours de fatigue; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois classes, ont à faire au maître de pension, aux professeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité sur une foule d'espiegles, les surveillent le jour & la nuit, se levent avant eux, se couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin; les cuistres & les marmitons de la cuisine sont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triste emploi, pour avoir le courage d'embrasser ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des lettres, ont néanmoins commencé par-là: tant l'infortune impérieuse contraint quelquefois le génie naissant!



CHAPITRE CLXXII.

Domeſtiques, Laquais.

CETTE armée de domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville où les débordemens ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter tôt ou tard quelque déſaſtre preſqu'inévitable.

On croit l'état très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une anti-chambre, il faut ſonger qu'il s'eſt formé un vide dans la province, & que cette population floriſſante de Paris forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la monarchie.

Dans telle maiſon de fermier-général, vous trouverez vingt-quatre domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes de-chambre pour madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſans ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment Monſieur & madame, dans leur magnifique hôtel, prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille* tous ceux qui n'ont pas cinq cent mille livres de rente ? Ils ne voient autour d'eux que les humbles

adulateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, & ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe ce nombreux domeſtique enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des ſeigneurs eſt ſortie de la caiſſe des fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un comte ou un vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier; & le financier qui regorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue; mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie) ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cent mille livres de rente; croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main; & crie aux portraits de ſes ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parens & égrefins de ſa femme, ſe croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere, & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de *George Dandin* n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés, de cette étrange folie? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille riche

riche en ſyllabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés ?

Ordinairement un laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec d'autres laquais; il prend auſſi ſes mœurs, ſon geſte, ſes manieres : il porte la montre d'or, des dentelles; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent; c'eſt ſon proxenete, quand il a une fantaiſie; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

Il eſt paſſé en proverbe, que les laquais les plus grands & les plus inſolens ſont les meilleurs.

Enfin, un laquais *du dernier ton* porte deux montres comme ſon maître; & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſantrope.



CHAPITRE CLXXIII.

Les Marchandes de Modes.

RIEN n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des *poufs*, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les ſemaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie fait à ſon auteur un nom célebre. Les femmes ont un reſpect profond & ſenti pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

La dépenſe des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monte-

tont ces fantaisies changeantes ; & il a besoin de ressources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il seroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités aussi exactement que le boucher & le boulanger.

C'est de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, enfin le *prototype inspirateur* passe de Paris à Londres tous les mois, & va de-là répandre ses graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi : il pénétre à Constantinople & à Pétersbourg ; & le pli qu'a donné une main françoise, se répéte chez toutes les nations, humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré !

Tout cela est bien fou ! Mais l'usage, le sceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout; il n'y a point de réponse à ces mots, *on dit, on fait, on pense, on s'habille ainsi.*

Les modes sont une branche de commerce très-étendue. Il n'est que le génie fécond des François, pour rajeunir d'une maniere neuve les choses les plus communes. Les nations voisines ont beau vouloir nous imiter ; la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne songera pas même à nous disputer cette incontestable supériorité.

Ces amusemens de l'opulence enrichissent une foule d'ouvrieres ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la petite bourgeoise veut imiter la marquise & la duchesse. Le pauvre mari est obligé de suer sang & eau pour satisfaire aux caprices de son épouse. Elle ne revient point d'une promenade sans avoir une fantaisie nouvelle. La femme du notaire étoit mise ainsi : on n'ira pas

le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfans ; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie régulierement dans le nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle, tandis que le ſecond tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & de-là ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuſe boutique ; & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché ; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable !

Ajoutons ce que dit Monteſquieu dans ſes Lettres Perſannes : « Une femme s'eſt mis dans » la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée » avec une certaine parure ; il faut que dès ce » moment cinquante artiſans ne dorment plus & » n'aient plus le loiſir de boire & de manger. » Elle commande, & elle eſt obéie plus promptement que ne le ſeroit le roi de Perſe, parce » que l'intérêt eſt le plus grand monarque de » la terre ».

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs ſingularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit ; on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire pour me faire comprendre. La moitié de mon livre, je le répete, aura perdu de ſes couleurs avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

CHAPITRE CLXXIV.

Maîtres d'Agrémens.

OUI, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir de grands yeux & me témoigner votre ſurpriſe, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ſes principes, & ne marche point au haſard, comme ſur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires ſérieuſes en bagatelles.

Ces maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec ſubtilité, à faire une révérence avec une légereté particuliere. Ils leur enſeignent à parler gras, comme font nos acteurs, à les imiter ſans les copier, à montrer les dents ſans grimace; & tel s'enferme avec ſon maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choſes importantes.

Voyez entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſont arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeuſes & des coëffeurs qui ſe diſtinguent par leur habileté; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là? dit-telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation. Et pourquoi ce ton dédaigneux? Parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenille, & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets?* Quand on boude, on garde cet habillement le ſoir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

On peut ranger dans la claſſe des maîtres qui enſeignent toutes ces belles choſes, les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On manqueroit à tous ces documens, ſi l'on ne ſe montroit paſſionnément épris de la moindre nouveauté. Les mets, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur. Un nouvel opéra, une actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de ſe friſer ; voilà ce qui bouleverſe tous les eſprits. L'enthouſiaſme gagne & ſe communique en un inſtant ; on diroit que les têtes ſont électriques. Tel homme, il y a ſix mois, n'avoit ni ame ni ſentiment. Il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le perſiffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même tems par les maîtres & par les diſciples, que la plaiſanterie la plus

outrée ſeroit le talent par excellence, le talent divin & ſublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature ſe ſoit plue à former; mais il faut qu'il reſte dans cette ſociété : s'il entre chez un homme uni & ſenſé, on ne peut le voir ſans rire, on ne peut l'entendre raiſonner ſans hauſſer les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !

CHAPITRE CLXXV.

Les Bijoux.

APPRENEZ encore, M. le Ruſſe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes; & il y a ſi long-tems que vous devriez le ſavoir! On a des boîtes pour chaque ſaiſon. Celle d'hyver eſt lourde; celle d'été eſt légere. L'on a pouſſé cette recherche juſqu'à changer de boîtes tous les jours : c'eſt à ce trait caractériſtique que l'on reconnoît un homme de goût. On eſt diſpenſé d'avoir une bibliotheque, un cabinet d'hiſtoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boîtes & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe; c'eſt parmi les hommes opulens une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouterie, qui le diſputent aux boutiques des joailliers; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte !

CHAPITRE CLXXVI.

De la Mode.

IL ne faut que les *fesses d'un singe* pour faire courir tout Paris. Cela est vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de ministres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever les habillemens, les usages, les esprits, les mœurs & même les caracteres de tout un peuple. Figurez-vous les femmes austeres, tristes & prudes, se relevant le lendemain coquettes, douces & faciles; les principes de la veille absolument effacés; les opinions contraires se succédant d'un instant à l'autre. Tel est aux yeux du philosophe le spectacle de la mode.

Cent ans ne sont pour lui qu'un jour; & il trouve la race humaine aussi singuliere de changer d'avis deux fois dans un siecle, que s'il voyoit un particulier démentir son assertion une heure après l'avoir exposée.

La rotation perpétuelle du cercle des événemens lui donne une légere teinture de l'instabilité des idées humaines; & considérant les variations infinies de l'espece, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité, la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les sots sont les ministres de la mode; ils la respectent, ils regardent ses jeux comme des loix essentielles.

Le ſage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles, mais il ne faut pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé : il lui eſt très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule ; l'affectation en tout eſt un défaut. Quand, ſous Henri II, on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être déſintéreſſé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne, ainſi que les *concetti*, les *énigmes* & le *burleſque* : puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard, & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembours*, les *charades* ont eu leur tour ; enfin *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms ? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *économiſtes* ne ſont plus, hélas ! Je les ai vu naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelqu'envie de s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *cucurbite*, de parler de l'*eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gas ſylveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur naturaliſte que Moyſe, on a traité ſes *Epoques de la nature* comme un ingénieux roman. Les encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations littéraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il est plus difficile à Paris, de fixer l'admiration publique que de la faire naître; on brise impitoyablement l'idole qu'on encensoit la veille; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiser, on rit; & voilà soudain l'homme culbuté & le parti dissous.

CHAPITRE CLXXVII.

Remarques.

LA mode dans les grandes maisons, est de dîner, son épée au côté; on s'esquive sans saluer, à l'issue du repas; mais le devoir de la maîtresse est de remarquer votre disparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monosyllabe. On reparoît dans la maison huit ou dix jours après, sous peine d'impolitesse.

Quand on a passé un an sans visiter une maison dans laquelle on a été admis, il faut se faire présenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuses: on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé; & la maîtresse qui vous a vu au spectacle toute l'année, fait semblant de vous croire.

On éleve les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge souvent dans les bains froids; on a pris la coutume heureuse de les vêtir légérement & sans ligatures.

Cela est bien fait; car en général il ne manque aux hommes de Paris, pour être des femmes, que d'avoir des traits doux & des formes arrondies. Une quantité d'ames féminines habitent chez des hommes, à qui il ne faut pas demander une sorte d'énergie dont ils sont incapables.

Quand il n'eſt que petit jour chez Madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne ſont qu'à demi ouverts; le petit jour commence à onze heures ſonnant.

Quelques femmes à Paris ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

La maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges & des olives d'Eſpagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

Jamais la renommée n'eut de trompettes plus menteuſes que les journaux imprimés à Paris, & on ne les lit qu'en province.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes: rien de moins commun qu'un officier, non pas honnête, mais modeſte.

Un colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des ſoldats: l'uſage a tellement prévalu, qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de ſouliers reſſemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme. Le comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à ſon coureur, & il diſoit, *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta

toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

On parle inceſſamment *finances*; mais depuis long-tems on a perdu en France le livre de recettes & de dépenſes. On parle encore *de la marine;* mais on ne cite pas *Monteſquieu. C'eſt l'unique choſe*, dit-il, *que l'argent ſeul ne peut pas faire.*

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait. Des jus & des coulis; voilà la cuiſine nouvelle.

Les hommes, depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laids. Ils ſe coëffent plus ſimplement & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maiſon aſſez riche à Paris pour donner à dîner & à ſouper. La robe dîne, & la finance ſoupe. Les ſeigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

Nos repas ſont un peu triſtes; on ne boit plus; on change d'aſſiettes ſans les ſalir; on médit tout bas à ſa gauche, de celui qui eſt à ſa droite; une certaine dignité froide a remplacé la gaieté que le vin inſpiroit jadis.

Celui qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités; & s'il a des talens, ils ne reſteront pas ſans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les ſuperfluités; ils n'en ont point pour obliger.

C'eſt un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

On donne des penſions ſur les jeux à des femmes de qualité, & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes ſeigneurs ont dans leur bibliotheque *Montaigne* & *Monteſquieu ;* mais les volumes en ſont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

Tout ſe fait par intrigue : les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures, on abyme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

Telle femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à Saint-Sulpice, que de vivre en province.

Divin, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu que d'analyſer les arts de pur ſentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue une langue nouvelle ; on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive* & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a régné pendant deux ou trois années ; elle tombe aujourd'hui : ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la grammaire.

Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des colleges & des couvens, cer-

taines femmes ne s'apperçoivent presque pas qu'elles sont meres.

On déclame toujours contre les financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées!

C'est la manie des grands de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête; ce qui s'appelle *toiser*. Il est facile à celui que cela choque, de les toiser à son tour.

Le toupet & sa formation sont une étude pour le petit-maître qui veut trouver son front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une maniere qui lui plaise, est un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes sans aucune espece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

Un jeune homme dort fastueusement sous un ciel de glaces, pour y contempler à son aise, & dès qu'il ouvrira la paupiere, sa figure efféminée.

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée, se borne à accommoder son maître, a soin de la garde-robe, & le sert à table.

Les tracasseries sont moins fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

Au banquet fastueux des grands & des riches, il n'est pas rare de voir des femmes ne boire

que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, se plaindre de leur estomac; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de soixante ans se parent encore comme à vingt, & offrent un visage fardé, moucheté, enfin une tête fontangée.

Personne ne lit plus pour apprendre : on ne lit que pour critiquer.

On recommence à parler de son *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expression en devient surannée.

On a beau faire des traités de morale; un drap plus ou moins fin, un galon plus ou moins large, un équipage ou un fiacre, douze valets ou un simple domestique, une crapaudine de quinze francs au doigt ou un brillant de cinq cents louis, mettront toujours une grande différence parmi les hommes. Cela est bien sot; mais les pauvres mortels jugent ainsi.



CHAPITRE CLXXVIII.

Promenons-nous.

JETONS un coup-d'œil sur les établissemens de nos aïeux : ainsi j'apprendrai l'histoire des siecles qui m'ont précédé; & chaque église, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait historique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatisme va se représenter à ma mémoire; car les sottises antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliser, comme si elles

avoient craint de ne point échapper à cette honteuſe célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conſerva juſqu'au tems de Démétrius de Phalere, c'eſt-à-dire, l'eſpace de neuf cents années, le vaiſſeau que monta Théſée, lorſqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A meſure que ce vaiſſeau vieilliſſoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf; de ſorte que l'on diſputa dans la ſuite ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi c'en étoit un autre. La ville de Paris reſſemble un peu à ce vaiſſeau; on a tant mis de pieces qu'il ne reſte rien de la premiere conſtruction.

Je ſonge que quand je ſerois gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique juſqu'aux tems de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit ſi fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un inſtant; car je ne prouverois autre choſe, ſinon que je tire mon origine d'un *Sicambre*, c'eſt-à-dire, d'un barbare & d'un demi-ſauvage.

Je me rappelle que ſaint Remi, prêt à verſer l'eau du baptême ſur la tête de Clovis, en préſence de ſon armée, lui dit: *baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux! Point de roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes aïeux; point d'eſclave qui ne comptât un roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce bourgeois qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture de pere en fils?*

Qui auroit dit au grand Conſtantin, que les plus brutaux des hommes s'aſſeyeroient un jour

ſur ſon trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires ? Les puiſſantes monarchies ont été fondées par des barbares; & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre !

Notre premiere origine du moins eſt plus noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus, qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauve-garde infâme.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité. Je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs qui portoient les cheveux longs, & non du peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottans de nos préſidens, conſeillers & jeunes avocats, je me dits, *voilà les Francs.*

J'aime à me repréſenter cette ville ſuperbe ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point des bœufs, ſans me dire, voilà les courſiers du carroſſe du roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char à celui qui conduisoit Louis XVI, le jour de son sacre, dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la possibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & à la rue Tire-Boudin, je vois succéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-Royal & les Tuilleries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires; & des barques de pêcheurs, l'origne de puissances maritimes.

A mesure que le cimetiere des Innocens vient affliger ma vue, j'apperçois aussi la tour octogone, où l'on faisoit sentinelle contre les Normands, dont les incursions subites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets. Là se tint le tournois où Henri II fut blessé: là se battirent depuis & se firent justice mutuelle les infâmes mignons de Henri III.

Le quartier de l'Université me dit que Philippe-Auguste aima les lettres & fonda les écoles: ces écoliers peuplerent la ville; & c'est à raison de cette population, que le parlement devint sédentaire sous Philippe le Bel: ainsi les lettres ont toujours été utiles.... Je glisse un peu sur le pavé: cela me fait souvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre: après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des Victoires, je me dis: on voloit en plein jour, sur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un roi qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vide-Gousset*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le souverain est représenté en bronze, en

a retenu le nom ; & dans cette place des Victoires, qui a si long-tems révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeller ce courtisan (1) qui, selon l'abbé de Choisi, avoit eu le dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Peres, de la pousser sous terre jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer, & de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV, son maître, l'*homme immortel*.

Je ne traverse point la rue de la Féronnerie, sans voir le couteau sanglant de Ravaillac sortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'est le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-Neuf ; son effigie a réjoui ma vue presque chaque jour de ma vie ; mais jusqu'à quand dureront les maisons sur les ponts, les marchés infects, étroits & sans abord, les rues tortueuses, embarrassées & mal-propres ?

Et je vois la Bastille que Charles V fit bâtir, sans en deviner le futur emploi, & que tout ami des loix ne considere point, sans s'indigner & gémir.

C'est tout auprès, & sur le quai des Célestins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le sage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire : la maison royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monstrueux ne consternoit pas le regard du citoyen.

---

(1) Le maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au roi. Il dit : il a de l'aversion pour moi ; eh bien, je la surmonterai, & je serai son favori.

Rue des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, si cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaisant, & conséquemment sa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ses libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle sa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philosophale ou non; ses recherches, ses travaux & ses fondations annoncent un homme supérieur à son siecle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au port Saint-Landry, il m'est impossible de ne pas me souvenir que le corps d'Isabeau de Baviere, cette méchante reine, femme de Charles VI, morte en 1435, fut confié à un batelier qui avoit ordre de le remettre, sans autre cérémonie, au prieur de Saint-Denis. Les frais de telles obseques n'étoient pas considérables.

L'église Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, est un monument qui a de la grandeur, de la majesté, & dans lequel je me promene toujours avec plaisir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obscurité imposante qui commande un respect religieux.

Le Palais, jadis séjour des rois de la troisieme race, incendié il y a trois ans, est rebâti au moment que j'écris. Les magistrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conseillers en robes & en rabats, montés sur la même mule, débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée, en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hostie des mains

du prêtre, en s'écriant, *quoi, toujours cette folie!* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Ciceron & Virgile. Il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables, ni revenans, mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes. Saint Louis la donna aux chartreux pour exorciſer ces fantômes : depuis ce tems on n'y vit plus de ſpectres ; & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint Louis ; on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit-là que les prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le ſpectacle françois : c'étoit le procureur du roi qui faiſoit la police, & non les gentilshommes de la chambre, qui faiſoient alors le lit du roi, & rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore dauphin, haranguoit de toutes ſes forces contre Charles le Mauvais, roi de Navarre ; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

Rue des Prouvaires, Alphonſe V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'eſt à la Butte-Saint-Roch que la pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte-Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur ſa cime.

Au reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville, ce dont je lui ſais bon gré.

Rue de l'Univerſité, je ſonge aux privileges de cette univerſité, tombés en déſuétude. Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ſes écoles; plus de leçons théologiques, ſcholaſtiques; plus de ſermons. La cour alarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des ſouverains pontifes régiſſoient ce corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumieres. Il ne lui reſte plus, de cette ancienne & incroyable puiſſance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battans chez le roi, & ſe promene dans Paris tous les trois mois, comme le monarque des eſprits : c'eſt ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de ſotiſe. S'il meurt pendant ſon rectorat, l'univerſité a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la ſuite des rois. L'univerſité toutefois a donné l'idée des poſtes.

Je me rappelle en riant, au ſujet des droits du recteur, que Jules II menaçoit de jeter un interdit ſur le royaume, & de citer Louis XII, le clergé de France & le parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, parce qu'elle donna le ſignal du maſſacre de la Saint-Barthélemi.

La nouvelle égliſe Sainte-Genevieve me prouve que, dans tous les tems, on a demandé à cette ſainte bergere la guériſon des princes & des rois, ainſi que de la pluie dans la ſécheresſe, & du beau tems dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle ſubſiſtera long-tems.

Dans l'ancienne église, j'ai baisé pour mon compte la châsse découverte de la sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit; & je me souviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je dis: Louis XIV avoit une furieuse passion pour l'architecture; car, malgré tout son orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'instar d'un souverain; & néanmoins le dessin de Claude Perraut, quoique médecin de profession, fut heureusement préféré; & c'est d'un tel homme que le versificateur Boileau a eu l'insolence de vouloir se moquer!

Ah! si Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépensé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis son Versailles, Paris seroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et si je me trouve engagé dans la rue Trousse-Vache, je me souviens que le cardinal de Lorraine, revenant du concile de Trente, & voulant faire une espece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency: alors sa craintive éminence se sauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & de-là sous le lit d'une pauvre servante, d'où il ne sortit que quand celle-ci voulut enfin se coucher.

Et le puits d'Amour, rue de la Truanderie! Je le regarde avec respect; c'étoit l'autel où les amans du bon vieux tems se juroient & se gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'esprit, où siégoit mademoiselle de Scudéri. On n'y traitoit pas des questions profondes, politiques, méthaphisiques,

&c., mais la conversation y étoit gracieuse, légere, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

Le burlesque Scarron, qui eut pour successeur le grave Louis XIV, lequel épousa sa veuve, prude dangereuse s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-maître des Templiers ; & ce ne fut pas la seule victime. Le cruel Philippe le Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privileges & leurs possessions, leur ton qui visoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe le Bel contr'eux, & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires : leurs biens-meubles furent confisqués au profit du comte de Provence. Quelle horreur !

C'est dans la vieille rue du temple que fut assassiné par le duc de Bourgogne le duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI, qui, quoiqu'en démence, porta toujours le sceptre.

Et quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege dans le commencement du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce tems-là ! & avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue & perfectionnée de nos jours !

Fuyons ce passage : c'est la *Morne*, c'est ce petit caveau où l'on dépose des corps morts dont la justice se saisit, le tout pour qu'on puisse les reconnoître. La populace est avide de cet affreux spectacle ; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse représenter.

Qui croiroit, de nos jours, que l'église de S. Jacques de la Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les assassins? Rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve... On ne peut traverser cette place sans faire, malgré soi, des réflexions sur notre jurisprudence criminelle, qui, par son imperfection, contraste si honteusement avec les lumieres de notre siecle.

Quand je passe la riviere au quai Malaquai ou des Quatre-Nations, il me revient en mémoire le discours de ce batelier, qui, tenant Henri IV dans son bateau, & ne le connoissant pas, disoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins. *Il y a des impôts sur tout, jusqu'à ce misérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre... Le roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là?.. Le roi est un assez bon homme*, repliqua le batelier; *mais il a une maîtresse à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets! & c'est nous qui payons tout cela: passe encore si elle n'étoit qu'à lui; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres.* Voici mon autorité: *Essais sur Paris*, de Sainte-Foix, Tom. III, Pag. 278.

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guise qui, manquant de le faire prisonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne sur sa tête, & de commencer en sa personne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynastie, la France auroit pris sans doute une tout autre forme, une combinaison différente: les historiens & historiographes de France n'auroient pas manqué de... Mais il ne s'agit point ici de cela: passons à un nouveau chapitre.

Ceux qui vous liront, & qui ne se seront jamais donné la peine de lire l'histoire, vous sauront bon gré de ce que vous avez lu. A l'aide de quelques réflexions, qu'on ne présume pas que d'autres puissent faire, on compose des livres avec les livres, & l'on se croit le fils aîné de la philosophie. Oh, si l'on n'imprimoit que ce qui n'a jamais été imprimé, combien de presses à vendre ou à brûler !



CHAPITRE CLXXIX.

La Sainte-Chapelle.

VOYONS la Sainte-Chapelle, fondée par S. Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis le Gros.

Nicolas Boileau Despréaux, placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vitraux, qui ont plus de six cents ans, & qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le siecle des Croisades. Les idées singulieres qui régnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même siecle, l'empereur Baudouin, ayant besoin d'argent, engagea, avec un regret infini, les reliques de sa chapelle; & le *dévot* Louis, roi de France, dans la joie de son ame, crut faire une excellente acquisition, en payant *deux millions huit cent mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de

la lance dont le côté adorable de Jésus-Christ fut percé, une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulchre, &c. Puis il retira, pour une somme à-peu-près pareille, la couronne d'épine, qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique, quand il put rassembler dans une châsse ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 May 1575, une main sacrilege déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation ! On mit des gardes aux portes ; on fouilla tout le monde, on fit une procession générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique ; on ne retrouva point les voleurs ni le vol. On publia que la reine-mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour consoler la douleur publique, on puisa dans le cofre un second morceau de la vraie croix ; mais, hélas ! bien inférieur au premier en longueur, largeur & grosseur. On l'enchâssa dans une croix toute semblable à celle qui avoit été enlevée : cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fideles.

Le chef de S. Louis est dans cette église : il appartenoit au trésor de Saint-Denis ; mais le roi Philippe le Bel obtint du pape, que le chef & une côte de S. Louis seroient transportés dans la chapelle de Paris. Néammoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui se lamentoient sur cette perte, on laissa au trésor la *mâchoire* inférieure de ce chef.

Le chantre porte, au haut de son bâton, une tête antique de l'empereur Titus qu'on a métamorphosée en tête de S. Louis, à raison de quelques traits de ressemblance.

Ainſi l'empereur Titus aſſiſte tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'empereur Titus ne s'y attendoit pas.

La nuit du jeudi au vendredi-ſaint, on expoſe publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, ſous le nom de poſſédés, accourent en foule, & font mille contorſions en paſſant devant la relique : on les tient à quatre; ils grimacent, pouſſent des hurlemens, & gagnent ainſi l'argent qu'on leur a diſtribué.

On tolere ce ſpectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'eſpérance de la guériſon miraculeuſe de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reſte.

Pluſieurs de ces prétendus poſſédés, qui ne hurlent qu'à minuit précis, au moment que l'on tire du cofre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege, ce jour-là, de ſe répandre en imprécations publiques; elles ſont cenſées la pure inſpiration du diable.

LE SOLITAIRE.

A Beſançon, il y a un chiffon ſacré qui fait auſſi parler le diable. Le tiſſerand qui le fit, ſans doute, ne ſoupçonna jamais la puiſſance de ſon ouvrage. Les cabaretiers, les marchands lui doivent beaucoup de reconnoiſſance, ainſi que les amans.

L'AUTEUR.

J'ai entendu, en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blaſphêmateurs. Imaginez tous les

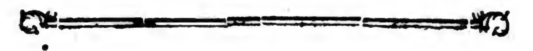
adverſaires de Jeſus-Chriſt & de ſa divine mere ; imaginez tous les impies, incrédules mêlés enſemble & ne formant qu'une ſeule voix : eh bien ! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe, dériſoire. Ce fut pour moi, & pour toute l'aſſemblée, un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement, & d'une voix de tonnere, le Dieu du temple, inſulter à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les invectives les plus atroces ; tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

La populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre, *c'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix, (& huit hommes les contenoient à peine) ces blaſphêmes devinrent ſi outrés, ſi épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'égliſe, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuſe. Imaginez une garde publique, qui préſide, cette nuit-là, à cette inconcevable farce, dans un ſiecle tel que le nôtre.

Inſenſé, ou maniaque, ou ſimplement acteur ſoudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce perſonnage. Ceux qui auront été préſens, & qui ſe rappelleront ſes licentieuſes paroles, doivent confeſſer qu'il pouſſa ce rôle bien avant, & que, le lendemain à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que ce qu'ils avoient vu & entendu la nuit.

L'année ſuivante, le beau monde ſe rendit en foule, pour voir la ſeconde repréſentation de cette curieuſe comédie, devenue fameuſe par le récit fidele des aſſiſtans. On attendoit le *grand acteur ;* mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé

la bouche : le diable se tut conséquemment. Il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils un *petit blasphême*. Le diable avoit épuisé l'année précédente toute sa rhétorique; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela se passe à Paris, dans le dix-huitieme siecle ? Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en sais rien; & bien d'autres seroient embarrassés à répondre.



CHAPITRE CLXXX.

Eglise de Sainte-Genevieve.

A Dieu ne plaise que je me moque de Ste. Genevieve, patrone antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemises à la châsse de la sainte, lui demander la guérison de toutes les fievres, & boire en conséquence de l'eau mal-propre qui sort d'une fontaine réputée miraculeuse. Mais les échevins, le parlement & les autres cours souveraines lui demandent bien de la pluie dans la sécheresse & la guérison des princes ! Quand ils agonisent, on découvre alors la châsse par degrés, comme pour laisser échapper plus ou moins de vertu efficace, selon le danger. Quand il est extrême, alors la châsse est exposée toute nue.

A Dieu ne plaise que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au saint sacrifice de la Messe, pour se prosterner devant la sainte bergere ! Le sourire naît d'abord involontairement sur

les levres; mais, quand je vois ſur le viſage des dévots la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brûle leur cœur; quand j'y lis les ſentimens d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime, je me reproche de ne point partager ces conſolantes émotions. La raiſon & la philoſophie ne mettent rien à la place de ces heureuſes & profondes illuſions.

Oui, tel ſavetier meurt d'amour pour ſainte Geneviève, la conſulte dans ſes chagrins, l'invoque dans ſes peines, l'appelle dans ſes afflictions, & reſſent les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préſence de la châſſe, de ces voluptés extatiques.

Je ſais que je ne vois pas ailleurs de fronts plus reſplendiſſans devant l'objet de leur tendreſſe. J'ai vu couler des pleurs; j'ai entendu des ſanglots, des ſoupirs qui m'ont ému juſqu'au fond de l'ame; & j'ai reſpecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à ſa miſere. Il prie avec ferveur, il prie de toutes ſes forces; ſon cœur ſe fond, s'amollit, ſe répand; & l'ame du philoſophe reſte quelquefois ſeche & aride, même lorſqu'il veut s'élever vers un culte plus ſublime & plus pur... Je retournerai aux pieds de la châſſe de Ste. Genevieve; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je reſpecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme préſenter trois chemiſes au robuſte Irlandois, qui, au moyen d'une longue & peſante gaule, atteint à la châſſe de la ſainte, très-exhauſſée. Les chemiſes ayant ſuffiſamment frotté les parois de la châſſe, redeſcendirent; mais

la femme soutint que la chemise du milieu n'ayant point touché la châsse, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuse. Elle obligea l'Irlandois à reporter séparément la chemise du milieu au bout de la gaule : pour cette fois le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisa de jeter son argent dans un tronc voisin ; l'Irlandois soutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise ; la femme emporta ses chemises sans s'embarrasser de ses murmures, & elle disoit en s'en allant : *elles ont bien touché à la châsse, je m'en vante !*

Curieux ensuite de lire des billets écrits, & appliqués aux colonnes voisines, je m'approchai & je lus :

On recommande à vos prieres une jeune femme environnée de séducteurs, & prête à succomber.

On recommande à vos prieres un jeune homme qui voit mauvaise compagnie, & qui découche.

On recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres philosophiques.

On bâtit une magnifique église pour placer cette châsse sous une superbe coupole ; elle coûtera bien douze à quinze millions, & au-delà. Quelle énorme & inutile dépense, qu'on auroit pu appliquer au soulagement des miseres publiques ! Et quel temple peut-on élever, disent les saintes Ecritures, à celui qui a le ciel pour manteau & la terre pour marche-pied ? Les curieux iront visiter l'architecture, & la populace la sainte. On y travaille depuis trente années. Les os de Descartes reposent dans l'ancien temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châsse qui opere des miracles ? Quel alliage ! Sainte Genevieve & Des-

cartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que disent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Descartes n'a point de châsse.



CHAPITRE CLXXXI.

Noviciat des Jésuites.

O CHANGEMENT ! ô instabilité des choses humaines ! Qui l'eût dit, que des loges de francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer, au noviciat des jésuites, dans les mêmes salles où ils argumentoient en théologie ; que le *grand Orient* succéderoit à la *compagnie de Jésus* ; que la *loge* philosophique *des neuf Sœurs* occuperoit la chambre de médiation des enfans de Loyola ; que M. de Voltaire y seroit reçu franc-maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adresseroit ces vers heureux :

Qu'au seul nom de l'illustre frere,
Tout maçon triomphe aujourd'hui ;
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

que son éloge funéraire, & son apothéose enfin, se célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit S. François-Xavier ?

O renversement ! le vénérable assis à la place du P. Griffet, les mysteres maçonniques remplaçant !.. Je n'ose achever. Quand je suis sous ces voûtes inaccessibles aux grossiers rayons du Soleil,

ceint

ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtrumens, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand architecte de l'univers : il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſupeſtition; car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque tems, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante : mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

O jéſuites! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre P. la Chaiſe enveloppoit ſon auguſte pénitent dans ſes menſonges les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme? Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la philoſophie; & des philoſophes ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chûte rapide! Les francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la

(1) Les jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir, dans les papiers dont Sa Majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſemens ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux; puis mes ruſés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue eſt très-vraie.

bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur !

LE SOLITAIRE.

Je ne comprends point à quoi ſert ce chapitre. Eſt-ce à faire l'éloge des francs-maçons ? Eſt-ce à publier que vous êtes frere, peut-être parce que Voltaire voulut le devenir ; car que ne peut point l'exemple d'un grand homme ſur l'eſprit de ceux qui ne s'eſtiment pas peu de choſe ? Eſt-ce à renouveller les propos rebattus & ſurannés qu'on a débités ſur le compte des jéſuites ? Qu'on devine. Ce qui ſe laiſſe facilement appercevoir, c'eſt l'orgueil de porter le tablier, où vous vous croyez digne de la haine des ombres jéſuitiques, comme ſi vous étiez capable de leur être funeſte, en qualité de philoſophe.



CHAPITRE CLXXXII.

Piliers des Halles.

SOUS les piliers des halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là regne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir, il eſt verd ou violet,

& votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement, & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſomante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'eſt un piaillement qui vous aſſourdit, juſqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers.

Quelquefois ces drôles-là ſaiſiſſent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui; ils ſe font un paſſe-tems de ce jeu indécent : on eſt obligé de les punir en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur inſolence; mais ils ſont incorrigibles.

Vous y trouvez auſſi de quoi meubler une maiſon de la cave au grenier, lits, armoires, chaiſes, tables, ſecretaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces fripiers, ou leurs ſœurs, ou leurs tantes, ou leurs couſines vont, tous les lundis à une eſpece de foire, dite du *Saint-Eſprit*, & qui ſe tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-la : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

Les petites bourgeoiſes, les procureuſes, ou les femmes exceſſivement économes y vont acheter *bonnets*, *robes*, *caſaquins*, *draps*, & juſqu'à des *ſouliers* tout faits. Les mouchards y attendent les eſcrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des ſerviettes & autres effets volés. On les y pince, ainſi que ceux qui s'aviſent d'y filouter. Il paroît que le lieu ne leur inſpire pas de ſages réflexions.

On diroit que cette foire eſt la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'Amazones; des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* ſont épars, & forment des tas où l'on peut choiſir. Ici, c'eſt la robe de la préſidente défunte, que la procureuſe achete; là, la griſette ſe coëffe du bonnet de la femme-de-chambre d'une marquiſe. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemiſe.

L'*acheteuſe* ne ſait & ne s'embarraſſe pas d'où vient le *corſet* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre revêt, ſous l'œil même de ſa mere, celui avec lequel danſoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout ſemble purifié par la vente ou par l'inventaire après décès.

Comme ce ſont des femmes qui vendent & qui achetent, l'aſtuce eſt à-peu-près égale de deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près, la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtemens féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir, tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.



CHAPITRE CLXXXIII.

Rue Tirechappe.

SORTANT des piliers des halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi ? me demandera-t-on. Parce qu'ils y composent un habit à-peu-près comme un tragique moderne compose une tragédie françoise, de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite où pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & sous toutes les formes possibles ; &, à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le scientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil est sûr ; il sait combien il faut de morceaux pour la facture de son habit, & il en a la coupe toute imprimée dans son cerveau. Il fait la leçon au tailleur surpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle justesse ! quelle précision ! le tailleur se tait, admire ; & comme il a rencontré son maître, il se contente du prix pour la façon.

Cette rue semble renfermer un peuple juif, tant il est sale & pressé. C'est la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés ; on ne sait où couche toute la maison : les cloisons sont formées de leurs marchandises, qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux, & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi ;

& quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon, on le porte à la croifée, dont les carreaux font enduits d'une craffe lucrative.

Ce peuple juif eft riche; il défile du matin au foir des morceaux d'étoffes de foie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonier.



CHAPITRE CLXXXIV.

Le Chiffonier.

JE l'ai prononcé ce mot ignoble! me le pardonnera-t-on? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de fon croc, ramaffe ce qu'il trouve dans la fange, & le jete dans fa hotte? Ne détournez pas la tête; point d'orgueil, point de fauffe délicateffe. Ce vil chiffon eft la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le tréfor précieux de l'efprit humain. Ce chiffonier précede Montefquieu, Buffon, Rouffeau.

Sans fon croc, mon ouvrage n'exifteroit pas pour vous, lecteur. Ce ne feroit pas un grand mal. D'accord; mais vous n'auriez aucun livre: vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît fi vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui fervira à conferver les flammes de l'éloquence, les penfées fublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotifme.

Toutes ces idées volatiles vont fe fixer auffi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images, tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, fe colleront; & malgré la nature

qui fait mourir l'homme de génie; ces productions appartiendront désormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonier!

LE SOLITAIRE.

On vous pardonnera plutôt d'avoir prononcé le mot *ignoble*, que ce qu'il vous a fait dire ensuite. Ce n'est point à des mains illustres que l'on doit les mines des plus riches métaux, &c. Et le papier est si connu, & son usage si commun, qu'il faut être au berceau pour ignorer de quoi il est fait. Quelle gloire espere donc l'écrivain moderne qui nous apprend qu'avec des chiffons on fait le papier, & qu'avec le papier on fait les livres?



CHAPITRE CLXXXV.

Rue de la Huchette.

UNE maison de quatre étages, toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 7 février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de six ans, que deux poutres, en se croisant heureusement sur sa tête, avoient préservé de la mort; il n'avoit pas la plus légere contusion.

Les Turcs qui vinrent à la suite du dernier ambassadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris que la rue de la Huchette, à raison des boutiques de rôtisseurs, & de la fumée succulente qui s'en exhale. On dit que les Limousins y viennent manger le pain sec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites; les broches ne désemparent point le foyer toujours ardent. Un tournebroche éternel, qui ressemble à la roue d'Ixion, entretient la torréfaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue, dangereuse par la construction de ses antiques maisons, toutes de bois, l'incendie seroit inextinguible.

CHAPITRE CLXXXVI.

Le Gros-Caillou.

CE lieu peuplé de guinguettes est sur le bord de la riviere, au-dessous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures parisiennes. Une bonne matelote coûte un louis d'or; mais c'est un manger délicieux, quand elle n'est pas manquée. Les cuisiniers les plus fameux baissent le pavillon devant tel marinier qui sait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main grossiere qui manie l'aviron. Les cuisiniers ont beau être jaloux; ils accomodent les autres plats, excepté la matelotte; ainsi l'ordonne tout maître friand ou connoisseur.

On a voulu, au commencement de la guerre, bâtir une frégate au Gros-Caillou, pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations sur mer. Le peuple, émerveillé de la nouveauté de ce spectacle, arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déja que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élancer, de ces plages

pacifiques, sur l'Océan, & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prêtoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déja les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sous aux curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon françois... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit emporta la frégate & l'espérance superbe des armateurs.

Ne seroit-ce pas là en petit la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes? *Videbimus infrà.*



CHAPITRE CLXXXVII.

Quartier de la Cité.

LE premier & le plus ancien de Paris. C'est une isle qui n'a que cinq cents toises de longueur. Cette ancienne cité des Parisiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'Hôtel-Dieu, les Enfans trouvés, le Palais, & près de vingt églises. L'orfèvrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Parisien. La *cizelure* & le *guillochage* soumettent tous les bijoux de l'Europe à passer par ses mains. Il regne par la *gravure*.

Le quai des orfèvres offre ensuite une longue file de boutiques resplendissantes de pieces d'argenterie; c'est un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité; on y eſt convaincu par ſes propres yeux que cette ville s'eſt formée au haſard & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maiſons.

Chacun a d'abord choiſi ſon emplacement d'après les édifices publics, les temples, les places; on n'a jamais ſongé à l'alignement des rues, c'eſt-à-dire, à l'agrandiſſement futur de la ville : de là les places reſſerrées, les angles, les détours, l'étranglement des iſſues; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aſpect déſagréable de maiſons petites, écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues; il faut être habile cocher pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtimens, qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

Dans les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné ; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits; ils ſont vaſtes & réguliers; on y travaille en grand, comme pour la ville de (1) l'univers qui eſt devenue, après pluſieurs ſiecles, le chef-lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

LE SOLITAIRE.

(1) Vous auriez du dire de France, & l'on vous entendroit; France & univers ne ſont pas ſynonimes.



CHAPITRE CLXXXVIII.

L'Isle Saint-Louis.

Cette isle étoit autrefois partagée en deux par un petit bras de la riviere. On a joint les deux isles. C'est un quartier qui semble avoir échappé à la grande corruption de la ville ; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaise vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît, on la pousse, on la renvoie plus loin. Les bourgeois se surveillent ; les mœurs des particuliers y sont connues : toute fille qui commet une faute, devient l'objet de la censure, & ne se mariera jamais dans le quartier. Rien ne représente mieux une ville de province du troisieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit :

L'habitant du Marais est etranger dans l'Isle.

On entre dans cette isle par trois ponts. Le Pont-Marie, qui y communique, portoit cinquante maisons uniformes & profondes de quatre toises. Un débordement de la Seine (je le répete) emporta, le 1 mars 1658, deux arches & vingt-deux maisons. Avis renouvellé aux maisons placées sur des ponts, & que les inondations ont encore épargnées.



CHAPITRE CLXXXIX.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncemens qui se sont faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a environ sept ans, ont forcé le gouvernement à porter son attention vers les carrieres. Les premiers soins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

Au mois de juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtimens du roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorsque, dans le même mois, des remises, dans une maison rue d'Enfer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On suivoit la réparation de cette maison, & l'on commençoit des recherches avec une somme assez modique, quand, le 27 juillet 1778, sept personnes furent englouties dans les ruines d'une carriere à plâtre, près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement : on visita ces carrieres, dont le vide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer long-tems, & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingt pieds d'épaisseur, annonçoient une ruine prochaine. Aussi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncemens affreux sous lesquels éotient ensevelis les malheureux ouvriers. Les vides de ces carrieres étoient encore plus élevées que ceux de Mesnil-Montant; ils avoient jusqu'à soixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui existoient.

Le danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les secours, & a servi à éviter des plus grands désastres.

On a comblé le vide effrayant de ces carrieres, & affessé les terres & les montagnes sur elles-mêmes, en brisant les piliers par la mine. Ce fut un spectacle curieux & nouveau que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline considérable s'abaisser, &, d'après l'expression populaire, *faire la révérence*. Il y eut jusqu'à quarante piliers brisés d'un seul coup de feu.

Paris est environné de carrieres, parce qu'on n'a pu costruire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du sein de la terre. Il y a des excavations considérables sous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, du côté de Chaillot, de Passy & de l'ancien chemin d'Orléans.

Curieux de visiter ces carrieres abandonnées, j'y suis descendu par les caves de l'Observatoire.

Jadis un portier hableur vous faisoit voyager pendant deux heures dans une espece de labyrinte, sous l'enceinte de l'Observatoire seulement, & vous persuadoit faussement que vous étiez sous telle ou telle rue. Dans un endroit où il se forme des stalactiques, il crioit aux crédules Parisiens: *vous voilà sous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlatanisme. Tels étrangers ont cru avoir passé sous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Observatoire.

On a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres; c'est par cette issue

nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces souterrains longs & spacieux. Je puis assurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'est une ville souterraine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé: mais quand on y voit des crevasses, & que l'on réfléchit sur quoi porte le sol d'une partie de cette superbe ville, un frémissement secret vous saisit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

Des cavités, des ciels à demi brisés, des enfoncemens qui n'ont pas encore percé à jour, des fontis, des piliers écrasés sous le poids qui les presse & qui menacent ruine, de doubles carrieres, sur lesquelles portent à faux les piliers de la premiere; quel coup-d'œil ! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui reposent sur cette croûte incertaine.

Le péril, il est vrai, diminue chaque jour, parce que l'administration a pris les mesures les plus sages pour obvier au mal. Il étoit impossible d'étayer tout de suite un vaste fauxbourg : on a été au plus pressé, on a assuré la voie publique, puis on en viendra aux maisons des particuliers.

D'abord on alloit au hasard; on établissoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vides, soit sous des champs, soit sous des jardins : on ne faisoit rien aux endroits écrasés, même sous les rues; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reste de masse qui empêchât de suivre les voies & les découvertes, on retournoit encore sur ses pas. Voilà comme on dépensoit beaucoup d'argent sans parer aux dangers.

Il n'en est pas de même depuis que ce travail

a été confié aux bâtimens du roi : on a d'abord adopté le ſyſtême de réparer la voie publique : plus elle eſt en danger, plus on s'en occupe. On paſſe directement à travers les enfoncemens, en ſuivant les rues ; non-ſeulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour ſavoir ſon étendue, afin de les réparer ſûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenſes, qui étoient interceptées par ces enfoncemens.

On fait de même pour des reſtans de maſſes; on paſſe auſſi à travers, ſans ſe déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage, en ce qu'elles ne conſtituent pas l'adminiſtration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour paſſer autour de ces maſſes, & aller ſur le derriere rejoindre la direction de la rue, & en ce que la pierre qui ſort de ces ouvertures ſert à conſtruire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal, qui ne ſe ſeroit manifeſté qu'après quelque accident fâcheux.

Deux cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a fermé l'ouverture de ſa carriere. Pluſieurs de ces carrieres ont été réunies ; quelques-unes ſont reſtées entourrées de maſſes. Pendant la premiere année de travail, ſon regardoit ces maſſes comme non fouillées : mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le ſyſtême de deux galeries qui ſeroient ſuivies à travers le roc & les enfoncemens, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maiſons, & ſont conſolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un eſt placé ſur les murs de face qui ſont ſur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues : & l'on ſera en état de faire connoître aux particuliers le deſſous de leurs

propriétés. Le projet du gouvernement eſt de forcer chacun d'eux à faire ſes réparations, lorſqu'il y aura du danger.

Il eſt vrai que ce travail important n'eſt avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal exiſte dans les autres quartiers. Mais on fouille, on creuſe, on avance; &, en ſuivant une ligne droite, on s'aſſure de l'état des choſes.

Tous les quartiers qui avoiſinent la riviere paroiſſent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter; mais Paſſy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inſpirer ici des frayeurs déplacées, mais repréſenter en hiſtorien fidele ce que nous avons vu. Aucune maiſon n'a fléchi, ſi ce n'eſt une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal, nous annonçons le remede. L'adminiſtration vigilante a employé tous les moyens capables de raſſurer les eſprits allarmés. Il feroit inutile de taire ce que tout le monde ſait.

LE SOLITAIRE.

Je crois le contraire. La parole écrite ou non eſt nulle, dès qu'elle n'apprend rien de ce que l'on ignore.

L'AUTEUR.

L'homme eſt par-tout environné de dangers phyſiques; mais le moins probable de tous, eſt celui qu'on a voulu groſſir dans quelques brochures étrangeres, en repréſentant la ville de Paris comme prête à deſcendre avec tous ſes habitans dans un abyme ſans fond.

C'eſt une de ces images qui prêtent à la poéſie deſcriptive. Mais cette image n'en eſt pas moins fauſſe, moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choſes. Nous n'avons rien négligé pour nous aſſurer du degré du danger, & nous ne l'eſtimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération préſente.

CHAPITRE CXC.

Les J'ai vu, *& les* Je n'ai point vu.

JE n'ai point vû le diacre canoniſé en 1720, qui faiſoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres; mais j'ai vu les champions de Janſénius & les diſciples de Molina diſputer pour la grace *efficace* ou *ſuffiſante*, avec un acharnement que l'arme du ridicule, dans les mains d'Ariſtophane, de Lucien, de Swift, n'auroit pu corriger.

Mais bientôt ces abbés qui *ergotoient* en grands théologiens, ſont devenus de petits-maîtres aimables, qui prennent la tonſure pour obtenir un bénéfice, qui paſſent gaiement leur tems à parcourir les ſociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paiſible les biens de l'égliſe, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'aviſoit de dire, en les voyant: ces meſſieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guittare, qui graſſeyent une chanſon, ſont tous *ſimoniaques*, les dames ſe feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant

puis elles diroient : quoi ! lorſque nous avons conclu avec monſieur un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune prieur au teint de roſe, nous avons participé à la *ſimonie*... Ah, que cela eſt drôle !

J'ai vu les *convulſionnaires ;* & dans quel tems ! Du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'abbé Raynal, de d'Alembert. Ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces ſages tenoient la plume.

LE SOLITAIRE.

Nos philoſophes modernes s'imaginent bonnement qu'il n'eſt plus permis aux hommes de faire des folies, tandis qu'ils tiennent la plume. Les beaux rêves que ceux de la prétention philoſophique !..

L'AUTEUR.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de tems avant ſa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit, c'eſt-à-dire donner 400 en obligations pour avoir 100 en argent : mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaiſſelle à l'hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit dans une liſte imprimée, & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent, pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſous, pour le ſoulagement de l'état.

Je n'ai point vu le cardinal de Fleuri ſigner *ſoixante mille lettres-de-cachet* pour la bulle ; mais j'ai vu cet arbre jéſuitique coupé dans ſes

racines, & effacé peu-à-peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ses branches souples & obliques. La haine elle-même semble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Russie-Blanche : le roi de Prusse & l'impératrice des Russies les accueillent, quoiqu'ils connoissent très-bien leur politique & leur esprit.

Je n'ai point vu l'empirisme de *Law* donner les convulsions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François; mais j'ai vu la doctrine du sieur *Quenai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faisoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers.

Je n'ai point vu la France dans son état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoi ; mais j'ai vu une espece de guerre intestine & puérile entre la cour & la magistrature. J'ai vu deux exils de parlement ; & cette lutte petite & ridicule a plus séparé les cœurs du trône que tous les autres désastres.

Je n'ai point vu les débats sanglans pour la succession de l'empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entreprises, mal conçues, & qui prouvent que la connoissance de nos vrais intérêts politiques nous manque, & nous manquera encore long-tems.

Je n'ai point vu l'hôtel-de-ville fermé, & le paiement des rentes suspendu; mais j'ai vu un ministre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briser ceux de ses voisins, & faire des opérations vraiment *cartouchiennes*. Qui le croiroit? Il passa encore pour un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent; car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui restoit au monarque.

J'ai vu la morgue pédantesque des écononnistes, de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération universelle, sans songer au fondement des loix politiques. Leur emphase ridicule, leur style dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer le *maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les spéculations fausses, précipitées & précoces qu'il avoit fait adopter au ministere. Et celui-ci, satisfait de rejeter la calamité générale sur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne songea qu'à l'argent immense qu'il en retira.

J'ai vu les encyclopédistes n'accorder du mérite, des talens & même de l'esprit qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoissances. Ils ont donné prise sur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculisés à leur tour pour avoir manqué d'esprit, en voulant dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a très-bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les états d'un tempérament robuste.

LE SOLITAIRE.

Heureux donc les états qui ont un foible tempérament ! On connoît les maux qu'enfantent les guerres civiles.

Il faut qu'un tyran soit bien méchant, s'il fait périr autant de citoyens que la guerre civile.

L'AUTEUR.

Mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers ; l'une *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit*

pas; (1) & l'autre, pour *obliger*, à ce qu'il paroît, *le monarque à destituer son ministre qui étoit un honnête homme.* On tua, dans la premiere, un exempt; dans la seconde, on vola les pains chez les boulangers, & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorsque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile! Le récit des *causes* appartient à l'histoire.

J'ai vu enfin le même roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple qui s'étoit montré enthousiaste de son monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens, pour obtenir sa guérison; lorsqu'il étoit malade à Metz? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolument contraires? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit? Voici ma réponse.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe: ces touches hardies, élevées, grandes, ma-

---

(1) On avoit chargé les exempts de police d'enlever les enfans vagabonds & mendians; ils mirent en *charte privée* quelques enfans de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parens: dans le même tems il y avoit des *fours*, c'est-à-dire, des endroits reculés, ou les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adresse; ils n'en sortoient qu'après avoir signé un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

jestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins, l'œil assez pénétrant, pour aprofondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir?

J'ai vu le caractere du roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente ans, & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant dont la vie fut plus publique?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu.

LE SOLITAIRE.

Vous avez bien dit ce que vous n'avez pas vu : mieux valoit nous dire ce dont vous avez été témoin oculaire.

L'AUTEUR.

On doute souvent de la vérité de l'histoire, lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les gouvernemens. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de l'historien, pour qu'il ose peindre ce qui a été. Je ne hasarderai donc point ici une peinture qui passeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien assemblant les sénateurs pour savoir à quelle sauce il mettroit un prodigieux turbot ; mais il n'a pas autant surpris le sénat que nous l'imaginons. Nous avons vu des choses aussi extraordinaires, sans y faire beaucoup d'attention, &c, &c, &c.

Mais j'entends soutenir d'un côté que la France possede assez de numéraire pour toutes ses opérations ; & j'entends soutenir de l'autre que le numéraire manque à la France pour mettre ses finances au niveau de celles d'Angleterre ; que la

France a moins de finances que les autres états ; qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François, & que tant que nous n'aurons pas des *billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

LE SOLITAIRE.

François, n'abandonne point tes foyers ; cultive le ſol de ta patrie, & ne crains point l'indigence. Pourquoi envierois-tu l'opulence factice de ces peuples navigateurs, qui ont plus beſoin de tes fromens, de tes vins délicieux, que tu n'as beſoin de leurs métaux ? Qu'ils aillent ſur les mers braver la fureur des flots, chercher des richeſſes incertaines, pourſuivis par la crainte de périr avant que de les poſſéder, lors même qu'ils ont évité l'écueil redoutable ; qu'ils laiſſent, ſi l'on veut, régorger leurs vaſtes demeures de cet or dont ils ſont inſatiables, ils ne pourront jamais à leur ſol aquatique & fangeux apporter des côteaux où la vigne ſe plaît, des champs où tous les grains néceſſaires à la vie croiſſent & mûriſſent en abondance, des forêts & des prairies. Tranquille poſſeſſeur des richeſſes réelles dont la nature eſt prodigue pour toi, quand tes caves & tes greniers ſeront remplis, quand tu fileras la laine de tes moutons, le lin de tes guérêts, quand des troupeaux d'animaux utiles à tes plaiſirs, à tes beſoins rempliront tes écuries, crois que ta fortune, cent fois plus certaine, eſt encore préférable à celle de l'Hollandois.

L'AUTEUR.

Enfin, j'entends vanter la politique des états, qui ont joint des finances artificielles aux réelles,

Le mouvement augmenteroit, & l'on ſauroit par la banque, ajoute-t-on, quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'état; connoiſſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au gouvernement, puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

Voilà les queſtions que l'on agite vivement au moment où j'écris. Qu'en réſultera-t-il, puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'état en Angleterre eſt ſolidaire: tous les citoyens de France ſe rendroient-ils, ou pourroient-ils ſe rendre ſolidaires de même? Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite des deux ſonnets.



CHAPITRE CXCI.

Amour du Merveilleux.

UN homme, à Londres, annonce publiquement que, tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places? On ne peut accuſer les Anglois d'une ignorance crédule; mais l'amour du merveilleux a agi ſur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrit, à Vienne. Chacun ſe diſoit : il n'eſt pas poſſible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorſqu'il invite avec éclat tout un public, lorſque des affiches, plaquées contre les murailles,

annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse & respectable assemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier: *venez chez moi; je me mettrai tout entier dans une pinte*, on lui auroit ri au nez; mais, au moyen de l'affiche imprimée & collée, au moyen de l'assurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun se disoit secrettement: *on ne sauroit se jouer à ce point d'un public respectable.* Tel est le peuple; il ne croit pas qu'on puisse le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme emportant l'argent des curieux, & laissant la bouteille vide sur la scene, ne vint à personne. Les promesses hardies gagneront toujours le peuple, & sur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans?

Depuis, un faiseur de miracles, sans y songer & sans le vouloir, a entraîné tout Paris; & sans la police, on en faisoit subitement un dieu. Depuis, un enfant a *vu sous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres d'une machine avec laquelle *il voyageroit dans l'air;* & les cent mille livres ont été déposées chez un notaire.

L'amour du merveilleux nous séduit donc toujours; parce que, sentant confusément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre est reçu avec transport.

Un *peut-être* qui se passe en nous, nous fait espérer quelque chose de nouveau; & voilà pour-

quoi l'enthousiasme frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, son assurance, son œil enflammé, son air prophétique feront tomber dans le piege ; jusqu'à celui qui le connoît.

Les convulsionnaires on fait des tours de force, qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret ; aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides & les esprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont quelque chose de vraiment extraodinaire, quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme & le desir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque chose de surnaturel, il est très-excusable.

Un poëte, nommé *Guimond de la Touche*, auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris, pour avoir vu des convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans son délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes ; & ne sachant à quelle cause les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour son ame sensible.

Une secte nouvelle, composée sur-tout de jeunes gens, paroît avoir adopté les visions répandues dans un livre intitulé *les Erreurs & la Vérité*, ouvrage d'un mystique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette secte est travaillée d'affections vaporeuses ; maladie singuliérement commune en France depuis un demi siecle ; maladie qui favorise tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du surna-

turel. Selon cette secte, l'homme est un être dégradé; le mal moral est son propre ouvrage; il est sorti du *centre de vérité*; Dieu, par sa clémence, le retient dans la *circonférence*, lorsqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini; le *cercle* n'est que l'explosion du *centre* : c'est à l'homme de se rapprocher du *centre* par la *tangente*.

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les sectateurs de ces idées creuses vivent dans la plus rigoureuse continence, jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme, se procurent ainsi des rêves extatiques, & éloignent toute impression terrestre, afin de laisser à l'ame une liberté plus entiere & une communication plus facile avec le *centre de vérité*.

L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance; cette ardeur de connoître & de pénetrer les objets par les propres forces de l'entendement; ce sentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoissances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette investigation des choses invisibles; plus elles sont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & se confie aux mysteres. Le monde imaginaire est pour lui le monde réel.



CHAPITRE CXCII.

Fumier.

LE fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs, où croissent la

ſalade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation eſt forcée, contractent preſque toujours un goût déſagréable; que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroiſſement précoce. L'oſerai-je dire? il en eſt de même des eſprits : on les fume en quelque ſorte, c'eſt-à-dire, qu'on les pouſſe, qu'on les ſurcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition faſtueuſe; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Pluſieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des diſpoſitions dans leurs enfans; ils ruinent leur ſanté, pour en faire des ſavans. Les malheureux prix de l'univerſité achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'eſt là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés ſur l'écolier qu'embraſſe le premier préſident. Auſſi, le Pariſien, qui, en général, a de l'eſprit à dix-huit ans, eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuiſé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.



CHAPITRE CXCIII.

Jardinage.

LE SOLITAIRE.

JARDINAGE *de quelques amateurs*, deviez-vous ajouter, pour ne pas démentir le chapitre *Fumier.*

L'AUTEUR.

Le jardinage eſt cultivé, aux environs de Paris, ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs, qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils ſont un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepin & à noyaux ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs, ainſi que les légumes, participent à cette heureuſe culture ; & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe, quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil, fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes

couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornemens. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellens, ces arbres fruitiers, promettent le charme non interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne préſente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit naturaliſé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantage encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table : mais on a négligé ailleurs cette culture; elle dépend d'une ſerre chaude, peu coûteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés ſimples & ſavans du jardinier Anglois qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi que pluſieurs autres non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers eſt celui du duc de Penthievre, à Anet : la vue en eſt mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures qui ornent les châteaux, les palais & les maiſons de plaiſance.

Dans Paris, les jardins de M. le duc de Chartres, de M. le duc de Biron, & de M. Boutin, ſont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

CHAPITRE CXCIV.

Bibliotheque du Roi.

CE monument du génie & de la ſottiſe prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſide ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bybliotheque immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de théologie myſtique; *cent cinquante* de la plus fine ſcholaſtique; *quarante toiſes* de droit civil; une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes; environ *quatre mille* poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c., ſans compter *ſix mille* romanciers, & preſque autant de voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifians*, qui tiennent tant de places, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire qui ne peut pas venir à bout de les arranger. Auſſi ne les arrange-t-on pas; & le catalogue que l'on en fait, depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux chaos.

S'il faut paſſer par toutes les ſotiſes imaginables, comme le dit Fontenelle, pour arriver à des choſes raiſonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont aſſurément

épuifé toutes les extravagances poffibles. Tous ces gros volumes de théologie, de jurifprudence, de médecine, d'hiftoire, &c. en font la preuve. L'efprit humain paroît bien miférable dans cette riche collection; & c'eft-là le vrai lieu pour déplorer la foibleffe de la raifon de l'homme, & gémir fur fes incroyables productions.

La folie & la ftupidité ont entaffé ces *in-folio*; & l'huître dans fa coquille, paifible fur fon rocher, paroît fupérieure à ce *docteur* qui déraifonne pendant fix mille pages, & qui fe vante encore d'avoir embraffé *la fcience univerfelle*. Rien n'attrifte plus que de contempler en filence ces épaiffes archives de la démence la plus orgueilleufe & la plus profonde: on eft tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poifon, & de s'enfuir à toutes jambes.

Cependant la lie des opinions humaines fe dépofe infenfiblement, malgré ceux qui la foulevent & fe plongent dedans; & il eft à préfumer que la boiffon dont nous allons jouir fera pure & faine.

Mais qui faifira un flambeau pour anéantir cet abfurde amas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoiffant fes propres forces, & fe confiant en autrui, va confulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un tems précieux?... Que dis-je! réprimons ce premier mouvement: ne brûlons rien. Ceffez de frémir, pefans érudits, bizarres bibliomanes, faftidieux compilateurs de faits inutiles: allez, gorgez-vous d'une fcience déplorable; copiez les erreurs anciennes, compofez-en un nouveau magafin: oubliez votre fiecle pour celui de Séfoftris. Votre pédanterie m'amufe, & le mépris fuffit... Oh! difons-nous quelquefois pour nous infpirer un falutaire retour fur nous-mêmes: l'homme

l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il refera la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

Mais, comme un sot devient plus sot avec des livres, parce qu'il y croit ; un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sotise n'est point dans le livre, elle est dans le lecteur... M'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.

Ce vaste dépôt n'est ouvert que deux fois la semaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y est mal servi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les reglemens des subalternes, paresseux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiser chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être consultés plutôt que pour être lus ? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaise aux *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuyent, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant.*

CHAPITRE CXCV.

Fusiliers aux Spectacles.

On ne sauroit représenter une comédie sans trente fusiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il est bien des sifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers eſt devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état paſſif ; & qu'il ſoit ennuyé, ou foulé, ou briſé, il n'a pas le droit de marquer ſa gêne ou ſon mécontentement.

Ce pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il deſire. Les fuſils l'environnent, & il lui eſt tout auſſi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de ſanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre, excepté dans quelques fievres paſſageres, eſt d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifeſter ſon exiſtence, des ſoldats ſont-là pour ſaiſir les gens au collet.

On vous mene enſuite chez un commiſſaire ; mais *c'eſt l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, ſur le rapport incertain de la ſentinelle. Le commiſſaire n'eſt là que pour ſauver les apparences : vous êtes condamné *militairement ;* c'eſt l'officier qui vous envoie en priſon : car le commiſſaire donne aveuglément ſa ſignature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire eſt aſſez connu ; mais on ne ſavoit pas ſans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un commiſſaire que pour la forme, & que la détention ou la non détention ne dépend point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

Nos ſpectacles auroient beſoin d'un écrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient contribuer à ſa per-

fection ? En fait des plaisirs que procure ce bel art, on doit se montrer délicat ; & si l'illusion n'est pas entiere, elle est nulle.

Comment la critique ne repousse-t-elle pas ces automates qui assassinent la sensibilité publique, en détruisant la beauté de nos chefs-d'œuvres ? Tel comédien s'aguerrit aux sifflets ; & les huées les plus universelles n'arrivent plus à son oreille que comme un murmure doux & passager. Rentré dans la coulisse, il s'essuie le front, & tout est oublié jusqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous assassiner.

Le critique vigilant, qui au nom du public poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs, le chasseroit infailliblement de la scene, ou l'obligeroit à vaincre par ce travail les défauts qui le rendent insupportable.

Le même censeur intimideroit la paresse, rappelleroit au théatre (qui le paie) le comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui ose ensuite toucher un argent qui ne lui est pas dû. Il donneroit en même tems de justes louanges à l'acteur zélé & assidu, & sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux nouveautés théatrales ; tandis qu'il feroit sentir que, si tel autre s'y refuse, c'est autant par l'incapacité de saisir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit le Kain : uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théatre de la capitale, montoit en chaise de poste, & alloit essayer s'il se porteroit mieux en province, en représentant deux fois par jour :

alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus. On le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude : delà son jeu circonscrit; car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens que renfermoit son coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une piece nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre pour produire un grand effet : aussi son jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick, que tes moyens, beaucoup plus étendus, étoient d'une toute autre vérité !

CHAPITRE CXCVI.

Petites Loges.

C'Est un fait moderne de la licence des mœurs, un usage indécent, qui sacrifie le spectacle & le public à la délicatesse impérieuse de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens qui cherchent un délassement utile, & dont la fortune ne sauroit atteindre à cette commodité luxueuse.

Par l'arrangement des *petites loges*, les comédiens enrichis dès le commencement de l'année, ne sont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur paresse est dédaigneuse; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence avilissante : & tel comédien qui se rend invisible six mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-sept ou dix-huit mille francs. Cette somme lui est payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de reclamer sa présence.

On a indiqué le moyen bien simple de soudoyer chaque acteur par représentations. En payant de sa personne, il déployeroit ses talens : l'émulation naîtroit de la nécessité; & c'est la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges;* c'est que, contre tout droit & raison, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux auteurs des pieces nouvelles. Aussi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, sans que personne ait eu le mot à dire.

Si le public se plaint de voir les comédiens disposer ainsi de la salle, une petite-maîtresse s'écrie : « Comment ! l'on veut m'astreindre à entendre une » comédie toute entiere, pendant que je suis assez » riche pour n'en écouter qu'une scene ? Oh, c'est » une tyrannie ! Il n'y a plus de police en France : » puisque je ne peux pas faire venir la comédie » chez moi, je veux au moins avoir la liberté d'y » arriver à sept heures, d'y paroître en simple dés- » habillé, comme lorsque je sors de mon lit. Je » veux y apporter mon chien, mon bougeoir, » mon vase de nuit : je veux jouir de mon fau- » teuil, de ma dormeuse, recevoir l'hommage de

» tous mes courtisans, & m'en aller avant que » l'ennui me saisisse : me priver de tant d'avantages, » c'est attenter à la liberté que donnent le bon goût » & la richesse ». (1)

Il faut donc, quand on est femme, avoir dans une *petite loge* son épagneul, son coussin, sa chaufferette, mais sur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous instruit de tout ce qui entre & de tout ce qui sort, & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans son éventail une petite ouverture, où est enchâssé un verre : de sorte qu'elle voit sans être vue.

Le public reste à la porte du spectacle, son argent à la main, à cause des *petites loges* louées à l'année, & qui demeurent souvent vides, au détriment des amateurs, qui se rejettent sur les boulevards, désespérés qu'ils sont de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

L'avantage de l'art, du public, des auteurs, & même des comédiens, exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la desire, la demande, en sent la nécessité. Mais que fait la voix du public ? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art, *tu n'avanceras point ;* au public, *vous aurez ce qu'on vaudra bien vous donner ;* aux auteurs, *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos.* Et l'art, & le public, & les auteurs se sont vus sous le joug bizarre des gentilshommes de la chambre.

Comment & pourquoi ces seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie ?

---

(1) Ce morceau avec des guillemets est pris d'une brochure intitulée. *les Vues simples d'un bon homme.*

Comment s'oppofent-ils aux progrès d'un art qui intéreffe tout-à-la-fois la dignité & les plaifirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théatre ? De quel droit foumettroient-ils un auteur à leur tribunal ? C'eft ce que perfonne ne fait ; c'eft ce qu'ils ne favent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce fingulier defpotifme, ils l'exercent fans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit dès que la paffion s'en mêle, la régence des princes & princeffes des couliffes & de tout ce qui a rapport aux planches eft pour eux une affaire de parti auffi chaude que s'il s'agiffoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des auteurs, peres du théatre, nourriciers des comédiens, ont été jufqu'à ce jour fi incertains & fi flottans, fi fubordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les confidérer comme nuls.

Ils fe font raffemblés en corps depuis trois années, pour expofer leurs droits & les faire valoir. L'orateur eft M. Caron de Beaumarchais qui, dans fes plaifans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëfman & fon parlement : bleffure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de plufieurs écrivains qui ont de l'efprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre caufe. Cela eft curieux, & fervira à réfoudre un petit problême moral, que nombre d'obfervateurs fe font propofés en filence & à eux-mêmes. (1)

---

(1) Les gens de lettres n'ont rien fait. On les a amufés, fachant bien que leur feu s'évaporeroit.

CHAPITRE CXCVII.

Maîtres en fait-d'armes.

L'*Art de tuer son homme proprement.* Eh bien, il est érigé en maîtrise, en communauté, que dis-je! en *académie*. L'art d'alonger une botte se trouve consacré par un privilege du souverain! Donnadieu est académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en signant l'arrêt de mort contre les duellistes, signa la même année des lettres-patentes en faveur des maîtres en fait-d'armes : tant il étoit profond législateur! On reconnoît bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

Enseigner la *tierce*, la *quarte*, la *botte subtile & secrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne soit pas tenté d'appeller sur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette savante escrime, c'est ne point connoître l'esprit bretailleur qu'on puise dans ces salles d'armes.

Il est dérivé d'abord de l'*esprit des tournois*; il agita ensuite notre orgueilleuse noblesse, puis il est descendu chez les bourgeois; il est relégué maintenant parmi les soldats aux Gardes. On croit devoir le conserver encore dans les garnisons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un siecle, semble s'être concentrée là dans son dernier asyle.

Ils sont tombés dans le piege le plus grossier, les yeux ouverts ; c'est ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit : *le corps dramatique* n'aura pas l'esprit des savetiers assemblés.

La raiſon regarde ces maîtres en fait-d'armes à-peu-près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie en ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

On peut refuſer aujourd'hui un duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave;* l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela;* & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant, c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe, *chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

Cette férocité des ſiecles précédens eſt donc, pour ainſi dire, anéantie; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

On ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche*, qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin, & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere; c'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage; ſans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cauſe générale; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines & humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

Laiſſons aux abominations de la guerre cette arme violente & perfide! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en ſervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques.

On dit que des hommes (horreur épouvantable!) ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fusil qui sert dans nos forêts à tuer le sanglier dévastateur & le loup carnassier. Eh bien, sous une figure humaine, les hommes, si fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort au-dessous des loups & des sangliers.

Que ne doit-on pas à la philosophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout son pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raisonnables !

CHAPITRE CXCVIII.

Jeux de hasard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : je défends les jeux de hasard ; si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, espérez, mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

Ces jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie l'amour des arts; ils prosternent l'homme devant des êtres fantastiques, le sort, le hasard, le destin. Au lieu de remédier à l'inégalité des richesses, ils donnent l'or à celui qui en a déja, & qui en est le plus avide. Ils ravissent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes : ils nourrissent, ils enflamment sa cupidité & la trompent pour l'abandonner au désespoir.

C'est dans ces assemblées, où des dupes sont aux prises avec des fourbes, qu'il faut voir des

physionomies defigurées par toutes les passions honteuses, la rage, les remords, la joie féroce; on a raison d'appeller ces salles un *enfer*. Ce vice se punit de lui-même; mais il est comme indestructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambassadeurs; c'étoient des maisons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur; mais elle a déja repris son cours d'un autre côté; c'est un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puisse se flatter de l'extirper en laissant croître les autres.

Si l'or du moins, ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais, non; il remonte toujours vers le banquier de profession, le *tailleur de Pharaon*, & les *ponteurs* isolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite, il seroit toujours condamnable; mais il cesseroit d'être un vol public.

Un tripot est accordé par protection à une femme de qualité, pour rétablir sa fortune; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par séance, compte avec ses valets, & partage avec ses protecteurs: on use pour dix louis de cartes; la femme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choses qu'il faut tolérer. Les intéressés trouveroient un raisonnement contraire fort absurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que, *le commerce languiroit*; que, *l'état s'appauvriroit*, *si les femmes s'avisoient d'être chastes*, & *les peres de famille*, *économes*.

Les tripots sont dangereux; mais considérons, en même tems, qu'un jeune homme qui voyage

en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine ſomme dans le cours d'une année, à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du choix des maiſons ; s'il ſe refuſe à ce ſacrifice, on peut aſſurer qu'il voyagera mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, ſe conduira ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaiſe compagnie, où il fera plus de dépenſes que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels ; & pour un homme riche, il eſt tout auſſi triſte de ne pas jouer, que de jouer avec paſſion, ou bien avec le premier venu.

Tel eſt le langage uſité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene ſur la terre, pour en féconder les préſens utiles, & le rateau que les joueurs promenent ſur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent ! La reſſemblance de la dénomination fait naître, malgré ſoi, les idées les plus ſingulieres ſur le travail agreſte de l'un, & l'emploi oiſif & cupide de l'autre.

CHAPITRE CXCIX.

Loix ſumptuaires.

ON n'en connoît d'aucune ſorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choiſiſſent leurs ajuſtemens comme bon leur ſemble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, ſe mettra comme une ducheſſe : le gouvernement ne s'en

mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effrenné : s'il a payé les impositions royales & sa capitation, permis à lui de se ruiner.

Point de Caton a l'humeur stoïque, qui harangue avec force pour la conservation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur usage, de porter des habits de diverses couleurs, de se faire voiturer à Rome, &c.

Le sénat de Berne défend aussi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de baleines : mais, à Paris, tout le monde ressemble au tribun Valerius, qui plaida contre cette loi Oppienne, en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées ; elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehaussent les hommes ; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui satisfont l'orgueil, ou récompensent les services. Que leur reste-t-il donc ? La parure, les ajustemens ; voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domestique ?

Tout cela est, je crois, bien dit ; mais enfin, ces brillantes inutilités sont prises sur la subsistance des enfans. C'est un luxe déplorable que celui qui, pour un sallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domestiques : & ce luxe puérile est devenu celui des bourgeois ennorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les dissipations des femmes vont leur train, les petites fortunes se renversent ; le patrimoine des enfans se trouve altéré au jour de leur majorité.

Le grand duc de Toſcane a voulu proſcrire le luxe exceſſif, en menaçant de ſon ſeul *dé-plaiſir* les infracteurs de ſes invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir.

LE SOLITAIRE.

Ils portent donc un deuil perpétuel des folies de leurs peres. Mais quel triſte ſpectacle ! la variété des couleurs, leur mèlange a quelque choſe de plus agréable. Les monts que j'habite, toujours vêtus de blanc, ont-ils les charmes & la magnificence que la nature étale dans ces climats fortunés, où le printems ſe fait connoître.

L'AUTEUR.

Les prédicateurs & les économiſtes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commiſſaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornemens de leurs têtes, qui plaiſent tant aux vendeuſes, encore plus aux acheteuſes de modes.

LE SOLITAIRE.

Les plumes ſont l'emblême de la légéreté ; & les Pariſiennes ſont bien d'en porter.



CHAPITRE CC.

Etrangers.

UN étranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons : il s'eſt abuſé; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites, & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute nobleſſe ſont d'un accès difficile; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément : cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui, ſous un extérieur impoſant, ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'ailleurs, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis; ce n'eſt pas pour donner ſon tems à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli; mais il n'eſt pas familier.

Les fripons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'inſtruire; il n'y a que les noms célebres qui faſſent tomber toutes les barrieres, & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques dîners; on leur rend quelques viſites de cérémonie : mais ils ne ſont pas admis aux aſſemblées particulieres, où l'eſprit aimable & le caractere original ſe développent en liberté.

L'étranger qui ſent qu'on le traite cérémonieuſement, éprouve une ſorte de géne, & ſe jetera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs

& chez les filles : c'eſt là qu'il s'amuſera, qu'il jouira; mais, quand il retournera dans ſa patrie, il ne ſera pas au fait du ton qui regne dans les premieres claſſes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton univerſel.

Les amuſemens publics le dédommageront de l'eſpece de contrainte qu'il aura éprouvée; ils ſont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'hiſtoire des ſpectacles, les anecdotes des filles de théatre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour; mais il ignorera tous les fils ſecrets qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événemens publics une ſi prodigieuſe mobilité; il n'en ſaura pas plus là-deſſus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dreſde ou Pétersbourg.

L'étranger qui n'a point d'amis, conſéquemment point de ſociété réglée, marche au haſard au milieu de ſix cent mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaiſirs; il peut tomber le même jour dans la paſſable, la mauvaiſe, la déteſtable compagnie; rien ne lui aura appris à les diſtinguer, & du fond de ſon hôtel garni, il ne pourra deviner mille choſes qui abuſent au premier aſpect, mais qu'il faut conſidérer avec attention pour les reconnoître ſous leur véritable point de vue. S'il eſt trois jours ſans ſortir, on le croira parti; on ne ſongera plus à lui, l'ennui le ſaiſira, & il maudira la capitale.

Il doit donc ſe ménager des connoiſſances dans toutes les claſſes; parce que, dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le ſoir: on court ſans ſe trouver; &, ſi l'on ne s'environne pas d'une compagnie fidelle, on riſque d'être ſeul. Chacun fond ſous vos yeux en vous donnant la main, court à ſes parties de plaiſir; & les voilà inviſibles juſqu'à ce que le haſard vous les faſſe rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les spectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui est vivant, tout ce qui est visible à tous les regards; mais, quand ils voudront parler de l'intérieur des maisons, de la vie privée des hommes opulens, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en imposeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux est la meilleure lettre de recommandation qu'on puisse avoir: alors les hautes classes sont curieuses de voir & d'examiner l'homme qui le porte; il peut établir une liaison noblement familiere, assidue & libre de toute gêne; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas; car l'homme qui pense s'instruit sur tout ce qu'on lui tait.

De misérables chaumieres en boue & en charpente sont, à l'extrêmité des fauxbourgs, les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuse, ou est tenté de retourner sur ses pas quand on lui dit, *voilà Paris.*

CHAPITRE CCI.

Annonces des Spécifiques.

CE mal contagieux puisé au sein du plaisir, & qui dégrade l'espece humaine par un poison subtil & caché, est tellement répandu, qu'on a cessé de lui imprimer une certaine honte; & c'étoit bien assez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'est pas dû à la découverte du Nouveau-Monde; qu'il a préexisté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'est la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce

venin diminue à mesure qu'il est détaillé, si c'est là *bourse de jetons*, comme on dit familiérement ; c'est à Paris qu'il doit s'anuller par sa prodigieuse distribution.

Regardez dans les rues ; combien de visages pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de constitutions ruinées & décomposées !

C'est qu'il y a quelque chose de plus terrible que la maladie ; c'est cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poisons destructeurs plus pernicieux les uns que les autres, & scellés tous de privileges royaux.

L'empire du charlatanisme a sur-tout pour base la maladie vénérienne. Par-tout des annonces séduisantes remplissent nos mains ; on n'entend parler que de spécifiques décorés de belles épithetes ; on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler sous les jolis noms de dragées, sirop, elixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes ! Ainsi, malgré l'observation journaliere, qui constate que tous ces prétendus spécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en sert. On vous offre publiquement une méthode *douce, aimable, sûre*, qui guérit d'une maniere, prompte, paisible & radicale ; & l'imprudente jeunesse s'accoutume à croire que le danger est moins sûr que le remede La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuissance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

Comment connoître le faux du vrai, lorsque tous ces spécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

CHAPITRE CCII.

Petits Batelets.

LES petits batelets qui vont à Saint-Cloud ſont mal coupés ; les bateliers ſont ignorans pour la plupart ; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure ; & il leur arrive auſſi de *chavirer.* Il a fallu établir une garde & un prépoſé pour avertir les Pariſiens de ne pas ſe jeter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'autres batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer : c'eſt la *barque à Caron*, on y paſſe à toute heure.

Le nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le ſavetier, le financier, le ſoldat & le prêtre ; l'enfance, la jeuneſſe ; la vieilleſſe, tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde ſans diſtinction à la rive oppoſée. Le même voyage ſe fait deux cents fois par jour : l'un entre, l'autre ſort ; c'eſt, pour qui veut moraliſer en paſſant l'eau, l'image de la ſucceſſion éternelle de la vie & de la mort.

On paie ſix deniers ; & ce peſſage qui eſt affermé, rapporte, tous frais faits, une aſſez forte ſomme. Jugez de la circulation des individus.

LE SOLITAIRE.

Tout ceci prouve que les ponts, ſur la Seine, ne ſont pas aſſez multipliés dans Paris, ou que les habitans de cette ville ſont trop impatiens dans leurs courſes.

CHAPITRE CCIII.

Poterie.

TOUS nos vaſes de terre qui ſervent à nos cuiſines, ſont enduits d'un vernis qui ſe diſſout, parce qu'il eſt attaquable par le foie de ſoufre. Les uſtenſiles de terre & de métaux peuvent donc recéler un poiſon ſecret dans la coction de nos alimens journaliers. M. *Dantic* a compoſé une nouvelle poterie, qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eſt une découverte intéreſſante, propre à occaſioner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine ; art de luxe ? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel ; ſon prix modique eſt à la portée de tous les citoyens ; elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

LE SOLITAIRE.

Le beau proſpectus d'un ouvrage de terre ! Ceci ſeroit tout au plus ſupportable dans un journal.

CHAPITRE CCIV.

Conseil de Santé.

IL n'existe pas encore; mais ne devroit-on pas l'établir? il devroit être composé non de ces médecins, si dangereux avec leur routine, si ignorans avec leurs theses; mais de ces chymistes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai secret de la nature.

Ce conseil examineroit à Paris tout ce qui sert à la nourriture de l'homme; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poisson, &c. Il reconnoîtroit les perfides mêlanges: souvent la marée est corrompue, les huitres gâtées; les légumes recelent des charansons. De là, des maladies dont on ignore l'origine.

Des physiciens, préposés pour examinateurs des denrées & des boissons, arrêteroient dans leur source les maladies épidémiques. On appelle les médecins, lorsque le danger se manifeste; pourquoi ne le préviendroit-on pas? Mais les médecins ne songent pas à conserver la santé de l'homme; ils attendent le profit de la maladie.

LE SOLITAIRE.

Qui lira ce *Tableau* n'oubliera point cette phrase satyrique; c'est pour la troisieme fois qu'elle paroît dès qu'il s'agit des médecins.

L'AUTEUR.

Les chartreux, les bénédictins & les carmes,

qui mangent la meilleure marée, ont un frere surveillant, & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il soupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne seroit-il pas soumis à une inspection févere, puisque la faim & la nécessité le font passer sur la bonté de la marchandise? Du poisson pourri ne seroit-il pas de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alsace?



CHAPITRE CCV.

Amélioration.

JE me hâte de le publier, le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin; ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel!

LE SOLITAIRE.

A qui l'annoncez-vous? Est-ce aux Parisiens? ils le savent. Est-ce aux étrangers? Que leur importe cette nouvelle?

L'AUTEUR.

Il étoit alors loin de la ville; il se trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les reclamations des habitans qui environnent le cimetiere; il consulta des chymistes & des physiciens. Les connoissances nouvellement acquises sur l'air méphytique, furent employées utilement: il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocens

étoit le plus insalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphytisées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit pressant, le cimetiere fut fermé le 1er. décembre 1780.

Rendons graces au zele du magistrat qui a poursuivi cette bonne œuvre avec une chaleur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans son origine une maladie contagieuse.

C'est à la police à interroger souvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers pestilentiels qui tuent la santé. Une inspection active & surveillante corrigeroit le défaut qui résulte d'une vaste population.

De même, le quai de *Gevres* est porté sous une voussure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette voussure formoit un cloaque affreux, où quatre égoûts versoient la fange, où aboutissoit le sang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pendant huit mois de l'année, n'arrosoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais *Pelletier* & de la *Mégisserie*, & l'on ne pouvoit y résister. Nous nous en sommes plaints dans *l'An 2440*. Enfin, le mal étant poussé au comble, & les chaleurs de la saison derniere ayant ajouté à l'infection, l'administration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéressent la salubrité de l'air & la santé des habitans.

Nous serons délivrés de ces exhalaisons perfides, & voilà deux fleaux de moins après plusieurs reclamations : il est donc bon de peser sur les abus, de les offrir sous leur véritable trait; car, à force de clameurs, on se fait entendre des hommes en

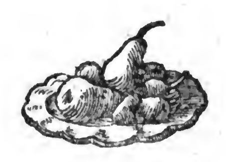
place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui sont distraits.

Il en reste bien d'autres à détruire; c'est l'ouvrage du tems & de l'éloquence patriotique; mais pourquoi les abus les plus intolérables subsistent-ils, malgré les livres & les lumieres, malgré les reclamations universelles des bons citoyens? C'est qu'il n'y a pas un seul abus dont nombre de personnes ne tirent de grands avantages; c'est que certains hommes ne lisent pas, n'ont pas le tems de lire, & qu'ils ne font servir leur autorité incertaine & passagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'est à un certain éloignement, c'est chez l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'observateur.

Approchez du point de confusion; mille raisonnemens insidieux vous déguiseront la vérité. L'abolition des corvées a fait pousser des cris horribles. En vain la justice & la saine politique s'unissoient-elles contre ce régime dangereux; la voix reconnoissante d'un royaume tout-à-coup soulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéressées.

Ne vous étonnez donc pas que le bien se fasse si lentement.



CHAPITRE CCVI.

Procureurs. Huiſſiers.

SI vous avez dans votre maiſon un endroit ſale, obſcur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les ſouris & les rats s'y logent infailliblement. Ainſi dans la fange & le chaos abominable de notre juriſprudence, on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huiſſiers.

Ils ſe plaiſent dans les détours ténébreux de la chicane; ils vivent graſſement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y ſuivre malgré vous; vous êtes forcé de vous ſoumettre à leur miniſtere. Ces paperaſſeurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés; mais comme le premier mal eſt dans une légiſlation contradictoire & embrouillée, le praticien ſe rit de la miſere du plaideur, & tient au vice antique qui lui eſt ſi profitable.

Notre juriſprudence n'eſt qu'un amas d'énigmes priſes au haſard dans les ouvrages de quelques juriſconſultes d'une nation étrangere ; & quand les coutumes & les loix différentes ſont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monſtruoſités de la procédure.

Entrez dans un greffe de procureur, appellé improprement *étude :* huit à dix jeunes gens piquant la dure eſcabelle, ſont occupés à gratter du papier timbré du matin au ſoir. Bel emploi ! Ils copient des *avenirs*, des *ſignifications*, des *requêtes ;* ils *groſſoyent*. Qu'eſt-ce que *groſſoyer ?* C'eſt l'art d'alonger les mots & les lignes, pour em-

ployer le plus de papier possible, & le vendre ainsi tout barbouillé aux malheureux plaideurs; de sorte qu'on puisse en former des *dossiers épais.* Et qu'est-ce qu'un *dossier?* C'est la masse bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *dossier épais*, que coûte-t-il bien? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaircir un peu les choses.

Mais toutes ces paperasses servent-elles du moins au juge? Jamais. Quand il y a un rapporteur, son secrétaire fait sur une feuille volante un extrait de ces énormes grosses, & toutes les raisons du procureur restent au fond du sac: ainsi ce déluge d'écritures ne servira pas même dans la cause dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du secrétaire fidele ou infidele; & voila ce qu'on appelle *l'instruction* chez un peuple civilisé, ou soi-disant tel.

Le procureur dans son greffe est environné de ces dossiers érigés en trophées & qui montent jusqu'au plancher, à-peu-près comme le sauvage de l'Amérique s'environne dans sa hutte & suspend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *scalpés.*

Il y a environ huit cents procureurs, tant au châtelet qu'au parlement, sans compter cinq cents huissiers exploîtans; & tout cela vit de l'encre répandue à grands flots sur le papier timbré.

Dites à un praticien qu'il y a plusieurs pays en Europe, où la justice se rend sans le fatal ministere d'un procureur; où les frais de justice sont nuls, pour ainsi dire; où des pacificateurs, dans le vestibule du temple de la justice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties & y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, sonnera & dira à son clerc, *grossoyez, multipliez les incidens, & songez que la philosophie est dangereuse.*

Les brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux sont légitimés par les friands amateurs d'épices ; on ne se fait point la guerre, on partage paisiblement le tiers des successions. *Ils sont toujours en noir*, disoit un paysan : *savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage soit porté loin, pour qu'il soit réprimé. Les procureurs en sont presque toujours quittes à l'audience pour des sarcasmes de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux disant un jour au plus effronté : *Maître un tel, vous êtes un frippon. --- Monseigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le praticien.

Quelques procureurs roulent carrosse, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtisent assidument, pour avoir des causes. Ils font le soir la partie de *madame* en cheveux longs, & l'encensent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe sur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chere à *l'ordre*, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur & que l'on ménage les bonnes graces de la femme du praticien.

C'est toujours lui qui choisit l'avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du procureur ; & comme il faut commencer par l'assignation, le praticien est nécessairement l'agent de toute la procédure : aussi les avocats sont-ils plus souples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

Il faut passer par les longues épreuves de la cléricature, pour être habile à posséder une charge; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les

procureurs ont des clercs à bon marché ; le maître-clerc lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages ; les autres clercs barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans des mansardes, en attendant une charge vâcante.

Les plus adroits, dans les petites *études*, tâchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug ; mais dans les grandes, *madame* ne sauroit se résoudre à manger avec des clercs.

Elle oublie que son mari n'est qu'un ancien clerc qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonaises, ses femmes-de-chambre, ses tons, ses airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientelle.

Les huissiers, qui marchent à la suite des procureurs, ne sont pas moins redoutables & plus ardens encore à la curée. Quand une fois la breche est ouverte, alors ils montent à l'assaut, & traitent une maison comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné sur sa proie, & qui la dépece avec son bec noir & crochu ; c'est l'image de leur joie avide, quand leurs mains armées de la fatale plume saisissent les meubles pour les porter en vente sur la place publique.

Ces mêmes huissiers qui, comme une meute dévorante, se déchaînent contre les particuliers pour peu que la bride leur soit lâchée, n'osent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place ; c'est à qui se refusera à cet office. Quand on veut poursuivre un grand, il faut avoir recours au procureur-général, pour obliger un simple huissier à faire son devoir.

Ainſi le bourgeois à Paris, outre ſes autres fardeaux, a dans la nobleſſe impérieuſe & hautaine une véritable ariſtocratie à combattre ; il rencontre une ligue qui inſenſiblement devient plus formidable que jamais.

C'eſt par ces agens ſubalternes de la juſtice, & qui infeſtent les avenues de ſon temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'eſt par eux que les juges ſe ſont trouvés au milieu des pieges & des ſurpriſes, & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir ſuivre la demande la plus légitime.

Ce fléau, que les tribunaux ſupérieurs ne ſongent pas à réprimer, dévore la partie indigente ; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la juſtice ceux qu'ils avoient dépouillés, s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures ; & les infortunés voulant conſerver les débris de leur fortune, ſe ſont tus, craignant que le monſtre de la chicane ne vînt leur enlever ces foibles reſtes.

Tous ces praticiens ont entr'eux un genre de plaiſanterie qui équivoque perpétuellement ſur les mots de leur profeſſion. Il n'y a rien de plus gothique & de plus mauſſade que les railleries des hommes d'affaires : mais pour être plates & groſſieres, elles n'en ſont pas moins inhumaines ; car ils plaiſantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'eſt pas que l'improbité ſoit attachée à la profeſſion : quelques procureurs honnêtes ne préſentent pas ſans ceſſe la juſtice à leurs parties, pour ne leur en faire embraſſer que l'ombre. Ils emploient leur habileté à ſauver leurs cliens d'un dédale d'erreurs & d'un embraſement funeſte.

Plusieurs ennoblissent leur profession par la vertu qui les orne toutes ; ils servent de modele aux autres, & ils méritent l'estime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux aussi :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Ces communautés de procureurs sont liées au parlement d'une maniere fort étroite. Elles en suivent les mouvemens, & en épousent les idées avec la plus grande chaleur.

LE SOLITAIRE.

Tels vous les dépeignez à Paris ; tels ils sont dans toute la France. Heureux le peuple où ces sangsues n'existent pas ! Et bien digne des louanges d'une reconnoissance immortelle sera l'écrivain, ou le législateur éclairé qui écrasera la tête à ces viperes dont le venin tue plusieurs générations.



CHAPITRE CCVII.

La Bazoche.

C'EST une communauté de clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établissoit des jurisdictions Bazochiales ; mais attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on ; mais souvent les hommes se sont laissé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord maginé.

Les armoiries de la Bazoche sont *trois écritoires*. Oh, quel fleuve dévorant, semblable aux noires eaux du Styx, sort de ces armes parlantes, pour tout brûler & consumer sur son passage ! Quoi, Montesquieu, Rousseau, Voltaire & Buffon ont aussi trempé leur plume dans une écritoire ! Et l'huissier exploitant & l'écrivain lumineux se servent chaque jour du même instrument !

LE SOLITAIRE.

Cette exclamation m'étonne d'autant plus qu'elle est puérile & que je ne l'attendois point d'un homme qui veut jouer un grand rôle parmi les philosophes.

CHAPITRE CCVIII.

Comédiens.

LES comédiens seront toujours des *excommuniés*, jusqu'à ce qu'il plaise au roi, au parlement & au clergé de lever l'anathême. Tel est l'empire de la coutume, des préjugés ; ou, si vous l'aimez mieux, de l'inconséquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de l'*excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

La demoiselle Clairon ayant fait un *mémoire à consulter* sur cet objet, l'avocat entreprenant & téméraire fut aussi-tôt *rayé* du tableau ; & l'amante de Tancrede se trouva obligée de procurer un état à son défenseur, qui avoit perdu le sien en tâchant de la réconcilier avec l'église. L'avocat,

plein de son sujet, monta bientôt sur le théatre; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla se placer sur sa tête, ainsi que sur celle de la demoiselle Clairon.

Elle prit quelque tems après de l'humeur contre le public : un acteur ou une actrice ont toujours tort de bouder cet auguste souverain. Elle avoit refusé de jouer, la salle étant pleine & le rideau levé, à raison de je ne sais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le soir même elle alla se coucher au Fort-l'Evêque. Pour se venger des clameurs de ce parterre insolent & de ceux qui l'avoient emprisonnée, elle abandonna le théatre, pensant que le lendemain on seroit à ses genoux pour la supplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il ? Le public l'oublia, & elle perdit son talent, faute d'exercice. Elle passa, dans l'obscurité & loin des applaudissemens, des jours qui auroient été remplis & glorieux sous l'habit de Melpomene, qu'elle faisoit parler avec une sorte de dignité.

LE SOLITAIRE.

On a tort d'excommunier les comédiens, je l'avoue; mais celui qui écrit leur éloge ou leur satyre, a bien un plus grand tort.

Pourquoi nos auteurs modernes profanent-ils leurs plumes en consacrant à l'avenir les noms de ces gens-là ? N'ont-ils plus personne à leur préférer ? La vertu sublime d'un citoyen obscur reste peut-être dans l'oubli sous les yeux de l'écrivain qui crayonne l'histoire d'une comédienne ; je crains de le penser, je n'ose me le persuader. Si cela étoit vrai cependant, quelle honte & pour les lettres & pour ceux qui les cultivent ! Gagés pour nous plaire,

plaire, ces automates qui n'ont qu'une ame posſtiche, acquierent-ils le droit de prétendre à la célébrité permanente? Et s'ils l'obtiennent, peut-elle être encore enviée de ceux qui la méritent réellement par l'héroïſme des vertus & des actions patriotiques? On la met à trop bas prix.

L'AUTEUR.

Louis XIV n'a jamais reçu de comédiens qu'ils n'euſſent de la taille & une figure noble. Le théatre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus ſévere. On voit, parmi les acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits; ce qui ne diſpoſe pas l'étranger à concevoir une idée avantageuſe de notre goût pour le beau. Quand il voit de petites ſtatures repréſenter ce qu'il y a de plus impoſant & de plus fameux dans l'hiſtoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyſique de la nation, & la remporte malgré lui dans ſa patrie.

LE SOLITAIRE.

Eſt-ce à des hiſtrions à donner aux étrangers une idée avantageuſe ou non du phyſique d'une nation? En France, les étrangers n'ont-ils que des comédiens à toiſer? Sortiront-ils du royaume ſans voir quelques régimens; & voyant des grenadiers hauts & bien formés, en voudront-ils aux François de ce qu'on ne leur fait pas jouer la comédie?

L'AUTEUR.

La vanité des acteurs de petite taille favoriſe la réception d'acteurs encore plus petits, parce que

ceux-là s'imaginent, par ce moyen de comparaifon, devoir paroître plus grands fur la fcene ; mais fi cette manie de rappetiffer les perfonnages tragiques fubfifte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire les héros, ne feront que grotefques.

Un acteur, quand il eft mince ou fluet, ou bien quand il ne préfente plus que des os revêtus d'un parchemin livide, a beau pofféder une certaine intelligence : les efforts de fa frêle poitrine font fouffrir ; & plus il gefticule avec fierté, plus il paroît fe rappetiffer. Son front dégrade la majefté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiome relevé qu'il parle, les paffions grandes & orageufes qu'il veut peindre, tout l'écrafe & l'anéantit : il eft trop difproportionné avec ce qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puiffent lui faire grace.

Alexandre, dira-t-on pour juftifier le nain tragique, étoit petit & portoit le col penché : je l'aurois admiré de fon vivant dans fa tente avec fa taille exiguë & fa tête fur une de fes épaules ; mais mort, j'exige qu'il prenne une ftature, un front, un port & un gefte qui répondent au conquérant dont le nom remplit l'univers.

LE SOLITAIRE.

Je ne fais pourquoi l'on met fur la fcene des rois, des conquérans. Ces grands perfonnages me paroiffent très-déplacés devant une affemblée bourgeoife. Qui peut les imiter ? Eft-ce un fimple gentilhomme ; un marchand, un artifte, un magiftrat ?

S'il exiftoit un théatre devant lequel il feroit poffible à tous les fouverains de fe réunir, il feroit

bon d'y faire revivre un Alexandre, un Mithridate, un César, &c. Mais sur le théatre d'un peuple qui ne peut être que peuple, il faut d'autres héros; il faut des vertus, des actions possibles à la multitude. Combien de pieces, même de nos grands-maîtres, dont l'effet doit être nul! elles feront verser des pleurs, le bourgeois essuiera ses joues, son visage sera net pour se coucher, c'est un avantage; mais il feroit mieux d'aller au bain, son corps s'en trouveroit mieux, & son esprit seroit peut-être moins malade; il ne payeroit point le plaisir cruel d'acquérir de la douleur inutile.

Sur le théatre françois il est de peu de conséquence qu'Alexandre soit représenté par un nain ou par un géant.

L'AUTEUR.

La Duclos jouoit dans les *Horaces* : à la fin de ses imprécations, elle sort furieuse, comme l'on sait; l'actrice s'embarrassa dans la queue très-longue de sa robe, & tomba. On vit soudain l'acteur qui faisoit Horace, ôter poliment son chapeau (1) d'une main, la relever de l'autre, la reconduire dans la coulisse, & là, remettant fiérement son chapeau, tirer son épée & la tuer, conformément à son rôle.

Ces inepties ne se commettent plus; mais que de réformes à desirer encore!

---

(1) Les acteurs tragiques portoient, dans toutes les tragédies, un chapeau surmonté de plumes : & c'est ainsi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine.

LE SOLITAIRE.

Elles n'exiſtent plus, il n'en faut plus parler. Ces anecdotes de théatre ſont tout au plus faites pour amuſer les Pariſiens, & l'étranger les lira!

L'AUTEUR.

La tragédie, depuis la retraite de Mlle. Dumeſnil & depuis l'exil incroyable de Mlle. Sainval (2), eſt devenue chantante, roide, ampoulée, monotone; les acteurs ſubalternes ne ſont pas aſſez attentifs à maintenir l'illuſion. Ils commettent des fautes nombreuſes contre le coſtume & le ſens de leurs rôles. Qu'ai-je beſoin, par exemple, de la coquetterie de nos princeſſes de théatre, de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour? Quand j'apperçois la main mauſſade du coëffeur, je ne vois plus Cléopatre, Mérope, Athalie, Idamé.

LE SOLITAIRE.

Avez-vous des reproches à faire aux acteurs & actrices de vos ſpectacles? Ecrivez-leur des lettres où vous leur détortillerez la réforme qu'ils doivent prendre, le ridicule de leur jeu; ils profiteront peut-être de vos obſervations. Ne fatiguez pas le lecteur en lui faiſant faire connoiſſance avec une Dumeſnil, une Sainval qui ne ſont plus bonnes à rien. Ceux qui fréquentent votre théatre ſavent ce qu'on y joue & comment on le joue; & ceux qui ne le fréquentent pas, & qui ne ſont pas à

---

(2) Exilée par lettre de cachet.

portée de le fréquenter, doivent prendre bien peu d'intérêt à ce que vous racontez.

L'AUTEUR.

Moins d'oripeau, plus de vérité. Comment ne pas rire, en voyant des valets de théatre travestis en sénateurs Romains, sortir des coulisses avec les robes rouges des médecins du *Malade imaginaire*; des perruques bouclées & traînantes, grossiérement chargées de poudre, & qui, pour comble de ridicule, veulent figurer la démarche de nos jeunes conseillers ?

Et quand les spectateurs revoient sans cesse les mêmes toiles mesquines & rembrunies, quelquefois trouées; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture grecque, & le farouche Zamore sous un portique romain, peuvent-ils s'empêcher d'accuser l'avarice des comédiens *à la part*, & leur cupidité qui néglige un accessoire fait pour influer sur les représentations ?

Deux théatres qui rivaliseroient, qui entretiendroient entr'eux une émulation suivie en jouant les mêmes pieces, qui seroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objet de comparaison, restitueroient à l'art sa pompe, sa noblesse & sa dignité.

On se plaint généralement de voir la scene françoise déchue de son ancien lustre. La tragédie sur-tout est défigurée à un point méconnoissable. De là ces vers :

On ne voit plus pleurer personne :
Pour notre argent nous avons du plaisir ;
Et le tragique qu'on nous donne,
Est bien fait pour nous réjouir.

CHAPITRE CCIX.

Spectacles gratis.

LEs comédiens donnent le ſpectacle *gratis*, à l'occaſion de quelques événemens célebres, comme *la paix*, *la naiſſance d'un prince*, &c. Le ſpectacle alors commence à midi; les charbonniers & les poiſſardes occupent les deux balcons, ſuivant l'uſage; les charbonniers ſont *du côté du roi*, & les poiſſardes *du côté de la reine.* Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les ſent, tout comme l'aſſemblée la mieux choiſie (1). Quelle poétique, pour qui ſauroit l'étudier! Après la piece, Melpomene, Thalie & Terpſicore donnent la main au porte-faix, au maçon, au décroteur. Préville & Brizard danſent avec la fille de joie ſur les mêmes planches où l'on a repréſenté Polyeucte & Athalie.

LE SOLITAIRE.

Voudriez-vous nous faire croire que les planches de votre théatre ſont auſſi ſaintes & reſpectables que le pavé d'un ſanctuaire? Un Préville, un Brizard ont-ils des mœurs intactes, & n'ont-ils jamais repréſenté Polyeucte, Athalie avec des *con-*

(1) On a conteſté le fait: j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais paſſé ſans applaudiſſemens.

sœurs, à qui la dénomination de fille de joie conviendroit de même que celle de comédienne ?

L'AUTEUR.

Les fusiliers sont plus circonspects ces jours-là, & la *garde bleue* a un front populaire. Les comédiens ne se prêtent pas par amour du peuple à ces danses bruyantes, mais par politique ; ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée, & ils jouent très-bien le contentement.

Les spectacles des Boulevards, à leur exemple, *les grands Danseurs du Roi*, *l'Ambigu comique*, *les Variétés amusantes*, donnent aussi une représentation *gratis* dans les mêmes circonstances ; ils affichent de même, *relâche pour le service de la cour*, *spectacle gratis pour la naissance*, &c. ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du roi*, qui ne craignent rien tant que d'être assimilés aux *acteurs forains*, à-peu-près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huissier à verge.

On distingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezessarts* ; mais c'est une distinction qui échappe au peuple : il range sur la même ligne & dans la même classe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ses plaisirs pour de l'argent.

LE SOLITAIRE.

Il est plus raisonnable que le beau monde,

L'AUTEUR.

Il n'y a que le *risible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'assembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes graces & le regard de la cour; mais il doit présenter requête.

CHAPITRE CCX.

Langue du Maître aux Cochers.

ON distingue parfaitement le cocher d'une courtisanne, de celui d'un président, le cocher d'un duc d'avec celui d'un financier.

LE SOLITAIRE.

Quelle est l'utilité de cette distinction? Je n'en sais rien.

L'AUTEUR.

Mais à la sortie du spectacle, voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage?

LE SOLITAIRE.

Dans un port il seroit permis de s'informer de la route que va tenir tel ou tel vaisseau; mais dans une ville, à la sortie d'un spectacle, a-t-on besoin de savoir où doit se rendre le carrosse de celui-ci, & le carrosse de celui-là?

L'AUTEUR.

Ecoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher. Au Marais, on dit, *au logis ;* dans l'isle S. Louis, *à la maison ;* au fauxbourg S. Germain, *à l'hôtel ;* & dans le fauxbourg S. Honoré, *allez*. On sent, sans avoir besoin d'un commentaire, tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie : *le carrosse de M. le marquis ! le carrosse de mad. la comtesse ! le carrosse de M. le président !* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais, jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent. Cette voix qui remplit un quartier, couvre tout, absorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers, à ce signal retentissant, abandonnent les pintes & les queues, reprennent la bride des chevaux, & ouvrent la portiere.

Cet *aboyeur*, pour donner à sa poitrine une force plus qu'humaine, renonce au vin, & ne boit que de l'eau-de-vie. Il est toujours enroué ; mais cet enrouement même imprime à sa voix un son rauque & épouvantable, qui ressemble à un tocsin. Il creve bientôt à ce métier. Un autre le remplace ; il hurle de même, boit de même, & meurt, comme son prédécesseur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.



CHAPITRE CCXI.

Discours prononcé à la Comédie françoise à la rentrée de ce spectacle.

UN comédien plus véridique que ses camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & susceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conservent encore, chargé du compliment d'usage, s'avança, l'an passé, sur le bord du théatre, & là, après une profonde révérence, il se releva lentement, & dit d'une voix modeste, mais assurée :

« Messieurs. Deux fois par an, nous vous rendons humblement l'hommage que nous vous » devons à bien des titres, nous vous rappellons » les obligations qui nous imposent la nécessité » de vous plaire, nous vous caressons par des » louanges, afin que vous fermiez les yeux sur » nos défauts. Nous ne les taisons pas tou» jours, car il nous seroit impossible de les dissi» muler ; mais ce que nous nous gardons bien de » vous avouer, & ce que le cri de ma conscience » m'arrache devant vous, c'est le peu d'émulation » & d'accord qui regne entre nous, c'est notre » paresse, notre orgueil, & les misérables débats » qui nous empêchent de nous réunir, soit pour » vous donner de nouvelles pieces qui varient » vos plaisirs, soit pour représenter plus décem» ment celles qui ont fixé votre attention ; & nous » ne rougissons pas de faire doubler celles-ci, en » bravant un murmure que nous savons devoir » être passager.

» Aujourd'hui, plus vrais qu'autrefois, messieurs, » nous vous confessons nos torts multipliés, en » vous suppliant de nous imposer la punition qui » vous paroîtra la plus salutaire & la plus propre » à nous faire détester nos mauvaises habitudes; » votre indulgence excessive ne les a que trop » enracinées dans nos cœurs. Nous pensons qu'une » désertion totale de notre spectacle pendant quel- » que tems nous réveilleroit avec force de l'en- » gourdissement où nous nous sommes plongés, & » ranimeroit parmi nous l'amour du travail, que » *vingt mille livres de rente* émoussent furieuse- » ment. Nous sommes riches par les petites loges, » avant même de lever le rideau. Comment vou- » driez-vous que nous puissions nous livrer à des » études suivies, lorsque nous sommes si bien payés » d'avance? Que nous importent l'art & l'auteur, » lorsque notre bourse est bien remplie? Nous » n'aimons point l'art, nous aimons l'argent, » messieurs, & vous nous en donnez trop pour » que vous soyez bien servis.

» Diminuez donc notre recette; nous serons » plus respectueux envers l'art, plus attentifs en- » vers l'auteur; notre théatre rendu quelque tems » désert, nos besoins nous enseigneront le secret » de vous plaire; vous y gagnerez, parce que » nous nous efforcerons, par des représentations » soignées & intéressantes, de retrouver ce que » nous aurons perdu par notre négligence. Nous » n'avons pas la force de nous corriger par nous- » mêmes; notre place est devenue une prébende » simple & inamovible : usez donc, messieurs, » usez du châtiment salutaire qui nous convient; » abandonnez-nous; (*tournant la tête vers le* » *contour de la salle*) que ces loges, cet amphi- » théatre demeurent vides pour quelques mois;

» & notre intérêt alors, puissamment réveillé par
» cet aiguillon, nous ramenera aux principes que
» nous avons trop oubliés ».

LE SOLITAIRE.

Ce discours devoit tout au plus trouver place sur une feuille éphémere. Mais vous grillez du desir de faire parler les comédiens; ils occupent si fort votre esprit, que vous vous persuadez qu'ils doivent occuper pareillement celui de tout lecteur.

CHAPITRE CCXII.

Battemens de mains.

LANGUE & monnoie universelles des Parisiens; ils ne s'expliquent point autrement; ils *claquent* pour la reine & pour les princes quand ils paroissent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuse révérance; ils *claquent* quand l'acteur paroît sur la scene, & tout aussi fort; ils *claquent* pour un beau vers; ils *claquent* ironiquement, quand la piece les ennuie ou les impatiente; ils *claquent* quand ils demandent impérieusement l'auteur; ils *claquent* pour Gluck, & font plus de bruit que tous les instrumens de l'orchestre, que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au retour d'un héros; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie françoise, lors d'un panégyrique, ou même d'une oraison funebre; nouveauté fort étrange, & qui pourroit soumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation ou de l'improbation. Ils *claquent*

ler vers & la prose dans toutes les séances académiques ou assemblées littéraires. Quelquefois ces battemens de mains vont jusqu'à la frénésie ; on y a joint depuis quelque tems les mots de *bravo*, *bravissimo*. On bat aussi des pieds & de la canne; tintamarre affreux, étourdissant, & qui choque cruellement l'ame raisonnable & sensible qui quelquefois même en est l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugemens de nos parterres, & en général le prononcé du public, dans nos salles de spectacles.

LE SOLITAIRE.

Ce tintamarre n'éveille point la garde bleue que vous jugez si déplacée aux spectacles, & que je crois si nécessaire où le nombre des étourdis, des insensés étouffe celui des sages.

L'AUTEUR.

On avoit conseillé à un auteur perpétuellement sifflé, de faire construire une machine qui imiteroit les *claquemens* de trois à quatre cents mains, & de la confier dans un coin du spectacle à un ami fidele & sûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets, comme certains confreres ; c'eût été la même chose.

Jusqu'à quand le Parisien abusera-t-il de la faculté de claquer, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience ? Cette précipitation tumultueuse nuit à l'acteur & au poëte ; on ne les laisse point achever, & l'illusion, au milieu de ce bruit insensé, s'enfuit à tire-d'aîle. Pourquoi tant *babiller avec les mains*,

& plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue ?

Mais quel eſt l'applaudiſſement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur ? C'eſt lorſqu'un ſombre & profond ſilence regne dans la ſalle, lorſque le ſpectateur, le cœur briſé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la penſée ni la force de ſe livrer à des battemens de mains ; que, plongé dans l'illuſion victorieuſe, il oublie le comédien & l'art : tout ſe réaliſe autour de lui ; un trait ineffaçable deſcend dans ſon ame, & le preſtige l'environnera long-tems.



CHAPITRE CCXIII.

Théatre bourgeois.

AMUSEMENT fort répandu qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui suppose quelques études. Ce passe-tems vaut mieux que la fréquentation du café, l'insipide jeu de cartes & l'oisiveté absolue.

On pense bien que ces acteurs qui représentent pour leur propre divertissement, ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût, mais, en fait de plaisirs, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la piece que je connoissois devenoit toujours nouvelle, lorsque les acteurs m'étoient nouveaux. Je ne sais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisieme & quatrieme représentation par les mêmes comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire sans miséricorde les chefs-d'œuvres des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs; que ces assemblées donnent lieu à des scenes plus plaisantes que celles que l'on représente : & tant mieux; le spectateur s'amuse à la fois de la piece & des personnages. Puis, les allusions deviennent plus piquantes; car l'histoire des actrices a la publicité de l'histoire romaine.

LE SOLITAIRE.

Chez les Parisiens; mais, dans la Suisse, dans la Hollande, chez les peuples utilement occupés,

Dieu fait le cas que l'on fait de ces perſonnes. Des muſes Françoiſes ſe ſont avilies à chanter des actrices ; elles en ont brigué les ſuffrages pour s'attirer ceux du public. En faut-il davantage pour faire croire que leur hiſtoire a la publicité de l'hiſtoire romaine ?

L'AUTEUR.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raiſon des rapports que les rôles établiſſent. Quel amant a refuſé de jouer *Oroſmane ?* & la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine.*

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par mad. la ducheſſe de Bourbon. Je leur ai trouvé une aiſance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaiſir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fuſſent pas nés princes.

Le duc d'Orléans, à Saint-Aſſiſe, s'acquitte auſſi très-bien de ſes rôles avec facilité & rondeur. La reine de France enfin a joué la comédie à Verſailles dans ſes petits appartemens. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je ne puis rien dire.

Ce goût eſt répandu depuis les plus hautes claſſes juſqu'aux dernieres ; il peut contribuer quelquefois

quefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaiſe, parce qu'il corrige tout à fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amuſement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il ſuppoſe déja un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des repréſentations théatrales, petites & ſages républiques; craignez les ſpectacles : c'eſt un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaiſantes que fourniſſent les amateurs bourgeois, dont la fureur eſt de jouer la tragédie, je choiſirai cette hiſtoriette, que je trouve dans le *Babillard.*

« Un cordonnier, habile à chauſſer le pied mi-
» gnon de toutes nos beautés, & renommé dans
» ſa profeſſion, chauſſoit le cothurne tous les di-
» manches. Il s'étoit brouillé avec le décorateur.
» Celui-ci devoit pourvoir la ſcene, au cinquieme
» acte, d'un *poignard*, & le poſer ſur l'autel.
» Par une vengeance malicieuſe, il y ſubſtitua
» un *tranchet* : le prince, dans la chaleur de la
» déclamation, ne s'en apperçut pas, & voulant
» ſe donner la mort à la fin de la piece, il em-
» poigna, aux yeux des ſpectateurs, l'inſtrument
» benin qui lui ſervoit à gagner ſa vie. » Qu'on juge des éclats de rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut pas tragique.



CHAPITRE CCXIV.

Colisée.

NOUS ne sommes pas des Romains ; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéatre qui subsistât au bout de dix-huit siecles ; nous n'avons pas voulu assembler deux cents mille spectateurs, c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majestueux monumens de Rome, & le défigurer encore ; car le superbe amphithéatre s'appelloit le *Colossée.* Notre *Colisée*, après dix ans, tombe en ruines. Les créanciers l'ont saisi, & n'ont jamais pu ensuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que son emplacement, dans la position la plus heureuse qu'on ait pu choisir. L'intérieur de ce caravenserai étoit triste ; des symphonies monotones, des danses misérables ou puériles, des joutes sur une eau sale & bourbeuse, des feux d'artifice sans variété, une cohue fatiguante ou un vide ennuyeux : voilà tout le divertissement de ces sortes d'endroits.

La redoute chinoise l'a remplacé ; temple nouveau, ouvert à l'oisiveté absolue, & qui enleve aux nobles représentations dramatiques une foule de spectateurs.

Là, on se sert l'un à l'autre de spectacle. Les Adonis, au teint blafart, les Narcisses, adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra, fredonnant des airs, les fats à cheveux longs, les Laïs, à la tête haute, y circulent & font foule.

Quand on compare ces Vaux-Hall aux lieux charmans de Londres, on voit que le François

ne connoît qu'un genre de plaiſirs, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds, il ne ſe nourrit pas de vanité, de l'étalage de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertiſſemens plus ſubſtanciels. La différence des gouvernemens enfin ſe fait ſentir par le contraſte de la froide élégance de nos aſſemblées & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il eſt vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous débourſons meſquinement trente ſous. Puis, qui ne ſe mêle pas de nos plaiſirs, c'eſt-à-dire, qui ne les corrompt pas? L'autorité préſide à tous nos divertiſſemens; on nous les arrange, & il ne nous eſt pas permis de les modifier.

LE SOLITAIRE.

N'eſt-ce qu'en raiſon de l'argent que l'on débourſe qu'il eſt poſſible de ſavourer le plaiſir? Ce que l'on paie trente ſous, s'il coûtoit une guinée, vaudroit-il mieux? ſeroit-il plus exquis? Qu'on décide. J'eſtime malheureux les hommes qui n'auroient point de plaiſirs ſans argent. Fortunés habitans des monts Helvétiques, vos jouiſſances ſont naturelles & pures, & valent bien celles qu'on peſe avec l'or. Si jamais vos pieds preſſent un ſol étranger, n'accoutumez point vos ſens aux jouiſſances artificielles : que la ſource de vos plaiſirs ſoit dans vos cœurs, & non point dans vos bourſes. Les tréſors s'épuiſent, la ſanté s'affoiblit; & l'homme leur ſurvit quelquefois. Riches, que les agréables ſenſations que l'indigent connoît, & qu'il éprouve, ſoient la baſe conſtante de celles que vos richeſſes peuvent y ajouter; vous ſaurez que le bonheur

n'est point absolument une émanation de l'or. Vous pourrez perdre vos fortunes, sans perdre la faculté de jouir, & la propriété des plaisirs réels.

CHAPITRE CCXV.

Foire Saint-Germain.

Les spectacles des Boulevards sont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devroit bien donner une entrée spacieuse; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrein descend encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantassins pêle-mêlè passent par ce dangereux sentier.

Là, des hommes de six pieds, montés sur des brodequins, coëffés comme des sultans, passent pour des géans. Une ourse rasée, épilée, à qui l'on a passé une chemise, un habit, veste & culotte, se montre comme un animal unique, extraordinaire. Un colosse de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de plusieurs années pour amener à l'œil du naturaliste quelque chose digne de son attention. La charlatanerie grossiere est là sur son trône. Le saltinbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public; il a payé ce privilege, qu'importe ensuite qu'il donne des *gourdes* au Parisien? On le connoît si bonace, qu'on sait d'avance qu'un faux merveilleux le transportera non moins que s'il étoit véritable.

Les salles des farceurs sont presque toujours remplies. On y joue des pieces obscenes ou détestables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de sel, d'esprit & de raison.

Quoi ! voilà un théatre tout dreſſé, un peuple tout aſſemblé ; & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des ſotiſes, tandis que notre théatre ſi riche devroit être conſidéré comme un tréſor national ! Et pourquoi appartiendroit-il excluſivement aux comédiens du roi ?

Quoi ! Dugazon ſeroit l'héritier de Corneille ! Quoi ! ces chefs-d'œuvres que tout l'or des ſouverains ne ſauroit faire renaître, demeureroient en propre à une poignée de comédiens ! Quoi ! ils n'appartiendroient pas eſſentiellement à tous ceux qui ſe ſentent l'ame & le talent de les faire valoir ! Quoi ! l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ſes productions & ſa gloire ! Quoi ! ſacrifier l'art à l'intérêt paſſager de l'acteur, ne donner qu'un point reſſerré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'aſſervir à l'inſtrument qu'il anime ; & quand j'ai compoſé, je donnois donc mes pieces à une ſeule troupe ! Brûlons nos pieces.

LE SOLITAIRE.

Brûlez. On ne vous a pas impoſé la néceſſité de les produire, de les donner, de les publier.

Et puis, ne diroit-on pas que les auteurs n'ont travaillé que pour la capitale ! Corneille, Moliere, Regnard, Voltaire, &c. ; ſont auſſi connus dans les villes de Province qu'à Paris. On y joue, & même chez l'étranger, leurs pieces utiles ou funeſtes aux bonnes mœurs. Mais le théatre Pariſien eſt le théatre national. Quel menſonge ! un théatre qu'on pourroit nommer théatre national ſeroit-il déja celui où cinq millions de nationaux, pris ſur vingt millions, pourroient ſe rencontrer ? La nation peut-elle être repréſentée par quelques mille habitans de Paris ? Et, quand les comédiens ont

joué la comédie pour quelques mille nationaux, peut-on dire qu'ils l'ont jouée pour toute la nation ? Peut-on s'imaginer que la nation applaudit à l'auteur & à l'acteur, quand quelques cents badauds ont claqué des mains ? Un théatre national ? .. oh, je ne comprendrai jamais ce que cela signifie, tant que je conserverai les idées que j'ai de celui de Paris.

L' AUTEUR.

Le grand-duc de Toscane, qui possede le véritable génie d'un législateur, parmi une foule de loix utiles & conçues dans une haute sagesse, a donné à tous les théatres la liberté absolue du choix des pieces ; certain que la concurrence & l'émulation serviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglemens qu'un petit esprit de classification a établis parmi nous pour lui ôter son essor & sa grandeur.

Là, enfin on voit (& qu'importe le lieu ?) le célebre Comus, homme doué du génie le plus souple & le plus inventif, & qui, sans les études ordinaires, doit tout à la sagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce physicien, fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & surprend notre intelligence. Il faut bien se garder de le confondre avec les *faiseurs de tours* dont il est environné. Quiconque l'aura vu ne tombera pas dans cette erreur grossiere. Non-seulement il est l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang distingué parmi les plus habiles scrutateurs de ses phénomenes : les merveilles qui s'operent sous ses mains industrieuses valent bien quelques pages systématiques écrites en beau style.

CHAPITRE CCXVI.

Comédiens Italiens.

TOUT en conſervant ce titre, ils ne repréſentent plus aucune piece italienne, ou pour mieux dire, ces *cannevas* où Carlin a ſi ſouvent déployé un jeu aſſaiſonné de tant de graces naïves & piquantes. Ils ſont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéreſſantes ; droit dont ils n'abuſent point, il faut l'avouer ; mais les pieces à vaudevilles ayant pris faveur, ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils ſe piquent de ſervir le public avec un zele infatigable ; on les voit ardens à le récréer de nouveautés, n'épargner ni ſoins ni peines. Leur déſintéreſſement eſt rare. Ils ne lézinent point ſur les décorations ni ſur les habillemens ; jaloux de donner aux repréſentations le plus grand éclat. Ils ont un tact aſſez ſûr pour la muſique vive, légere, expreſſive ; mais ils ne ſavent pas encore juger les comédies d'une maniere auſſi juſte : cela viendra.

Les pieces à vaudevilles occupent donc preſque excluſivement ce théatre depuis dix-huit mois. Comme tout ſuccès touche à un excès, il eſt à craindre que ce théatre ne s'infeſte de *rebus*, de *couplets trop libres*, d'*équivoques*, &c. Pourquoi faire baiſſer les yeux aux graces ?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs, & ne ſont pas dépourvus de gaieté ; mais il eſt à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, ſubſtanciels & à la tête dorée.

Les auteurs avoient cru pouvoir établir ſur cette ſcene un ſecond théatre national; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit preſque toujours celui de la déclamation, & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractere trop profond pour s'allier à la légéreté de ces petites pieces, la plupart vides de ſens. L'arriette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ſes ſucceſſeurs.

CHAPITRE CCXVII.

Spectacles des Boulevards.

LE peuple qui a beſoin d'amuſemens, s'y précipite en foule; mais ces théatres ſont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magiſtrat, & les pieces devroient être des compoſitions agréables & morales; car il n'y a pas d'oppoſition entre ces deux mots, quoi qu'en diſent les poëtes corrupteurs.

Pourquoi ces pieces ſont-elles, pour la plupart, baſſes, plates, ordurieres? C'eſt qu'une poignée de comédiens oſent dire qu'il n'appartient qu'à eux de repréſenter des pieces raiſonnables; c'eſt qu'on les ſoutient dans cette ridicule prétention, c'eſt qu'à la ſuite de cette incroyable & honteuſe légiſlation, le peuple eſt condamné à n'entendre que l'expreſſion du libertinage & de la ſotiſe. Et voilà où aboutit la police des ſpectacles chez un peuple renommé par ſes chefs-d'œuvres dramatiques.

Les parades qu'on repréſente extérieurement ſur le balcon, comme une eſpece d'invitation publique, ſont très-préjudiciables aux travaux journa-

liers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers, qui, avec les inſtrumens de leur profeſſion ſous le bras, demeurent là la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuſes de la journée.

Les figures en cire du ſieur Curtius ſont très-célebres ſur les Boulevards, & très-viſitées; il a modelé les rois, les grands écrivains, les jolies femmes & les fameux voleurs. On y voit Jeannot, Deſrues, le comte d'Eſtaing & Linguet; on y voit la famille royale aſſiſe à un banquet artificiel: l'empereur eſt à côté du roi. Le crieur s'égoſille à la porte : *entrez, entrez, meſſieurs; venez voir le grand couvert : entrez, c'eſt tout comme à Verſailles.* On donne deux ſous par perſonne, & le ſieur Curtius fait quelquefois juſqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enluminés.

LE SOLITAIRE.

Bientôt vous compterez les gains journaliers des porteurs de lanternes magiques.



CHAPITRE CCXVIII.

Lectures.

IL s'eſt introduit un nouveau genre de ſpectacles. C'eſt un auteur qui ne lit pas à ſes amis pour en recevoir des conſeils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure, (& il ne manque plus que l'affiche) qui entre dans un ſallon meublé, ſe place entre deux flambeaux, demande un ſucrier ou du ſirop, calomnie ſa poitrine, tire ſon

manuſcrit de ſa poche, & lit avec emphaſe ſa production nouvelle, quelquefois ſomnifere.

Il ne manque point d'admirateurs, parce qu'il les convoite avec toutes les ſuppliques adroites de l'orgueilleux amour-propre; on lui prodigue de ces mots obligeans, qu'on ne refuſe pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges ſinceres. Quand il imprime, le public ſe rit de l'ouvrage admiré dans le ſallon. L'auteur furieux crie que le goût eſt perdu, & que la décadence de la littérature eſt viſible, puiſqu'on ne ſent pas comme ſes premiers juges & admirateurs.

Dans ces ſortes de lectures, tout prête au ridicule; le poëte arrive avec une tragédie rimée & faſtidieuſe, ou avec un gros poëme épique, dans une aſſemblée peuplée de jeunes & jolies femmes diſpoſées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amans; elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'auteur & de ſa piece. Une inflexion de voix, un mot, un geſte, un rien ſuffit pour diſpoſer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par haſard, une autre éclatera, & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre ſa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur, avec ſon rouleau de papier? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore: qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il eſt obligé de continuer. Le voilà ſur la ſcellete, expoſé à toutes les réflexions malignes! On corrige tout bas ſon amour-propre qui perce dans ſon débit; il s'en doute; il geſticule avec plus de véhémence, comme pour forcer les ſuffrages, ce n'eſt plus un auteur; c'eſt un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ſes amis? Pourquoi prendre d'autres juges que le public? Pour-

quoi se montrer si jaloux d'une approbation équivoque ? Enchanter un cercle ou une cotterie, n'est-ce pas rétrécir l'idée qu'un écrivain doit se former de la gloire ? voilà les fautes où tombent journellement les beaux esprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'est ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs ; c'est là son vrai jour : des succès de chambre sont toujours des succès douteux.*

On a vu une société intitulée *les Trente*, faire *paroli* aux *quarante* de l'académie françoise, établir des lectures publiques, dont plusieurs furent très-intéressantes ; &, sans une fatale division, (inévitable parmi les beaux-esprits) cette société devenoit une académie en regle, qui auroit rivalisé avec la superbe. Un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas ! l'esprit chez eux n'étoit jamais à jeûn : ainsi faisoient les célebres auteurs du dernier siecle.

Il se forme plusieurs *assemblées littéraires*, dont les membres ne se croient pas inférieurs aux immortels : ils lisent un jour de la semaine ; les auditeurs applaudissent, & ceux qui sont applaudis sont aussi contens le soir de leur triomphe, qu'un académicien l'est lorsqu'on l'a claqué au Louvre pour ses vers ou pour sa prose.

La loge des *Neuf Sœurs* renferme aussi des auteurs qui lisent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal

---

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du roi, rue des Maturins, 1780.



ornement ; & pourquoi n'y auroit - il que les académiciens qui eussent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis ? Ne faut-il pas donner une libre issue au consolant amour-propre de chaque écrivain, si heureux quand il se lit, quand il entend sa voix résonner dans un lieu peuplé ? L'équité, disons mieux, la compassion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une sorte de célébrité dans Paris, il y a huit à dix ans ; on en raffola, on se l'arracha. Il rendoit avec intelligence & précision, avec une variété de ton surprenante, tous les personnages d'une piece de théatre. Seul, il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la représentation ; il valoit une troupe entiere : mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginoit, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur présent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puisque cette forte illusion lui étoit nécessaire pour mieux entrer dans le sens des rôles. Or, l'auteur qui étoit présent, c'étoit moi.

LE SOLITAIRE.

Or, qui vous en félicite à-présent ? c'est moi. Je vous pardonne de bon cœur de vous être nommé : l'amour - propre mérite quelque indulgence.

L'AUTEUR.

Ce fameux lecteur, par une contradiction singuliere, étoit acteur médiocre sur les planches, lorsqu'il ne débitoit qu'un rôle : il lui falloit une piece entiere pour développer son talent presque unique ; il donnoit un peu la comédie par tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ses lectures ; mais cela ne le rendoit que plus rare.

Enfin, il fut célébré & fêté dans les provinces, comme dans la capitale, & par-tout il fit oublier l'auteur.

CHAPITRE CCXIX.

Prêteurs à la petite semaine.

USURIERS qu'on ne connoît guere qu'à Paris, & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puisqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent sur l'*éventaire*, les détailleurs en tous genres ont besoin le plus souvent de la modique avance d'un écu de six livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groseilles, des poires, des cerises. Le prêteur le confie, à condition qu'on lui rapportera, au bout de la semaine sept livres quatre sous. Ainsi, son écu, quand il travaille, lui rapporte près de soixante livres par an, c'est-à-dire, dix fois sa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite semaine.

Si je disois que des hommes opulens font ainsi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette usure énorme sans remords, quelle idée ne se formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur soif cruelle pour les richesses?

Mais lequel doit surprendre le plus, de la détresse extrême de ces petits détailleurs qui ne savent pas avoir six livres devant eux, ou du succès constant d'une aussi terrible usure? Mais qui, ayant tout soldé & payé, reste avec un louis d'or en propriété absolue? J'oserois dire que le tiers de

Paris n'en eſt pas encore venu là. Auſſi, les *avanceurs* ſavent combien l'eſpece monnoyée devient rare de jour en jour, parce que les emprunts publics, ces funeſtes abſorbans des fonds du commerce, en ont tari le cours.

Ils vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre : or, plus on eſt pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent, & par la même raiſon qu'il paie le vin & la viande beaucoup plus cher que le prince du ſang, il achete un écu de ſix livres à un prix exhorbitant : de là vient qu'il lui eſt difficile de ſortir de l'abyme où il eſt plongé, les mains & les pieds lui gliſſent quand il veut s'élancer au dehors, car il eſt bien plus difficile de faire ſix francs avec cinq ſous, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh ! qui ne recule pas, l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la miſere & de l'opulence.

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agens ; ils ſont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'aſſemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichiſſent, & de juger par eux-mêmes de la diſpoſition des eſprits & de la manœuvre des ſubalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne ſort qu'en voiture, qui fait briller à ſon doigt un riche diamant, qui fréquente les ſpectacles, & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois, un habit rapé, une vieille perruque, de vieux ſouliers, des bas rappetaſſés, laiſſe croître ſa barbe, ſe peint les cheveux, & ſe blanchit les ſourcils : il ſe rend alors dans une maiſon écartée, dans une ſalle où il n'y a qu'une mauvaiſe

tapisserie, un grabat, trois chaises & un crucifix. Là, il donne audience à soixante poissardes, revendeuses & pauvres fruitieres, puis il leur dit d'une voix composée : « mes amies, vous voyez que je ne suis pas plus riche que vous ; voilà mes meubles ; voilà le lit ou je couche quand je viens à Paris : je vous donne mon argent sur votre conscience & religion ; car je n'ai de vous aucune signature, vous le savez ; je ne puis rien réclamer en justice. Je suis utile à votre commerce ; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma sûreté. Soyez donc toutes ici solidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidellement ce que je vais vous confier. »

Toutes les poissardes & fruitieres levent la main, & jurent d'étrangler celle qui ne seroit pas fidelle au paiement : des sermens épouvantables se mêlent à de longs signes de croix. Alors l'adroit sycophante prend les noms, & distribue à chacune un écu de six livres, en leur disant : « je ne gagne » pas ce que vous gagnez ; il s'en faut » La cohue se dissipe, & l'antropophage reste seul avec deux émissaires, dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain, il traverse les halles & la place Maubert dans un équipage ; personne ne le reconnoît, & ne peut le reconnoître : c'est un autre homme ; il est brillant, il est reçu dans la bonne société ; & souvent, au coin de nos cheminées de marbre, il parle de bienfaisance, d'humanité. Personne ne lui conteste la probité, l'honneur, même une sorte de générosité ; & pendant qu'on le juge ainsi, invisible & présent, dans quatre ou cinq entrepôts obscurs, il pompe, il exprime la substance du pauvre peuple.

LE SOLITAIRE.

Comment la plume ne vous eſt-elle point tombée des mains en peignant de tels uſuriers ? Leurs manœuvres iniquement colorées de bienfaiſance, révoltent étrangement l'ame ſenſible & bien-née. Mais, ſans écrire les noms de ces aſſaſſins de l'indigence laborieuſe, eſt-il bon de parler d'eux ? Publier le criminel uſage qu'ils font de la richeſſe pécuniaire, c'eſt, ſi je ne me trompe, donner des leçons d'une uſure inhumaine à d'autres uſuriers qui n'ont point exercé celle-là, parce qu'ils ne la connoiſſoient pas. Ainſi que les grandes vertus invitent les bons cœurs à des vertus plus grandes, les grands crimes invitent les méchans à des crimes plus grands ; vous ne pouvez l'ignorer. Je ferois ſerment que, dans une aſſemblée d'hommes humains & généreux, parmi leſquels ſe trouveroient les monſtres dont vous parlez, on liroit à haute voix tout ce chapitre, ſans faire pâlir un ſeul des coupables, & qu'on remarqueroit plus de ſérénité à leur front qu'à celui des autres ; tant je ſuis perſuadé qu'il faudroit prononcer leurs noms pour effrayer & pour tuer l'audace de ceux qui peuvent les imiter. Ils ne ſont point inſenſibles aux affronts que mérite leur infamie; mais, ignorés, ils s'applaudiſſent en ſecret d'être infâmes.



CHAPITRE CCXX.

Charlatans.

ON nomme ainsi ceux qui, montés sur des tréteaux, appellent les passans dans les places publiques. Le premier médecin du roi a chassé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuisoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'est dommage, car le docteur Sacroton disoit à son éleve, en lui faisant l'énumération des avantages du charlatanisme: *comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le sabre au côté, les pistolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char, qui, arrivé sur la place, se métamorphose tout-à-coup en théatre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra; & là, semblables aux orateurs Romains, de parler en public, haranguant tour-à-tour les nations, & parlant en liberté à un peuple serré & attentif! Qui est-ce qui parle aujourd'hui au public? Personne, mon ami, personne, excepté nous. Tu peux réussir par la parole, & aller plus loin que tu ne penses.*

Plus de gros *Thomas*, plus de harangueur sous la voûte du ciel. Le premier médecin a détruit sans pitié ces derniers restes de liberté, & personne ne distribue plus ni *opiates*, ni *élixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux suppôts de la faculté.

Les charlatans se sont réfugiés dans l'empire des sciences & de la littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exacte d'un agent universel, qui a la propriété de mo-

difier la matiere en tout ſens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'autre vous expliquera d'une maniere claire & démonſtrative, les cauſes de l'attraction, de la rotation des planetes ſur leur axe, & de leur circonvolution autour du ſoleil.

Le troiſieme vous donnera la théorie du ſoleil, celles des étoiles, des mondes, des planetes, des cometes, ſur-tout de notre globe, & détrônera Newton par ſon coup d'eſſai.

Un quatrieme, moins ambitieux, ne vous offre que le ſecret de la génération; il vous dira, pour une ſouſcription de 36 livres, ce que c'eſt que l'économie animale; il vous inſtruira par-deſſus le marché, du méchaniſme des paſſions, & vous aurez la ſcience univerſelle pour 12 écus.

Rangeons dans cette claſſe ces naturaliſtes qui, en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, font des ſyſtêmes ſur la formation des montagnes, qu'ils n'ont jamais vues, ni parcourues, qui, ſe chauffant à un bon feu, écrivent ſur les glaciers de la Suiſſe. Ils n'ont examiné, ni les *marbres*, ni les *granits* des Alpes, & ils prononcent ſur ces grands objets en ordonnateurs des mondes, expliquant de deſſus leur chaiſe la ſtructure & les fondemens du globe; tandis que leurs pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé, ni un abîme un peu profond. Bientôt ils oſeront dire, je vois diſtinctement le noyau de la terre, car il eſt tranſparent pour moi.

Rangeons encore dans la même claſſe ces académiciens beaux-eſprits, qui n'ont rien écrit, dont les noms ſont inconnus, qui courent les penſions, & qui ſe font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais. Ils diſent reſpecter le public; ce qui reſſemble beaucoup au reſpect des impuiſſans pour les femmes.

Polydore porte le petit-collet, paſſe-port de l'impudence; il veut ſe donner non-ſeulement un air d'érudition, mais de goût, mais de ſupériorité, mais de génie; il parle avec emphaſe d'un auteur grec; il ſe récrie ſur la beauté de l'expreſſion, ſur la fineſſe des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette phyſionomie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les dieux, & le ſublime Homere frappe merveilleuſement l'anapeſte. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il ſe recueille & ſe tait, comme ſi le génie le ſaiſiſſoit tout-à-coup, & l'accabloit de tout ſon poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le poſſede parfaitement? Soyez ſûr néanmoins, qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ouvert ſur ſa table, c'eſt pour en impoſer aux ſots; & comment croit-il en impoſer à d'autres? On dit aux charlatans des places publiques; *guériſſez:* on pourroit dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais; *imprimez:* mais ils n'impriment pas.

CHAPITRE CCXXI.

Verſificateurs.

ILs pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1781! Le François a ſa proviſion *bien ample*; il eſt devenu exceſſivement difficile. Car qu'eſt-ce qu'une nouvelle combinaiſon des hémiſtiches de Racine, Boileau, Rouſſeau, Voltaire, Greſſet, Colardeau? Ce n'eſt pas trop la peine de nous

donner laborieusement la même empreinte. N'est-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déja des copistes & des imitateurs ? Quand on lit l'*Almanach des Muses*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers sont du même auteur ? tant les idées, le style & le ton ont une couleur uniforme.

LE SOLITAIRE.

On pourroit dire avec autant de raison : malheur à ceux qui philosophent en 1783. Nos sages modernes, semblables à une meute de chiens, dont les uns poursuivent vainement des sangliers, les autres, des cerfs, ont tant aboyé les religions, les souverains, les gouvernemens, les loix, les usages, &c., que l'énergie de leurs aboyemens porte l'empreinte de son dernier périgée. Que serviroient de nouvelles criailleries contre le fanatisme, de nouveaux piaillemens contre le despotisme ? Peut-on leur lancer des fleches qui ne leur ont point été lancées ? Hérissés des traits qu'ils ont reçus, les arrachera-t-on de leurs flancs pour les replonger dans les mêmes flancs, dans les mêmes plaies, avec la même audace, avec moins de force ? Ou ils sont invulnérables, immortels, ou l'on ne peut désormais combattre que leurs ombres.

Tout ce que l'on dit d'eux ne differe de ce qui en a été dit, que par la maniere de le redire. Permanence d'idées, variété de style.

L'AUTEUR.

Quand on rencontre un versificateur, il faut lui dire, pour éviter toute dispute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot & vous dit modestement, qu'il n'y a que *trois* ou

quatre perſonnes en état d'apprécier ſon rare talent ; que le *goût* par *excellence* s'eſt réfugié dans ſa tête & dans celle de trois ou quatre perſonnes qui l'admirent. On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire, car cela le rend bienheureux.

LE SOLITAIRE.

De même, quand on rencontre un philoſophe, il faut lui dire, *pour éviter toute diſpute*, je ne connoîs point le trône, ni l'autel ; j'adore un Dieu ; j'obéis aux loix ; je ne ſuis ni pontife, ni monarque. *Alors* il ravale ſes argumens, & *vous dit modeſtement*, qu'il n'y a plus que quelques perſonnes raiſonnables, exemptes de préjugés, *en état d'apprécier* ſes déclamations ; que la *raiſon* par *excellence* s'eſt retranchée dans ſa tête & dans celles de ſes admirateurs. *On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire.* Les choſes reſtent dans leur état ; le Philoſophe vous quitte, ſatisfait de lui-même, fait imprimer ; l'eſclave le lit, hurle dans ſes fers, & s'endort.

L'AUTEUR.

Si l'on diſoit à un verſificateur qui court un rebelle hémiſtiche, pendant un mois entier, que tel écrivain en proſe (qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine) eſt un grand poëte ; que tel écrivain Anglois, qu'il appelle *barbare*, outre ſon originalité & ſon génie, a ſouvent plus de goût que ſon Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas. Auſſi contentez-vous de lui dire, je ne me connoîs pas en vers. Par ce moyen, vous ménagerez vos poumons, & vous aurez le plaiſir de voir juſqu'à quel point un verſificateur déraiſonne & rétrécit ſes idées.

LE SOLITAIRE.

Vous déclamez furieusement contre Boileau... Il est mort, vous le savez...

L'AUTEUR.

Mais c'est encore plus la faute de la langue que la sienne propre. Ce versificateur sue, travaille, & il ne manque au fond que de discernement.

Qu'est-ce qu'une langue où le génie, à chaque pas, rencontre l'obstacle invincible de quelque difficulté grammaticale, où la chicanne, à chaque vers, trouve à reprendre, où les *souligneurs* (1) gagnent tout le terrein que perd l'écrivain audacieux, où toute innovation a le dessous, où cette expression de Corneille n'a pu se naturaliser.

Ton bras est invaincu, *mais non pas invincible.*

Il faut dire hardiment que cette langue n'est pas poétique; que sa poésie n'est qu'une prose rimée; qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace; qu'elle n'en aura jamais, puisqu'il est défendu de l'enrichir, puisque sa marche, loin d'être libre & fiere, est compassée, mesurée, rétrécie, soumise au compas. Ajoutons qu'il faut être insensé pour s'assujettir au lâche caprice d'un peuple

---

(1) Race de petits journalistes, qui sans motif ni raison, en rendant compte d'un ouvrage, soulignent tout ce qui leur déplaît. Observez qu'en général ils proscrivent les expressions créées & de génie. Ainsi ils ôtent à la langue tout son essor.

attaché à ses sottes habitudes, consultant les journalistes, assassins périodiques de la poésie, & qui, conformément à leur style rampant, rejettent la force & l'énergie, lorsque le poëte s'en sert pour peindre ses pensées avec les sons qui lui plaisent.

Puisque ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, son triste & indigent Boileau, son sec & dur Rousseau, il faut le laisser dans le soin puérile de calculer des syllabes, au lieu d'imaginer, & de créer une foule d'expressions qui lui manquent. La preuve que sa poésie est nulle, c'est qu'il est encore à s'en appercevoir.

LE SOLITAIRE.

Le *triste & indigent* Boileau a été lu & sera lu, lorsqu'on ne songera plus à ceux qui le déchirent. Sa poétique, son Lutrin, ses satyres triompheront toujours de la calomnie & de l'oubli. Dans notre siecle, sa résurrection seroit nécessaire.

L'AUTEUR.

Les versificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre; je parle néanmoins en leur faveur, & les poëtes m'entendront.

Il est un parallele qui revient sans cesse dans les conversations des versificateurs, & qui m'ennuie étrangement; c'est le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de littérature, des sots parlent une heure entiere sur cet objet, & ont l'air de dire quelque chose. Cela passe dans des brochures, que le plus petit commis, au lieu de faire des borderaux, fabrique avec une sorte de présomption; & plusieurs journaux roulent à l'ap-

pui de trois ou quatre noms semblables, incessamment ressassés. On diroit que l'effort de l'esprit humain se trouve dans une tragédie françoise, & rien de plus faux cependant.

Un jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déja eu quelques maîtres, lui demanda le poëte? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien, répliqua Thimothée, en devenant mon disciple, vous me devrez une double récompense. --- Pourquoi donc? ---Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous fasse oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enseigne ensuite ce dont vous ne vous doutez seulement pas.

LE SOLITAIRE.

Je ne savois pas que les poëtes apprenoient à jouer de la flûte. Mais, ce petit conte, que signifie-t-il? Que Timothée fit oublier a son disciple des principes que vous n'exposez pas, & lui enseigna *ce dont vous ne vous doutez seulement pas.*



CHAPITRE CCXXII.

Calambours.

LA langue merveilleuse des *calambours* tire à sa fin. Quelques adeptes la cultivoient, & elle leur tenoit lieu d'esprit & de talens. Que vont-ils devenir? Comment une si brillante renommée s'évapore-t-elle si promptement? Quelle ingratitude, après tant de cris d'admiration? Oh!

que le peuple de Paris est léger dans l'encens qu'il prodigue !

On citoit, on classoit à part ceux que l'inspiration ou le hasard avoient favorisés ; & de fort honnêtes gens, qui n'auroient jamais pu se faire imprimer qu'*incognitò*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiome, à composer une petite brochure, qui les plaçoit subitement au rang distingué des heureux plaisans de ce monde.

Le peuple ne les a pas trop goûtés ; il a mieux aimé le langage de *Vadé*, qui peignoit une nature basse, mais du moins existante. Il pouvoit juger de la ressemblance ; mais lorsqu'on voulut lui expliquer toute la finesse d'un *calambour*, il dit dans son style naïf, *quand Jean Bête est mort, il a laissé bien des héritiers.*

Toutes ces mauvaises plaisanteries tendoient à naturer la langue, à proscrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous restent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au devant de l'équivoque folle ou licencieuse. Les freres *calambourdiers* se sont donc rendus coupables du crime de *lèse-majesté françoise*, quant à la langue : nombre d'expressions sont devenues impropres dans le style & dans la conversation, parce qu'ils les avoient profanées. On revient de ce ridicule, qui ne pouvoit être durable, & qui a trop duré : mais c'est aux écrivains sensés qu'il appartient de se roidir dans tous les tems contre les exclusions bizarres de mots, & de braver les mauvais plaisans & les sots rieurs, qui abondent.



CHAPITRE CCXXIII.

Feux d'artifice.

On a remarqué qu'il ne s'étoit presque jamais donné de spectacles extraordinaires au public, qu'il ne fût arrivé quelque malheur. La populace Parisienne ne sait point établir l'ordre dans ses mouvemens ; une fois sortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuse.

C'est par cette raison qu'on a supprimé le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naissance des princes & princesses, ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces stériles jouissances, on marie des filles ; on délivre des prisonniers. Eh bien, ces idées-là sont encore dues à des écrivains patriotiques.

Je voudrois voir tous les artificiers du royaume ruinés : ce luxe de nos fêtes amene toujours quelques accidens ; & comment peut-on se résoudre d'ailleurs à voir sauter en l'air ce qui pourroit suffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres, pendant une année ! Comment donner un si grand prix d'un plaisir si court ! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux lazzarons font un repas qui dure trois jours, & attrapent un gilet par-dessus le marché.

Il est bien inconcevable qu'on ait choisi, pour l'exécution de ces feux d'artifice, la place de *Greve*, qu'on ait vu l'effigie du souverain élevée avec pompe sur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien. Comment les emblêmes mythologiques de la joie publique peuvent-ils succéder à

la roue & au bûcher, & comment érige t-on les *armes de France* au même endroit où, trois jours auparavant, l'échafaud dégouttoit du ſang du crime? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu ſi long-tems des idées ſi baſſes & ſi rampantes? Pourquoi! C'eſt qu'il vouloit appercevoir de ſes fenêtres, & avec la même aiſance, le feu de joie & la potence.

Connoiſſez vous, mes chers lecteurs, un beau feu d'artifice? C'eſt celui qu'a donné le feu roi de Danemarck. Il fit dreſſer une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fuſées volantes, au bruit des pétards, aux gerbes brillantes & paſſageres. Quatre héraults d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coins de l'édifice; ils tirerent chacun un papier: le peuple fit ſilence: c'étoit un édit généreux qui remettoit au peuple *quatre impôts* ſur les denrées, les plus à charge à ſa ſubſiſtance.

Il n'eſt pas beſoin de d'écrire un feu d'artifice; toutes les expreſſions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuſes & enflammées qui charment l'œil ſans le bleſſer, & plaiſent à l'oreille ſans l'épouvanter; mais il nous faut décrire les banquets où la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets ſont merveilleux dans les deſcriptions; de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jete des langues fourrées, des cervelats & des petits-pains; le laquais lui-même fuit le fauciſſon envoyé par des mains qui s'amuſent à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits-pains deviennent, pour ainſi dire, des cailloux entre les mains de ces inſolens diſtributeurs. Imaginez enſuite deux tuyaux étroits qui verſent un vin aſſez inſipide. Les forts de la

halle & les fiacres s'uniſſent enſemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevent en l'air; mais la difficulté eſt de l'aſſujettir, au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace inceſſamment le vaſe où coule la liqueur; les coups de poing tombent comme la grêle; il y a plus de vin répandu ſur le pavé que dans le broc : celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix, & qui n'eſt point entré dans la *ligue*, pourroit mourir de ſoif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le goſier par la charcuterie.

La petite bourgeoiſie, que la ſimple curioſité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un ſceau de vin : elle craint d'être heurtée, renverſée, foulée aux pieds; car ces terribles conquérans vont revenir pour chaſſer leurs rivaux, & mettre à ſec les futailles.

L'abjection & la miſere, voilà les convives de ces fameux banquets : voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés. On diroit un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la diſette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc aſſaiſonné.

Enſuite, des ſymphoniſtes déguenillés, perchés ſur des trétaux, & environnés de ſales lampions, font crier des violons aigres ſous un dur archet; la canaille fait un rond immenſe, ſans ordre ni meſure, ſaute, crie, hurle, bat le pavé ſous une danſe lourde : c'eſt une bacchanale beaucoup plus groſſiere que joyeuſe; & comment donne-t-on une auſſi froide orgie pour une fête nationale? Eſt-ce ainſi que les anciens faiſoient participer les citoyens pauvres à l'allégreſſe publique?

Si l'on jete de l'argent, c'eſt pis encore : malheur au grouppe tranquille où l'écu eſt tombé!

Des furieux, des enragés, le visage sanglant & couverts de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras & jambes, pour ramasser la piece de monnoie : c'est une masse qui tombe & se releve, ainsi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écrase tout sur son passage en un clin-d'œil.

On est obligé de fuir la cohue tumultueuse, de se retrancher chez soi, parce que l'on risque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous blesse pour un cervelat, ou pour une piece de douze sous.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus imposant dans ces fêtes, c'est le *Te Deum* qu'on chante dans l'église cathédrale. Le bruit du canon, qui se mêle par intervalles au son de la musique, exécutée par un orchestre savant & nombreux, produit un effet singulier, rare & touchant.

LE SOLITAIRE.

Pour qui ces fêtes ? ce n'est point pour les riches ; ils s'en donnent quand ils veulent ; ils en jouissent sans trouble. C'est donc pour les pauvres. Ah, si le gouvernement les compte pour quelque chose, qu'il affranchisse leur travail, leur industrie ; ils pourront s'en donner, quand ils en auront besoin, qui leur coûteront moins, & qui les rendront plus reconnoissans envers le prince & la patrie.



CHAPITRE CCXXIV.

Messe.

ON dit par jour quatre à cinq mille messes, à quinze sous piece. Les capucins font grace de trois sous. Toutes ces messes inombrables ont été fondées par nos bons aïeux, qui pour un rêve commandoient à perpétuité le sacrifice non-sanglant. Point de testament sans une fondation de messes; c'eût été une impiété, & les prêtres auroient refusé la sépulture à quiconque auroit oublié cet article, ainsi que les faits anciens le prouvent.

Entrez dans une église : à droite, à gauche, en face, en arriere, de côté, un prêtre ou consacre, ou éleve l'hostie, ou la mange, ou prononce l'*ite missa est*.

Des prêtres Irlandois se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour; & vu l'immensité de la ville, le hasard seul a fait reconnoître la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

Dans le siecle passé, un prêtre du Petit-Saint-Antoine étoit marié secrétement, & tenoit son ménage près de la place Maubert. Il se partageoit avec la même ferveur entre l'autel & son épouse. Bon prêtre, bon mari, pere de cinq enfans, il s'habilloit deux fois par jour, pour tromper les regards, & remplir ses doubles fonctions, qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traversée par un cruel délateur : le parlement cassa son mariage; & il fut exilé à perpétuité, heureux de ne pas subir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'étoit pas marié ; mais il faisoit des opéra tout en disant la messe. Le démon ne présidoit pas à ses compositions, car elles étoient extrêmement froides. On fit sur lui ces vers.

Le matin catholique, & le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel & soupe du théatre.

Un prince, ayant nommé pour son aumônier l'abbé P * * *, connu par ses nombreuses & intéressantes productions, lui dit, à sa premiere audience : Monsieur l'abbé, vous voulez donc être mon aumônier ; mais sachez que je n'entends point de messes. --- Et moi, monseigneur, je n'en dis point.

On appelloit *messe musquée*, une messe tardive, qui se disoit, il y a quelques années, au Saint-Esprit, à deux heures : le beau monde paresseux s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner jusqu'à cette heure ; la loueuse de chaises y gagnoit encore. L'archevêque a défendu cette messe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en passer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *messe musquée.*

Depuis dix ans, le beau monde ne va plus à la messe ; on n'y va que le dimanche, pour ne pas scandaliser les laquais, & les laquais savent qu'on n'y va que pour eux.

Le 3 août 1670, le nommé *François Sarrasin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la présence réelle, attaqua l'hostie, l'épée à la main, au moment que le prêtre la levoit dans l'église de Notre-Dame, à l'autel de la Sainte-Vierge. En voulant percer la-

dite hostie, immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite; mais ses blessures ne furent pas dangereuses. Aussitôt toutes les messes cesserent; on dépouilla les autels de leurs ornemens. L'église fut fermée jusqu'au jour de sa *reconciliation.*

Le 5 août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots, *sacrilege impie.* On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif en place de Greve. Il ne donna aucun signe de repentir ni de regret de mourir.

Le 12, se fit la réparation solemnelle du sacrilege commis. Il y eut une procession générale, où assisterent toutes les cours souveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du sieur de la Reynie, lieutenant de police. Voyez la *gazette de France* 1670, pag. 771, jusqu'à la pag. 796.

LE SOLITAIRE.

Pourquoi renvoyer vos lecteurs à la gazette? En vous lisant, ils la relisent assez souvent.

L'AUTEUR.

Aucun sacrilege de cette espece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre siecle, malgré les écrits, les discours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre aspersion d'eau bénite; & jusques dans les processions publiques du jubilé, le culte, toujours extérieurement respecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que la Barre d'Abbeville a donné un scandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la

la mutilation de ce crucifix sur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renversé à chaque minute par les charretes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix; il avoit de la raison & de la philosophie. Il mourut avec une fermeté tranquille. Le parlement, uniquement pour prouver aux jésuites son attachement à la foi, rendit un arrêt semblable à ceux de l'inquisition : il s'en est repenti, lorsqu'il n'étoit plus tems.

On peut assurer qu'il ne sévira désormais d'une maniere aussi violente que contre un nouveau *François Sarrazin*, si un pareil insensé se représentoit; ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un sot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on se met à déclamer contre les mysteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.

CHAPITRE CCXV.

Messe de la Pie.

UN bourgeois avoit perdu plusieurs fourchettes d'argent; il en accusa sa servante, porta sa plainte & la livra à la justice. La justice la pendit. Les fourchettes se retrouverent six mois après sur un vieux toît, derriere un amas de tuiles, où une pie les avoit cachées. On sait que cet oiseau, par un instinct inexplicable, dérobe & amasse des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-

en-Greve une messe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand besoin.

C'est fort bien fait que de dire une messe; mais il falloit ensuite rendre l'instruction plus scrupuleuse, abolir cette peine disproportionnée au délit; car la sévérité excessive de la loi l'annulle entiérement; & le vol domestique, très-fréquent parmi nous, est presque impuni de nos jours, parce que le maître & le juge détestent intérieurement son extrême rigueur.

Une punition modérée, mais inévitable, rétabliroit l'ordre bien plus puissamment. Sur dix servantes, quatre sont des voleuses. Personne ne veut se charger de l'accusation, à cause des suites. On les renvoie; elles volent chez le voisin, & s'accoutument à l'impunité.

Il est triste d'être obligé d'avoir incessamment l'œil ouvert sur ses domestiques; & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le serviteur. La maîtresse de la maison a une poche remplie de clefs différentes : elle tient sous ~~le pêne~~ le vin, le sucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile & les confitures. Les femmes de procureurs enferment le pain & les restes du souper, échappés à la voracité des clers. L'une d'elles étant allé dîner en ville, & ayant oublié de donner à la servante la clef de la miche, le troisieme clerc, qui ne s'embarroissoit pas d'avoir son congé, chargea le buffet sur les épaules d'un robuste porte-faix, & entrant dans la salle à manger, dit tout haut : *la clef, madame; voici l'armoire.*

CHAPITRE CCXXVI.

La Fête-Dieu.

LA fête-Dieu est la fête la plus pompeuse du catholicisme. Paris, ce jour-là, est propre, sûr, magnifique & riant : on voit que les églises possedent beaucoup d'argenterie, sans compter l'or & les diamans ; que les ornemens sont d'une richesse peu commune, & que le culte enfin coûte & a coûté excessivement au peuple ; car tous ces trésors stagnans ont été pris sur lui.

On dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la procession de Saint-Sulpice, deux chevaliers de Saint-Louis caresser l'orgueil & le faste des cardinaux, en portant l'extrémité de leurs manteaux rouges, à-peu-près comme des laquais portent la queue à une duchesse. Seroit-il possible que des guerriers décorés, à l'appât d'une médiocre ou forte récompense, eussent pu se résoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation !

LE SOLITAIRE.

Ce fait est incontestable ; j'ai vu un chevalier de Saint-Louis servir ainsi de laquais au cardinal de Choiseuil, dans plus d'une cérémonie publique & religieuse. Dans ce siecle, l'argent parle plus haut que la gloire ; & les gens vils sont les indigens ; tout le fait croire.

L'AUTEUR.

Qui ne croiroit, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans son sein? Tous les ordres de l'état environnent le saint-sacrement. Toutes les portes sont tapissées; tous les genoux fléchissent; les prêtres semblent les dominateurs de la ville; les soldats sont à leurs ordres; les surplis commandent aux habits uniformes; & les fusils, mesurant leurs pas, marchent à côté des bannieres. Les canons tirent sur leur passage; la pompe la plus solemnelle accompagne le cortege. Les fleurs, l'encens, la musique, les fronts prosternés, tout feroit croire que le catholicisme n'a pas un seul adversaire, un seul contradicteur, qu'il regne, qu'il commande à tous les esprits... Eh bien l'on a admiré la marche & l'ordre de la procession, le dais, le soleil, les coups d'encensoirs qui jaillissent à tems égaux, la beauté des ornemens; on a entendu la musique militaire entrecoupée de fréquentes & majestueuses décharges: l'on a compté les cardinaux, les cordons-bleux, les évêques, les présidens en robe rouge, qui ont assisté à cette solemnité; on a comparé les chasubles & les chapes des différentes paroisses; on a parlé des reposoirs: voilà ce qui a frappé tous les esprits; voilà ce qui a attiré leur respect & leurs hommages.

Le soir, les enfans font des reposoirs dans les rues: ils ont des chandeliers de bois, des chasubles de papier, des encensoirs de fer-blanc, un dais de carton, un petit soleil d'étaing. L'un fait le curé, l'autre le sous-diacre. Ils promenent l'hostie en chantant, disent la messe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à se mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que

l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfans qui, le matin, ont fait à-peu-près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & se moquent de la procession des petits, quand ils la rencontrent.

Le marquis de Brunoi, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensoit à Brunoi cent mille écus pour le reposoir & la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église, il rassembloit de tous côtés des ecclésiastiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit ensuite d'une maniere splendide. Comme ses parens sollicitoient son interdiction, à raison sur-tout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisoit subir un interrogatoire : « si j'avois donné cet » argent à une courtisanne, on ne l'eût pas trou» vé mauvais ; je l'ai appliqué a la décoration du » culte catholique dans un royaume catholique, » & l'on m'en a fait un crime. »

Ce millionnaire a été interdit sur la requête de ses parens. Les détails de son procès sont infiniment curieux : & le caractere du marquis de Brunoi est un vrai phénomene moral. Il vient de décéder. Son opulence a fait son malheur.

LE SOLITAIRE.

Histoire du marquis de Brunoi. Où ? Dans le *Tableau de Paris.* Mais c'est à-propos ? qu'en pensez-vous ?



CHAPITRE CCXXVII.

Confessionnal.

JE traverse une église, je vois une robe soyeuse, ondoyante, qui tombe avec grace sur une jambe dont mon œil devine la légéreté & le contour; un mantelet serre des appas, sans en dérober l'élégance, des cheveux blonds percent à travers la coëffure : je m'arrête, il faut que je devine l'âge sans voir la figure... C'est une beauté de dix-sept ans, qui est à genoux dans la boîte, le cou baissé, & dont l'haleine douce, fraîche & pure se perd dans la barbe grise d'un capucin; également intéressante, soit qu'elle mente par pudeur, soit qu'elle hasarde par crainte des demi-aveux. Mais si elle se confesse à un jeune vicaire aux sourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes lissées, quelle borne auront la curiosité de l'un & la naïve confiance de l'autre ?

Je ne la vois pas, mais je devine encore que son sein palpite; elle parle & n'ose souffler. Sans doute elle est innocente en comparaison de cette femme âgée qui fait contrepoids. Pourquoi donc la confession de la jeune fille est-elle plus longue? Pourquoi!... Qui l'entend? qui l'interroge, qui se sent assez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre son cœur en scruptant celui d'une jeune personne qui s'agenouille, les yeux baissés, les mains jointes, qui attend son arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre? Voyez-la sortir du confessionnal : elle est muette, interdite, pensive :

elle fuit vos regards avec une modestie profonde; mais le remords n'est pas peint sur cette physionomie douce : la rougeur couvre ses joues; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

LE SOLITAIRE.

Ceci prouve seulement que vous êtes rhétoricien, & qu'on se confesse encore à Paris. Mais le catholicisme y est la seule religion avouée.

L'AUTEUR.

Quand M. de la Lande lut à l'académie des sciences un mémoire sur les cometes, & qu'on crut qu'il admettoit la possibilité d'un globe venant heurter notre planete & la réduisant en poudre; comme une comete traversoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde se répandit dans tout Paris & plus loin encore; car il pénétra jusques dans les montagnes de la Suisse. L'alarme fut universelle; & l'astronome, sans y penser, fit plus avec ses rêveries que tous les prédicateurs ensemble. On se précipita dans les églises avec tremblement & frayeur. On vit les confessionnaux des paroisses environnés d'une foule de personnes qui vouloient se munir d'une absolution; c'étoit à qui entreroit dans le sacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui seul est remis le droit d'entendre les *cas réservés*, fut plus assailli que les autres; autour de sa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues; des physionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui sembloient sortir du sein des forêts; leur confession étoit comme empreinte sur leurs fronts; la crainte & le repentir commencé

n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le désastre universel, fut écoulé sans que la terre eût été choquée : alors tous ces visages effrayans & effrayés disparurent ; la foule devint plus rare autour des confessionnaux ; les mains qui ne pouvoient suffire à marquer du signe de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oisiveté absolue.

LE SOLITAIRE.

C'est dommage. La confession considérée politiquement doit être avantageuse à la société. Des confesseurs éclairés, sages & bons citoyens seroient les avocats de la *vertu ;* les amis, les guides généreux de tous les hommes en encourageant l'innocence des uns, en épurant la conscience des autres. Le crime, par leurs soins, seroit étouffé dans son germe, ou expié par des actions vertueuses. Ils donneroient de la force aux loix qui craignent de trouver des coupables, & l'ordre social prendroit une consistance qui s'énerve beaucoup faute de bonnes mœurs.



CHAPITRE CCXXVIII.

Billets de Confeſſions

L'Archevêque de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jeſus*, que le cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit aviſé de refuſer les *derniers ſacremens* aux janſéniſtes; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les ſacremens, on vouloit les obtenir à toute force.

On a vu plus d'une fois un huiſſier ſignifier au porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique, le porte-Dieu prenoit la fuite; le parlement le décrétoit; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres & ſcandaleuſes ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

Le caractere du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'hiſtoire du ſiecle. Ardent zélateur de la diſcipline écclésiaſtique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre ſiecle la plus grande

(1) Ce cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le général des jéſuites diſtribuoit pour vingt-quatre millions de penſions ſecretes en Europe.

influence politique; & dans le nôtre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible. Son parfait dévouement à la puissante compagnie de Jesus a commencé sa fortune, & il s'est montré reconnoissant au-delà de toute expression.

La fameuse réponse de Jean-Jacques Rousseau à son mandement le citera à la postérité la plus reculée; & si le prélat a bien su lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû sentir qu'on pouvoit résister aux puissances de la terre avec une sorte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu joûter imprudemment contre un philosophe armé d'une telle dialectique.



CHAPITRE CCXXIX.

Saint-Joseph.

C'EST une petite chapelle succursale, située dans la rue Montmartre; mais Moliere & la Fontaine y reposent, & ces deux écrivains originaux me plaisent plus avec Fenelon & la Bruyere, que tous les autres auteurs du siecle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. S. Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaise Pascal & de Jean Racine, m'intéresse beaucoup moins.

Blaise Pascal avoit néanmoins des pensées de génie à côté de pensées absurdes.

On sait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendît les honneurs de la sépulture à l'auteur du *Tartuffe*, qu'un prêtre oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon la Fontaine : enfin, qu'on a refusé de creuser une fosse pour la le Couvreur & Voltaire.

LE SOLITAIRE.

Voltaire mort, qu'eſt-ce que cela feſoit à lui? qu'eſt-ce que cela feſoit à nous? La puanteur de ſon cadavre nous a-t-elle empoiſonnés; n'a-t-elle pas rendu à la terre ce qu'il tenoit d'elle? Qu'il faſſe croître des choux dans un jardin ou des chardons ſur un cimetiere, cela ne doit chagriner perſonne, & ne vaut pas la peine d'en parler.

CHAPITRE CCXXX.

Proteſtans.

LEs proteſtans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir cinq mille perſonnes; ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes, donné par Henri IV, ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir ſur ſes ruines un couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du S. Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu contre la foi de la préſence réelle du corps de notre Seigneur Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie.

Aujourd'hui les proteſtans n'ont plus de temple; ils vont chez les ambaſſadeurs de leur communion: ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni à ceux qui le profeſſent; ils ſont paiſibles, laborieux, & attendent en ſilence un changement que les lu-

mieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

Pourquoi le Parlement de Paris, sollicité par l'autorité royale d'assurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiversé dans l'accomplissement de ces vues sages & paternelles? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées, à celle des maîtrises?.. J'examinerois le *pourquoi;* mais mon sujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

LE SOLITAIRE.

Vous l'abandonnez souvent pour des choses bien moins intéressantes.



CHAPITRE CCXXXI.

Liberté Religieuse.

LA liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance: vous pouvez habiter trente ans sur une paroisse sans y mettre le pied, & sans connoître le visage de votre curé: vous aurez soin toutefois d'y rendre le pain béni, d'y faire baptiser vos enfans si vous en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand vous serez malade, le curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne soit impoli, ou que vous ne soyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, si sa visite vous déplaît trop fort.

Le prêtre n'entre plus que chez le petit peuple, parce que cette classe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agonise : alors on envoie en hâte à la paroisse ; le prêtre essoufflé accourt avec les saintes huiles. Il n'y a plus personne ; la bonne intention est réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent pistoles, & l'on a à l'enterrement un simulacre de confesseur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaisance. Le curé, le confesseur, les héritiers, tout le monde est content : ainsi le sage décampe à petit bruit pour l'autre monde ; il y aborde en *louvoyant*, sans trop choquer les usages de celui-ci, & sans causer de scandale.

Il y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les églises que les personnes qui veulent bien les fréquenter. Elles sont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes composent toujours les trois quarts au moins de l'assemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur style, leur éloquence & leur débit.

On disoit à un évêque, « de quoi vous plaignez-vous ? avez-vous vu un seul sacrilege ? un seul philosophe a-t-il troublé le moindre catéchisme ? ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un seul argumenteur ou contradicteur ? ils ont constamment joui du plus beau droit possible, celui de n'être jamais interrompus ni contredits, quoi qu'ils disent ». L'évêque reprit : *plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quelques sacrileges ! on penseroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de respect.*

On n'a refusé la sépulture, que je sache, qu'à M. de Voltaire; & le curé de S. Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de sa religion. Dix autres curés, à sa place, l'auroient enterré, parce qu'il étoit mort; ils l'auroient enterré de plus, comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bien fait.

Son corps n'en a pas moins été déposé en terre-sainte; & si on lui a refusé un service à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'église catholique, par ordre du roi de Prusse, bon plaisant quand il s'en mêle. Le sang de l'Agneau a coulé sur la tombe de l'auteur de *Mahomet*. Le parti opiniâtre des philosophes n'en a pas eu le démenti; il a obtenu la messe pour le repos de son ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage, car tel est leur plaisir.

Les juifs, les protestans, les déistes, les athées, les jansénistes, non moins coupables aux yeux des molinistes, les *riennistes*, vivent donc à leur fantaisie; on ne dispute plus nulle part sur la religion. C'est un vieux procès définitivement jugé; & il étoit bien tems, après une instruction de tant de siecles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un prêtre dans une société : il fait son métier gaiement, ainsi qu'un officier fait le sien. On ne scandalise plus personne, & l'on n'est plus scandalisé.

Quand il arrive un *jubilé*, on court les églises *par ton :* mais cette ferveur est passagere; & ceux qui ont voulu se montrer *du nombre des croyans*, pour se distinguer, oublient leur rôle trois mois après, & retombent dans l'insouciance générale, qui caractérise aujourd'hui à ce sujet tous les hommes de la capitale qui ne sont pas peuple.

Les lumieres ont amené ce calme desirable, &

le fanatisme est réduit à se dévorer lui-même. On n'entend plus parler du jansénisme & du molinisme que dans quelques maisons obscures, où regnent la sotise & l'hypocrisie; & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaisirs du monde, s'occupent de ces vieilles disputes devant des habitués de paroisse, directeurs nés de la canaille, & presque confondus avec elle.

CHAPITRE CCXXXII.

Plébéiens.

MAIS aussi la *liberté politique*, qui seroit encore plus précieuse à Paris, est nulle. Je suppose qu'on veuille ressusciter parmi nous le nom de *Plébéiens* : eh bien! cela seroit impossible, parce qu'il n'y auroit aucun sens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire le *plébéien François*, ainsi qu'on dit le *plébéien Anglois*. Le plébéien n'existe pas à Paris : il est peuple, populace ou bourgeois : il a des titres, des maisons, des privileges ou des charges; mais il n'a point d'existence politique : il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'exposer sans contrainte sa haine ou son mécontentement. Le plébéien Anglois juge, pour ainsi dire en corps, ses intérêts & ses guides : il a un caractere de raison & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en masse, n'a point cet instinct sûr qui démêle ce qui lui seroit convenable, parce qu'il manque d'instruction, qu'il ne sait point lire, ainsi que le plébéien Anglois.

Comme il ne jouit point de la liberté de la presse, il manquera long-tems de capacité; il est

voué à l'ignorance. Son patriotiſme n'étant pas éclairé, il eſt néceſſairement foible, on ne connoît que des ſaillies qui ſe refroidiſſent. Il n'a pas même la liberté de ſe livrer à ſes affections : on redouteroit peut-être ſes applaudiſſemens autant que ſes murmures.

Paris enfin n'a point de bouche publique, par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du ſouverain ; elle ſort d'une maniere timide & détournée du ſein du petit nombre qui, ſupportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les mépriſes du gouvernement.

LE SOLITAIRE.

Probablement cette phraſe ne rend point votre penſée. Si ce petit nombre ſupporte moins le fardeau des maux publics, il eſt certain qu'il ne voit pas avec indifférence les mépriſes du gouvernement : & au contraire, vous exprimez qu'il *les voit avec plus d'indifférence.*

L'AUTEUR.

Ainſi point d'activité ; point d'énergie pour les choſes publiques, parce que le peuple n'a ni le droit de parler ni d'être écouté. Il ſait très-bien qu'on métamorphoſeroit en attentat ſéditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience ; & il ſe rend ſimple ſpectateur des opérations miniſtérielles. Il croit que le gouvernement eſt, comme le cours du ſoleil, phyſiquement déterminé par une nature invariable. Auſſi la ſtupidité & l'ignorance politique ſont le caractere de la multitude à Paris, plus que dans

les autres pays de l'Europe ; & je n'en excepte aucun.

On ne peut donc rien imaginer de plus sot que la maniere dont un bourgeois parle des puissances voisines. Il arrange tout sur l'idée du *syndic* de sa communauté, & il prend la hiérarchie du *commissaire*, du *lieutenant de police*, & du *ministre*, pour le modele de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains se mêlent si vivement de la chose publique ; il est disposé à les regarder comme des mutins, des séditieux, qu'un roi devroit morigéner, pour les rendre plus paisibles.

LE SOLITAIRE.

Les Genevois s'en sont mêlés de la *chose publique !* Semblables à des abeilles qui se disputeroient les rangs que chacune d'elles doit tenir dans la ruche, ces infortunés républicains n'ont produit que de vains bourdonnemens ; les rois les ont *morigénés ;* cela doit être agréable à vos bons Parisiens & les confirmer dans leur façon de penser.

CHAPITRE CCXXXIII.

Capitation.

TOUTE tête laïque la paie, même le dauphin de France, comme premier sujet, ce qui est un bon persifflage. J. J. Rousseau s'étoit obstiné à ne point payer de capitation, alléguant que le bureau de la ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *soixante mille francs* pour son *Devin du village*.

On étoit sur le point d'envoyer garnison dans son grenier, lorsque le receveur averti à tems, porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands, échevins & quarteniers. Il y eut assemblée; & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreusement les *trois livres douze sols* de capitation (1) à l'auteur d'*Emile*.

J'ose attester ce fait, ayant été témoin des poursuites & de la résistance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à sa femme & à ses amis de payer pour lui au bureau, sous peine d'encourir son indignation éternelle. On lui objectoit que la garnison n'avoit point de respect pour les grands écrivains, quels qu'ils fussent. *Eh bien!* répondit-il, *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre, & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire comme il le disoit: heureusement qu'on reconnut à tems quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Plâtriere, non loin de la grande poste.

Cet impôt, qui n'a point un titre honorable, alarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il soumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil: mais, graces au travail financier, il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, si la voie des réclamations n'étoit pas ou-

(1) C'est la taxe ordinaire d'une servante.

verte. Le prévôt des marchands est juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne heure.

A cette capitation se joignent les quatre sous pour livre, & la taxe imposée pour le rétablissement du palais, &c. Tout cela compose un second impôt presque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raison & de l'humanité, l'impôt seroit assis sur les arts & le luxe, tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville, & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas sa capitation, il n'y auroit pas d'exécution *civile* ; c'est-à-dire qu'on n'enlevroit pas vos meubles pour les vendre sur le carreau ; mais il y auroit exécution *militaire*. Le receveur au nom du roi de France, vous enverroit *garnison* ; & vous auriez chez vous des soldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la soupe dans votre âtre.

L'opéra donne tous les ans quelques représentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs*. Ainsi ils paient en monnoie de singe, c'est-à-dire, en sauts & en gambades : le surplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente sous* ; & l'on envoie des commandemens *de par le roi* dans des recoins placés sous des tuiles, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres paient le tribut avec des poux ; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle s'acquitteroient beaucoup plus facilement selon la méthode indienne.

Des extensions inapperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même maniere les vingtiemes, la taille & les accessoires ;

& pendant quel tems? Sous l'administration de M. Necker. Il a cependant passé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger les commis de la capitation & des doubles vingtiemes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'esprit & à l'expression de l'Evangile, les regarder comme des *publicains*. C'est une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en passant pour punir à sa maniere les âpres agens du fisc, & la dureté de leur emploi & souvent de leur caractere; car ils sont toujours disposés à se séparer de l'intérêt général des citoyens, pour embrasser & faire exécuter des loix arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas les *estimer* par leurs fonctions qui ont un caractere oppressif, ou du moins abusif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au roi, de la *capitation soumise à des principes incertains, & qui excite fréquemment des difficultés & des plaintes*. Il avoue qu'elle dépend d'une *répartition arbitraire*. Qu'ajouter à ce mot?

LE SOLITAIRE.

Est-il un lieu en France où l'homme domicilié soit exempt de la capitation? Vous en parlez comme si cet impôt n'existoit que pour Paris; vous en parlez... Ah, sans J. J. Rousseau, ce chapitre étoit en blanc.



CHAPITRE CCXXXIV.

Filles d'Opéra.

L'ARGENT coule pour des fêtes, pour des ſpectacles, pour les frivoles jouiſſances du luxe. L'opéra ſur-tout eſt entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la nation dans le creuſet de la volupté, & les couler en molleſſe.

On n'a rien épargné. L'art des enchantereſſes prodigue ces molles poſtures qui jettent l'étincelle des deſirs dans de jeunes organes. La hardieſſe de leurs regards, qui devroit révolter, invite une folle jeuneſſe. On oublie que ces beautés ſont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne ſont point vénales. On leur prête mille graces piquantes, parce qu'elles ſemblent pleines du dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent; & ce n'eſt que dans leurs bras qu'on ſe déſabuſe de leurs charmes. Toute victime de la débauche eſt toujours une froide prêtreſſe de l'amour.

Une fille eſt enlevée au pouvoir paternel, dès que ſon pied a touché les planches du théatre. Une loi particuliere rend vaines les loix les plus antiques & les plus ſolemnelles. Cette fille d'opéra ſe montre au foyer toute reſplendiſſante de diamans : elle eſt reſpectée de ſes compagnes, à raiſon de ſa robe éclatante, de ſa voiture légere, de ſes chevaux ſuperbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, ſelon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute; elle traite, avec les airs d'une femme de qualité,

le Bijoutier séduisant & l'industrieuse marchande de modes. Le magistrat déride son front en sa présence, le courtisan lui sourit, le militaire n'ose la brusquer. Sa toilette est tous les matins surchargée de nouveaux présens : le Pactole semble rouler éternellement chez elle.

Mais la mode qui l'éleva vient à changer. Une petite rivale, qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, se met insolemment sur les rangs, brille, l'éclipse, & fait déserter son sallon. La courtisanne superbe, quoique ayant encore de la beauté, se trouve, l'annnée suivante, seule, avec des dettes immenses. Tous les amans se sont enfuis; & quand ses affaires seront liquidées, à-peine aura-t-elle de quoi payer sa chaussure & son rouge.



CHAPITRE CCXXXV.

Répugnance pour le mariage.

TANDIS que tant de filles jouissent d'une liberté licencieuse, & qui ne tourne pas même au profit de la population, que ferez-vous de ce nombre infini de filles, sous l'aile de leurs parens, austeres gardiens de leur pudicité, & qui sont condamnées par leur indigence, ou par leur sotte fierté, à passer leur vie dans le célibat? Ne sont-elles pas incessamment sur le bord de l'abîme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche?

La beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, si une dote ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation,

puiſque les hommes fuient, & redoutent de ſigner le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abuſée.

Ou les femmes ont agi contre elles-mêmes, en ſe livrant au luxe, ou nous ne ſommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes ſans dot; les hommes ne ſe marient plus, ou ne ſe marient qu'à regret. Quel renverſement dans l'ordre ſocial! & quel eſt le remede à apporter à ce vice politique?

Comment n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilité? Et comment la diſſipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-ils pas les hommes ſur les ſuites d'un nœud que l'uſage tourne en ridicule, que les loix ne protegent que quand le mal eſt fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au ſcandale?

Détaillons, dans les chapitres ſuivans, ce qui fait, pour ainſi dire, du mariage un objet de dériſion. Tout l'avantage eſt pour le vice; & que reſte-t-il à la vertu?



CHAPITRE CCXXXVI.

Le Nom que vous voudrez.

LA foule nombreuſe des courtiſannes, qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpece de femmes qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans

le maintien, mais le regard à-peu-près aussi complaisant; elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux qui ont un air de décence. Elles déclament affreusement contre les filles, leurs rivales & leurs ennemies; mais tantôt elles ont perdu au jeu; elles se plaignent tout bas d'être ruinées, & on leur prête secrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles savent craindre, & non respecter.

L'homme qui veut les posséder, n'aura guere que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes, parce que l'or ne sera point de plusieurs couleurs, & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

La mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au colisée, aux spectacles; & qu'on ne dise pas en les rencontrant, *c'est une telle*, mais *c'est madame une telle, à qui M*** donne le bras.* Malheur à qui voudroit en médire! Tout le cercle des bonnes amies, qui de proche en proche se prolonge jusqu'à l'infini, prendroit feu; & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part, il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société, & pour se servir du terme reçu, un *monstre*. Cette épithete m'avertit de clore bien vîte le chapitre.

LE SOLITAIRE.

Vous feignez de la craindre, cette épithete: vos Parisiennes sont donc bien les ennemies de la vérité, ou bien utiles aux écrivains qui respectent leurs vices.

CHAPITRE CCXXXVII.

De certaines Femmes.

SI les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace passionnée & leurs amoureux transports? La nature leur a donné la pudeur, qui est une suite du défaut de forces, qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui, certaines femmes, par désœuvrement, par curiosité & sur-tout par ambition, ne s'interdisent point l'attaque : mais le système de la nature n'est pas rompu pour cela; les hommes ont le droit de refuser, ou en sont quittes pour une *passade*.

Ce petit chapitre ne sera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le sera que trop. Je n'ai donc pas besoin de l'achever. C'est bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes : mais je peins Paris.



CHAPITRE CCXXXVIII.

Filles publiques.

ELLES se donnent, après tout, pour ce qu'elles sont; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie : elles ne peuvent causer les ravages qu'une femme libertine & prude occasione souvent sous les fausses apparences de la modestie & de l'amour. Malheureuses victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tem-

pérament fougueux, elles ne s'offensent ni de l'outrage, ni du mépris; elles sont avilies à leurs propres yeux; & ne pouvant plus régner par les graces de la pudeur, elles se jetent du côté opposé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

Mais il y a encore des degrés dans cet abîme de corruption; l'une se livre tout à la fois aux plaisirs & à l'argent; l'autre est une brute qui n'a plus de sexe, & qui ne sent pas même la dérision qu'elle inspire.

Nous n'offenserons pas ici les oreilles chastes, ni les yeux de l'innocence, en leur présentant les scenes de la débauche & de la crapule; nous tairons les fantaisies du libertinage, les saillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à trente mille prostituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Retif de la Bretonne en a tracé le tableau dans son *Paysan perverti* : les touches en sont si vigoureuses, que le tableau en est révoltant; mais il n'est malheureusement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvantet les imaginations sensibles; car les désordres voilés de l'humanité ne sont pas bons à mettre au jour.

Disons seulement que le nombre des filles publiques, ne favorisant que trop le désordre des passions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes; de sorte que, dans ce siecle si poli, on est grossier en amour.

Nous sommes si éloignés de la galanterie ingénieuse de nos peres, que notre conversation avec les femmes que nous estimons le plus, est rarement délicate. Elle abonde en mauvaises plaisanteries, en équivoques & en narrations scandaleuses. Il

feroit tems de corriger ce mauvais ton. C'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules*.

Les paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut-être ſi difficiles à réprimer que celles dont le déréglement paroît excuſable ; enſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête femme que la *femme galante*.

Mais le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché; il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

Comment un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte, dans l'âge des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée miſe élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au ſein de la débauche, & jouir, ſous la protection des loix même, de ſa licence effrénée ? Le retour qu'elle fera ſur elle-même, lui dira qu'il n'y a aucun prix ſolide attaché à l'exercice de la vertu, & elle ſe laſſera de ſe combattre elle-même. La raiſon ne pourra pas lui faire appercevoir diſtinctement les avantages qui réſultent de la ſageſſe; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des ſéducteurs, ſur-tout pour ſon ſexe.

Auſſi n'eſt-il guere poſſible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles. La corruption, dans le dernier ordre des citoyens, ainſi que dans le premier, n'a preſque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'eſt-à-dire, *vulgivagues*, & dix mille environ,

moins indécentes qui ſont *entretenues*, & qui, d'année en année, paſſent en différentes mains. On les appelloit autrefois *femmes amoureuſes*, *filles folles de leur corps.* Les filles publiques ne ſont point amoureuſes ; & ſi elles ſont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent ſont beaucoup plus inſenſés.

La police va chercher des *eſpionnes* dans ce corps infâme. Ses agens mettent ces malheureuſes à contribution, ajoutent leurs déſordres aux déſordres de la choſe, exercent un empire ſourdement tyrannique ſur cette portion avilie, qui penſe qu'il n'y a plus de loix pour elle. Ils ſe montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la plus vile proſtituée; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la baſſeſſe ! Oui, il y a des êtres au-deſſous de ces femmes de mauvaiſe vie, & ces êtres ſont *certains hommes de police.*

Une ordonnance de police fait défenſe aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la ſemaine ou à la journée, des *robes*, des *peliſſes*, des *mantelets* & autres ajuſtemens; ce qui prouve, d'un côté, l'extrême miſere, de l'autre, l'uſure effroyable que ces marchands ne rougiſſoient pas d'exercer ſur ces créatures qui n'ont ni meubles, ni vêtemens, & qui ſentent la néceſſité de ſe parer, afin d'être payées à un plus haut prix; car une *peliſſe* ſe rend plus exigeante qu'un *caſaquin.*

Toutes les ſemaines, on en fait des enlevemens nocturnes, avec une facilité qui, trop exceſſive, ne ſauroit manquer de déplaire au ſpéculateur politique, malgré le mépris qu'inſpire l'eſpece qu'on traite ainſi. Le ſpéculateur ſongera à la violation de l'aſyle domeſtique dans les heures de la nuit,

à la foibleſſe du ſexe, aux mauvais traitemens qu'il eſſuie, & aux inconvéniens qui peuvent en réſulter, ces créatures étant quelquefois enceintes; car le libertinage ne les diſpenſe pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la priſon de la rue Saint-Martin, & le dernier vendredi du mois, elles *paſſent à la police*, c'eſt-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la ſentence qui les condamne à être enfermées à la Salpétriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenſeurs; on les juge fort arbitrairement.

Le lendemain, on les fait monter dans un long charriot, qui n'eſt pas couvert. Elles ſont toutes debout & preſſées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci ſe cache le viſage; les plus effrontées ſoutiennent les regards de la populace qui les apoſtrophe; elles ripoſtent indécemment & bravent les huées qui s'élevent ſur leur paſſage. Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour; les propos que cette marche occaſione ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *matrones*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un charriot couvert.

Arrivées à l'hôpital, on les viſite, & on ſépare celles qui ſont infectées, pour les envoyer à Bicêtre, y trouver la cure ou la mort; nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémiſſant de le tracer, & non guéri de l'impreſſion horrible qu'il a laiſſée dans tous mes ſens.

O toi, qui, loin des villes, reſpires en paix l'air des monts, heureux habitant des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures, intactes, comme la neige qui couronne les

ſommets reſplendiſſans de ces montagnes qui ceintrent l'horizon; dans ce ſéjour des vertus, auſſi éloigné par tes mœurs, du ſiege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts ſimples & paiſibles, apprends à connoître & à mieux goûter les chaſtes embraſſemens d'une tendre épouſe & les careſſes d'une ſœur aimée. Tu ſais combien la pureté de l'ame & la modeſtie vraie & touchante prêtent de charmes & d'intérêt à la beauté, quelle diſtance infinie ſe trouve entre le ſourire maniéré & le regard d'une Pariſienne, & le front animé & pudique de ces vièrges brillantes de fraîcheur & de ſanté, pour qui la débauche eſt encore un mot ſans idées! Ah! trop heureux républicains, conſervez tous, dans vos paiſibles retraites, cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domeſtiques; pleurez ſur le jeune imprudent, qui, épris d'un vain faſte amoureux d'un luxe puérile, trompé par une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la capitale; retenez-le, enchaînez-le; & de peur que des mots honteux ne viennent frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir, ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire: *Siſte, miſer! Ibi luxus & avaritia matrimonio discordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horribilis racomonades Veneris templum & voluptatum ſedes occupat; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ; ibi exercentur artes damnoſæ, ſeu ſaltem vanæ & prorſus inutiles; ibi moventur lites & jurgia; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus,*

Nec missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo ;
ibi fastus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Unde proverbium frequens & solemne omne malum ab urbe.

On peut évaluer à près de *cinquante millions* par an, l'argent qu'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes sous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à *trois millions* ; disproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux bijoutiers, aux loueurs de carrosses, aux traiteurs, aux aubergistes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inspire un profond effroi, c'est que, si la prostitution venoit à cesser tout-à-coup, vingt mille filles périroient de misere, les travaux de ce sexe malheureux ne pouvant pas suffire ici à son entretien ni à sa nourriture. Aussi ce débordement est-il comme inséparable d'une ville populeuse, & une infinité de métiers ne subsistent que par la circulation rapide de ces especes qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire son or de son coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le besoin lui soumet ; une passion plus forte a dompté sa passion cherie. Il regrete son or, il pleure ; mais l'or a coulé.

CHAPITRE CCXXXIX.

Courtisannes.

ON appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, sans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui se vend à bas prix. Mais le caprice, le sort, le manege, un peu d'art ou d'esprit mettent une énorme distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altiere Laïs, qui vole à Long-Champ dans un brillant équipage (que, sans sa présence licencieuse, on attribueroit à une jeune duchesse), jusqu'à la *raccrocheuse*, qui se morfond le soir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier! Que de distinctions, de nuances, de noms divers, & ce pour exprimer néanmoins une seule & même chose! Cent mille livres par an, ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart d'heure, causent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtisannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies: « On les prendroit, » dit-il, pour les femelles des courtisans; elles ont » effectivement tous les mêmes vices, emploient » les mêmes ruses & les mêmes moyens, font un » métier aussi désagréable, ont autant de fatigues, » sont aussi insatiables, en un mot, leur ressem- » blent beaucoup plus que les femelles de cer- » taines especes ne ressemblent à leurs mâles. »

CHAPITRE CCXL.

Filles entretenues.

AU-DESSOUS des courtisannes par le rang, elles sont moins dépravées. Elles ont un amant qui paie, dont elles se moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre, à leur tour qu'elles paient, & pour lequel elles font mille folies.

Ou ces femmes deviennent insensibles, ou elles aiment jusqu'à la fureur. Alors elles paient à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour, elles ont la rage de se marier. Ceux qui préferent la fortune à l'honneur, les épousent & s'avilissent. Ces épouseurs sont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

On ne dit point en Perse (selon le marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un toman vaut quinze écus de notre monnoie.) De même, ajoute-t-il, aux noms de nos filles entretenues, on devroit substituer ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*, la *dix louis*, &c.; le tout pour l'utilité publique & l'instruction des étrangers, qui paient fort souvent à un prix excessif ce qui est à très-bon marché pour tout le monde.



CHAPITRE CCXLI.

Le Paysan perverti, par M. Retif de la Bretonne.

J'AI renvoyé, pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce roman hardiment dessiné, qui a paru il y a quelques annés. La force du pinceau y fait un portrait animé des désordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu sont exposées dans une capitale dissolue. Cet ouvrage doit être salutaire, malgré ses peintures trop nues & trop expressives; parce qu'il n'est pas un pere en province qui, d'après cette lecture, ne fixe constamment son fils auprès de lui : & c'est un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris où ils viennent se perdre & se corrompre.

Les villes du second & du troisieme ordre se dépeuplent insensiblement, & le gouffre immense de la capitale dévore non-seulement l'or des parens, mais encore l'honnêteté & la vertu natives de leurs fils, qui paient cher leur imprudente curiosité.

Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression, & dont si peu d'entr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & ne savent plus reconnoître

ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

Est-ce que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales & attachantes qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prevost & de son heureux rival, Mr. Retif de la Bretonne? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches, *nugæ canoræ*; on pese des mots; on écrit des puérilités académiques: voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux. Que nous devenons secs & étroits!

Il reste à une plume douée de cette énergie un tableau neuf à tracer: une mere malheureuse qui se trouve pressée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant sa fille qui combat long-tems, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ses souffrances, & qui attendoient d'elle ce sacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conscience de la vertu, il est vrai; mais sa mort est sans fruit. Le lendemain de son trépas, sa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il est du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé sans doute des meres faciles & criminelles, & à un tel point que je n'ose ici l'écrire; mais il saura en même tems qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la classe des fictions imaginaires.

CHAPITRE CCXLII.

Bal de l'Opéra.

LE bal de l'opéra entretient cette licence, la consacre par une sorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réservés à se livrer au goût universellement avoué. Il est réputé très-beau, quand on y est écrasé : plus il y a de cohue, & plus on se félicite le lendemain d'y avoir assisté.

Quand la presse est considérable, les femmes se jettent dans le flux & le reflux, & leurs corps délicats supportent très-bien d'être comprimés en tout sens au milieu de la foule, qui tantôt est immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'esprit, dit-on, pour n'en avoir pas sous le masque ; ce qu'on y entend est cependant beaucoup moins spirituel que ce qui se dit dans nos cercles. On n'y parle point des personnes ni des événemens ; & tous les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, cela seroit très-piquant.

Les filles entretenues, les duchesses, les bourgeoises sont cachées, sous le même domino, & on les distingue : on distingue beaucoup moins les hommes ; ce qui prouve que les femmes ont en tout genre, des nuances plus fines & plus caractérisées.

Il régnoit autrefois dans les bals une grosse gaieté ; il n'y en a plus ; on s'observe sous le masque autant que dans la société.

J'ai vu à Paris un bal où cinquante *** avoient ſous leurs dominos ſix coups à tirer. Il eſt vrai qu'on ne le ſut que le lendemain ; mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'eſt au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris ſur-tout on rencontre des laideurs aimables.

Je ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement cette tournure attentive & polie que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

Quand un carme, un cordelier, un bénédictin s'échappant du cloître, a pu aſſiſter une fois au bal de l'opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes ; il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

La ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la plus importante, c'eſt *un quadrille.* J'ai donc été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

On ſait que l'on envoie une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger ; mais ſait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec juſteſſe & préciſion à cinq cents lieues de diſtance ?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire, en ce qu'il aura ſervi à prouver que, malgré les changemens des ſiecles, les anciens uſages reviennent rapidement ſur leurs pas, lorſque quelques circonſtances frappantes rappellent le génie national.

On donne ſix livres par tête, pour entendre une ſymphonie bruyante & monotone. Quand on

n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie; mais on y va pour dire le lendemain, j'ai été hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

On y danse quelquefois; mais celui qui a vu les danses vives & animées des jeunes beautés du pays célebre par les soupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alsaciennes, les sauts des Provençales, l'expression de la joie sincere & ingénue parmi les Bretonnes, ne pourra plus souffrir les graces froides & l'affêterie de nos danses de bal, soit paré, soit *masqué*.

CHAPITRE CCXLIII.

Sans Titre.

IL est des vices sur lesquels la censure doit se taire, parce qu'elle risqueroit de les dévoiler sans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes destinées à mourir dans les ténebres? Comment les complices de ces abominations secretes reviendroient-ils aux vertus dont ils sont incapables? C'est une génération qui ne laisse plus d'espérance; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & disparoître; & l'indignation même peut se changer en pitié, quand on songe à l'avilissement où se plongent ces êtres si bassement corrompus.

La rigueur contre ces erreurs monstrueuses est un remede dangereux, & le plus souvent inutile. Il est désavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire; & lorsqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réussir, & ne point faire de vaines tentatives.

Le magiſtrat qui tient un regiſtre ſecret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont juſqu'au ſcandale ; mais hors de là, quelle circonſpection ! La recherche deviendroit auſſi odieuſe que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordemens entrent dans nos entretiens. Les vieillards ſortent de la gravité de leur caractere, pour parler de ces licences criminelles ; la ſainteté des mœurs eſt offenſée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaiſante preſque publiquement ſur ces incroyables turpitudes.

D'où vient ce nouveau ſcandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la dériſion la ſainte douleur de la vertu qui gémit ſur ces infamies qui aviliſſent les femmes, en font un ordre à part dont on décrit les deſirs & les étranges fureurs ? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civiliſation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a été un phénomene même pour quelques eſprits libertins ; & dans ſes excès, il n'a pas choqué notre ſiecle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir, laiſſer ces vices honteux, qui puniſſent ceux qui s'y livrent, ſe fondre & diſparoître devant les paſſions douces, honnêtes & vertueuſes, qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'eſt l'idée de Monteſquieu, & il l'avoit ſûrement méditée, lorſqu'il la publia dans un livre auſſi grave que l'*Eſprit des loix*.

Où ces abominations n'exiſtent pas, dans des villages, qui croiroit que des prédicateurs ont eu la funeſte imprudence de les dévoiler en parlant de certaines villes qui furent ou qui ne furent pas ce que l'Ecriture ſainte raconte? A leur zele téméraire, combien d'hommes ont dû la connoiſſance de ces vices infâmes; & d'autres l'eſſai de ces déſordres! Peut-on reſpecter aſſez l'innocence qui nous écoute? N'y a-t-il pas des cœurs qu'on ne peut frapper ſans faire jaillir ſur elle le venin ſubtil d'une corruption contagieuſe? Juſqu'où ne va pas la curioſité des paſſions effrénées?

Du tems de Juvenal, de Martial, Rome étoit déja corrompue comme Paris peut l'être de nos jours.

Je vais tranſcrire ici deux épigrammes de l'Anthologie, qui ne ſont étrangeres à notre ſiecle que par l'expreſſion, & qui prouvent ce que je viens d'avancer.

Viri eſſe recuſant, & non facti ſunt mulieres,
Neque viri facti ſunt, cum patiantur opera mulierum,
Nec mulieres ſunt, cum naturam conſecuti ſint virorum,
Viri ſunt mulieribus, & viris mulieres.

Inter ſe geminos audes committere cunnos.
Mentitur virum prodigioſa Venus.
Commenta eſt dignum Thebano ænigmate monſtrum
Hic ubi vir non eſt ut ſit adulterium.

CHAPITRE CCXLIV.

Les petits Chiens.

LA folie des femmes eſt pouſſée au dernier période ſur cet article. Elles ſont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des ſoins inconcevables. Marchez ſur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'eſprit d'une femme; elle pourra diſſimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez bleſſé ſon *manitou*.

Les mets les plus exquis leur ſont prodigués : on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce ſont de grands imbécilles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement ſous le bras dans les promenades & dans les rues; ce qui leur donne un air ſi niais & ſi bête, qu'on eſt tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

Quand je vois une belle profaner ſa bouche en couvrant de baiſers un chien qui ſouvent eſt laid & hideux, & qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections ſi vives, je trouve ſes yeux moins beaux; ſes bras, en recevant cet animal, paroiſſent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ſes careſſes; elle perd à mes yeux une grande partie de ſa beauté & de ſes agrémens. Quand la mort de ſon épagneul la met au déſeſpoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle & attendre en ſilence que le tems amene l'oubli d'un ſi grand déſaſtre, cette extravagance anéantit ce qui lui reſte de charmes.

Jamais une femme ne ſera Cartéſienne : jamais elle ne conſentira à croire que ſon petit chien n'eſt ni ſenſible, ni raiſonnable quand il la careſſe. Elle déviſageroit Deſcartes en perſonne, s'il oſoit lui tenir un pareil langage ; la ſeule fidélité de ſon chien vaut mieux, ſelon elle, que la raiſon de tous les hommes enſemble.

J'ai vu une jolie femme ſe fâcher ſérieuſement & fermer ſa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuſer la ſenſibilité aux animaux ? Croyons-les très-ſenſibles ; & loin de juſtifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faiſons que le moindre mal poſſible : mais en nous nourriſſant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles careſſes un petit chien que nous ne mangeons pas.

La femme d'un médecin avoit ſon petit chien malade : ſon mari avoit promis de le guérir ; il n'en faiſoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout : impatiente, elle fit venir Lyonois (1), qui réuſſit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave docteur de la faculté au conſervateur de l'eſpece canine ? *Oh, monſieur, entre confreres*, reprit Lyonois, *il ne faut rien.*

LE SOLITAIRE.

Vous racontez cette anecdote qui n'eſt que plaiſante : en voici une dont je puis garantir l'authenticité & qui ne fait point honneur à l'amitié *mulieri-chienne.* Une jeune dame de qualité ſe pro-

---

(1) Fameux Médecin de chiens.

menoit sur les bords d'une petite riviere avec son fils aîné âgé de quatre ans. Elle permit à son épagneul de folâtrer avec l'héritier présomptif; mais par un accident, qui échappa à sa courte prévoyance, le chien & l'enfant tomberent dans l'eau. Lequel de ces deux êtres chéris vous imaginez-vous qui ait obtenu les premiers regards, les premieres frayeurs, les premiers soins de cette femme sensible? Vous êtes loin de croire que ce fut le petit chien qui nageoit, tandis que l'enfant buvoit la mort: cependant c'est ce qui arriva. Cette dame ne tendit des mains secourables au foible enfant, alors unique espoir de sa maison, qu'après avoir sauvé l'animal favori d'un danger imaginaire. Il faut avoir été témoin d'un fait aussi étrange que flétrissant pour en constater la certitude, & il faudroit être chien pour n'en point gémir agité de la plus vive indignation. Mais, j'avoue que l'enfant fut rappellé à la vie par les soins du chirurgien de la dame.



CHAPITRE CCXLV.

Suffisance.

Elle est assez familiere au Parisien qui a de la fortune. La suffisance de l'officier n'est pas prononcée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépare un peu dans presque tous les états la politesse & le savoir-vivre; mais comme c'est un défaut général, il devient presqu'insensible. L'extrême urbanité est le résultat d'une infinité de points délicats qu'il faut saisir; elle n'existe réellement que chez certains

hommes dont le caractere est élevé & l'ame très-sensible. L'homme de cour possede parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne l'ait pas dans le cœur; c'est qu'il sent avec finesse, & qu'il est attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque chose de plus forcé que celle de l'homme de cour; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

Quand la nuance est un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aisance qui distingue les bons originaux en ce genre. Les copistes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée : tels sont les commis de Versailles, plusieurs financiers, quelques officiers aux Gardes, quelques auteurs, & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoisseur.

CHAPITRE CCXLVI.

Vente de l'Eau.

QUAND on dit en Suisse, où les fontaines publiques, abondantes & commodes sont multipliées jusques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris; que le robinet des fontaines est à sec la moitié de l'année; que les chevaux sont obligés, pour boire, d'aller à la riviere; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les sales bassins de quelques promenades; on se prend à rire & l'on hausse les épaules d'étonnement & de pitié.

La vente de l'eau monte dans la capitale à une somme effrayante. Mettons neuf cent mille habitans (car c'est-là mon compte), & taxons-les à trois livres par an; c'est-à-dire, trente voies d'eau

l'une portant l'autre à deux sous : voilà deux millions sept cent mille livres.

La ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, se trouve arrosée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait espérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le besoin l'exigera.

Voici donc une innovation qui porte un caractere de grandeur & d'utilité nationale.

LE SOLITAIRE.

(*Nationale ! elle est pour le plus une utilité parisienne.*)

L'AUTEUR.

La prompte distribution de l'eau, indépendamment de ses nombreux avantages, a celui de procurer un air plus salubre à respirer. Et quel service à rendre aux habitans de la capitale !

Mais pourquoi prendre les eaux si bas ? N'étoit-il pas plus simple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hidraulique, à la place de l'Estrapade, la plus élevée de Paris ? De là, elles se répandroient plus facilement, & seroient plus pures : mais on a voulu commencer par le quartier le plus riche, le fauxbourg S. Honoré, comme le plus en état de payer les avances de la compagnie qui a fait des fonds pour l'établissement des *machines à feu*. Ces avances montent à près de deux millions.

Il en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres, & ainsi à proportion les tuyaux conducteurs de différentes grosseurs, selon le besoin

des particuliers, aboutiront à chaque maiſon, & l'eau s'élevera d'elle-même à quinze pieds.

Plus de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits, infectée par la filtration des foſſes d'aiſance & de mille autres immondices ; ils auront une eau pure, ainſi que les braſſeurs, les teinturiers, les limonnadiers, les dégraiſſeurs, les blanchiſſeuſes, &c. Outre que ces pompes ſeront d'un grand ſecours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus immonde de toutes les villes du royaume.

C'eſt le feu qui éleve l'eau dans ces deux curieuſes machines ſituées au-deſſus de la porte de la Conférence. La ſimple vapeur de l'eau en ébullition eſt l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire; elle éleve l'eau à cent dix pieds au-deſſus des baſſes eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cent mille pieds cubes d'eau, peſant vingt-huit millions huit cent mille livres.* Ainſi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à ſouhait tous les quartiers de la ville ; il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empreſſent pas, dit-on, à ſe ranger dans la claſſe des ſouſcripteurs. Tant les vieilles & ſottes habitudes prévalent ſur les innovations les plus utiles ; ou plutôt tant le Bourgeois, foulé de mille manieres, devient meſquin pour les choſes eſſentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu ſeront dreſſées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi ; peut-être ſeront-ils incapables de tout autre travail ; car ils ont la ſangle imprimée entre les deux épaules, & l'habitude de leur corps voués à l'équilibre ſe prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les freres Perrier sont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun instrument des professions méchaniques, n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied; cette collection déja commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'est immortaliser les arts que de leur donner ainsi l'asyle respecté des palais : si les anciens avoient eu cette prévoyance, nous ne serions pas à gémir sur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des siecles, & dont plusieurs nous manquent sans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre enseveli sous terre à Herculanum ou ailleurs, les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite sera toujours vague, bornée, insuffisante, en comparaison de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ses proportions : il est vu sous toutes ses faces. Les rapports deviennent palpables, & il n'y a plus de langue morte à apprendre, ni de calculs incertains & longs à tracer, pour aboutir le plus souvent à une erreur ingénieusement profonde.

CHAPITRE CCXLVII

Les Demoiselles.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs que *notre comédie*, où l'on fait l'amour à des *demoiselles*. Notre théatre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiselles* ; elles sont enfermées dans des couvens jusqu'au jour de leurs nôces. Il est moralement impossible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais seules, & il est contre les mœurs d'employer tout ce qui ressembleroit à la séduction. Les filles de la haute bourgeoisie sont aussi dans des couvens ; celles du second étage ne quittent point leur mere, & les filles en général n'ont aucune espece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

Il n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du simple artisan & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir, & conséquemment de faire l'amour à leur guise. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'est jamais qu'un marché, & on ne les consulte point. On appelle *grisettes* les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres & de couturieres. Plusieurs d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra.

Elles sont plus réservées & plus décentes ; elles sont susceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient sans scandale. Elles ne sortent que les dimanches & fêtes ; & c'est pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*

qui

qui dédommage de l'ennui de la ſemaine ; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

Or un auteur comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances, & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une demoiſelle que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parens, & le mariage eſt alors ordinairement arrêté. Ainſi nos auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théatre des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *griſettes*.

Ils doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi pourquoi, dans toutes les comédies, des *filles de qualité*, ainſi que des *comtes* & des *marquis*, tandis qu'un étage plus bas la ſcene devient plus variée, plus plaiſante, plus animée ? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les rois ni les gens de qualité ne reconnoiſſent là leur idiome. C'en eſt un que l'auteur s'eſt fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ſes pieces.

LE SOLITAIRE.

Vous avouez que votre comédie eſt nulle, qu'elle peint des mœurs qui ne ſont point celles de la génération préſente. Un tel aveu doit conſoler les comédiens de votre cenſure & les abſoudre de vos accuſations. Ils jouent toujours bien des pieces qui ne ſervent à rien, puiſqu'elles ne ſont point des peintures vraies du caractere & des mœurs ac-

tuelles. Vos tragédies parlent un idiome étranger, inconnu à la cour; elles donnent à des sujets des leçons qui n'appartiennent qu'à des rois. Elles rappellent une antiquité souvent fabuleuse dont le souvenir est nul, puisque les gouvernemens & les hommes ne sont plus les mêmes.

CHAPITRE CCXLVIII.

Galanterie.

ELLE remplace l'amour qui régnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un siecle. Du tems de Louis XIV, on mettoit dans ses goûts de la décence & de la délicatesse.

Les fortes passions sont rares aujourd'hui, mais aussi n'ont-elles pas ce caractere farouche qui faisoit succéder la vengeance à la tendresse, & les crimes aux plaisirs les plus doux. On ne se bat plus pour les femmes; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

Ce que l'imagination ou exaltée ou trompée avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé; & à considérer le changement d'un œil philosophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foiblesse de notre caractere & au peu de besoin que nous avons de sentir notre ame s'élever & prendre un certain essor. Nous nous passons de force & de grandeur dans tout le reste : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour?

On ne voit plus un amant délaissé, chercher dans le poison un remede à ses maux : il y en a de plus doux; & l'inconstance (que je ne prétends pas justifier) vaut cependant mieux que les

mouvemens frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil perſonnel qu'à la vraie tendreſſe.

Il ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier, c'eſt perdre la liberté ; c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue.

L'eſtime vraie & ſentie, ajoute-t-on, quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt bien plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ſes hommages s'évaporent, & ne ſont pas dus à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs : mais la patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'amour proprement dit n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir : auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance, il n'exige point de ſacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui ſont conſacrés au devoir ; il reſpecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les reſſerre : enfin, il fait paſſer l'honneur avant tout, & proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

Le légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la véritable vertu peut ſe conſerver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-

t-on honneur à mon ſiecle, de l'abſence d'un tel vice? Je ne le crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieurs vertus. Le viol prouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'amour ne ſera donc point appellé parmi nous le bourreau des cœurs. Toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légéreté, que ſes atteintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

Je dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglans étoient comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos aïeux : ainſi tout eſt compenſé.

Les grandes paſſions, diſent les apologiſtes du ſiecle, ſont aſſez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai ; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie la ſomme des plaiſirs. N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons plus beſoin de paſſions fortes.

CHAPITRE CCXLIX.

Des Femmes.

LA remarque de J. J. Rouſſeau n'eſt que trop vrai, que les femmes, à Paris, accoutumées à ſe répandre dans tous les lieux publics, à ſe mêler avec les hommes, ont leur fierté, leur audace, leur regard & preſque leur démarche.

Ajoutons que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuses d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les sollicitations, assiegent les ministres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs registres; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amans, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les paient.

On voit beaucoup de femmes qui disent d'après Ninon, *je me suis faite homme.* Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offensant.

Jamais autrefois, en parlant du sexe, on ne disoit les *femmes ;* on auroit proféré une expression grossiere.

Jean-Jacques Rousseau a dit des choses si dures aux femmes de Paris, que je n'ose même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je pense, en effet, qu'il s'y trouve beaucoup de femmes sensées, véritablement sensibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande constance en amitié. Mais, en amour... Oh ! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui seul a su leur plaire en ne les flattant pas.

Milord Chesterfield, après avoir encensé de son mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de son fils, que les femmes, parmi nous, sont de grands enfans qu'il faut amuser avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

Nous avons des mines charmantes, des yeux vifs & malins, des physionomies gracieuses & fines, des têtes spirituelles; mais on compte les belles têtes, & elles sont excessivement rares.

Pourquoi les femmes aiment-elles la capitale? Parce qu'elles y sont environnées d'un plus grand

nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne; elles ne déguisent pas l'aversion qu'elles éprouvent pour ce séjour solitaire, où elles se sentent bien moins puissantes.

Quelle qu'impérieuse que puisse être une Parisienne, elle reconnoîtra toujours l'ascendant de l'homme sur elle si celui-ci sait être ferme & prudent. C'est le mari qui fait la femme, mais, comme les trois quarts des hommes sont sans caractere, sans force, sans dignité, il y a une foule de femmes dissipées, dépensieres, galantes, & insolemment altieres.

C'est le principal défaut de nos femmes, que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange; parce que la femme, quelle qu'elle soit, ne peut jamais imprimer à son regard l'insolence ou l'injure, sans perdre de ses graces, de sa dignité & de son empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-dessus d'un homme par son geste ou par son accent, sous peine à l'instant même de paroître odieuse & ridicule. Rien ne la dispense de cette subordination éternelle, fût-elle sur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les passions despotiques, & même orgueilleuses; mais il ne lui est pas permis d'être insolente envers un homme, c'est-à-dire, d'oser mépriser son maître.

Les femmes, qui ne comprennent guere une idée politique, pour peu qu'elle soit vaste & un peu compliquée, ont des notions admirables sur l'ordre & l'économie domestiques. Elles sont précieuses chez un peuple qui vient de naître, & en même tems, chez celui qui est tout-à-fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maisons, le mal que la législation fait au dehors.

Chez les républicains, les femmes ne ſont que des ménageres; mais les femmes ſont pleines de lumieres, de ſens & d'expérience. Lorſque la nation n'exiſte point encore, ou bien lorſqu'elle n'exiſte plus, c'eſt alors qu'il faut les conſulter; car, étrangeres aux liens du patriotiſme, elles tiennent merveilleuſement aux doux liens de la ſociabilité.

LE SOLITAIRE.

Raynal a dit, à-peu-près, la même choſe. « En » général, dans le commencement des ſociétés, » les femmes ſont les premieres à ſe poliſſer. Leur » foibleſſe même & leur vie ſédentaire, plus oc» cupée de détails variés & de petits ſoins, leur » donnent plutôt ces lumieres & cette expérience, » ces attachemens domeſtiques qui ſont les pre» miers inſtrumens & les liens les plus forts de » la ſociabilité. »

L'AUTEUR.

Voilà leur véritable empire à Paris. Elles ſont riantes, douces & aimables, tant qu'elles repréſentent. Dans l'intérieur domeſtique, elles font payer à ce qui les environne, la contrainte qu'elles s'impoſent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe; elles ſe piquent de perfectionner leurs vertus patientes, & de les ſubjuguer de toute maniere.

Il eſt néanmoins une claſſe de femmes très-reſpectables; c'eſt celles du ſecond ordre de la bourgeoiſie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons, elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cher-

chent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles sont l'honneur de leur sexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes; ce qui les rend impérieuses & exigeantes. Un mari est ruiné, s'il perd sa femme. Elle aura été malade pendant dix années; elle lui aura coûté infiniment; il faut qu'il restitue tout à son décès. De là la tristesse avec laquelle on serre des nœuds qui ailleurs sont si doux.

A un certain âge, la femme qui ne se fait pas bel-esprit se constitue dévote. Elle en prend la contenance, assiste à tous les sermons, court toutes les bénédictions, visite son directeur, & s'imagine ensuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui fasse de bonnes actions. Elle se le persuade si bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & sur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur sexe, la timidité, la simplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immense par les agrémens de l'esprit, les graces du langage & des manieres; elles sont plus courues, moins respectées : on les aime sans croire à leur amour; elles ont des amans plutôt que des amis. Ceux-là disparoissent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes, dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

Elles ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur sexe; il faut qu'elles se fassent hommes tout-à-fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne seront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors sera plus sérieux.

CHAPITRE CCL.

Cocarde.

CEs mêmes femmes qui préſidoient aux tournois, qui enrichiſſoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amans, qui leur préſentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire en donnant une *cocarde*. C'eſt que l'amour pour la patrie eſt d'un poids tout auſſi léger que le préſent.

LE SOLITAIRE.

Ces mêmes femmes qui préſidoient aux tournois, mortes depuis quelques ſiecles, *s'acquittent aujourd'hui envers la gloire en donnant une cocarde.* Leur préſent m'étonne moins que leur réſurrection. Reſſuſcitez du moins avec elles les tournois, l'eſprit de chevalerie, les ſottiſes du vieux tems; & nous verrons ſi elles ont renoncé à leurs anciennes habitudes. Quelle opinion aurions-nous d'un guerrier qui croupiroit auprès d'une femme, tant qu'elle ne lui diroit point, va combattre? Il n'y a qu'un lâche qui ſouffrira de ſe laiſſer armer par une femme, qui s'enveloppera de fer plutôt pour ſe conſerver à ſon amante que pour vaincre l'ennemi de ſa patrie.

L'AUTEUR.

Les femmes aiment-elles les hommes célebres? Comment les aiment-elles? Savent-elles réellement les apprécier? Queſtions faciles à réſoudre dans le dernier ſiecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

CHAPITRE CCLI.

Séparations.

LE divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice retentiſſent des gémiſſemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre l'indiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

Notre légiſlation, en preſcrivant un terme indéfini, n'a point ſu compoſer avec nos paſſions, ni avec notre nature. Cette loi extrême s'eſt manifeſtée ſur-tout dans les pays où l'éducation, dépouillant le cœur de ſon énergie particuliere, lui a déſappris à ſentir une paſſion forte & unique.

La loi a été obligée d'accorder les *ſéparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce*; car la ſéparation iſole deux êtres, & les laiſſe dans une eſpece de néant.

Le divorce, dans le pays où il eſt permis, eſt infiniment plus rare que la ſéparation. Faut-il s'étonner ſi, ne pouvant briſer cette loi inflexible & liée mal-à-propos à la religion la plus auſtere, l'homme eſt parvenu, pour ainſi dire, à la ridiculiſer, en la violant tant de fois, & ſi ouvertement.

Les ſéparations volontaires ſont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu inſupportable; on le délie de ſoi-même; & ni les loix civiles, ni les loix eccléſiaſtiques ne vous interrogent ſur cette

désunion, pourvu qu'aucun des contractans ne se plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

CHAPITRE CCLII.

Contraste.

LES femmes, dans la capitale, jouissent non-seulement de la plus grande liberté possible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres secretes & particulieres, elles sont l'ame invisible de toutes les affaires; elles réussissent sans presque sortir de chez elles; elles déterminent la voix publique dans des circonstances où elle sembloit d'abord demeurer indécise.

Qu'il y ait une rixe entre mari & femme : le mari commence par avoir tort; & au bout de trois jours, il est peint des plus affreuses couleurs. La ligue offensive & défensive se manifeste de tous côtés : enfin, les avocats, les loix, le jugement sont pour le pauvre époux : tout cela est cassé à un autre tribunal. Les femmes soutiennent leur parti, malgré les démonstrations les plus authentiques; & après avoir ameuté les esprits, finissent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'est pas mariée! rien ne lui est permis; on lui fait un crime de tout. Les meres sont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoissent tous les tours que les passions peuvent inspirer. Ainsi le rôle de fille est le plus cruel rôle du monde. On la dresse à tous les rians atours de la mignardise & de la coquetterie; on ne lui imprime que l'amour des arts qui servent & em-

belliſſent la volupté ; on ne lui impoſe d'autre devoir que la ſcience de plaire ; & l'on veut que, renonçant au but de tant d'inſtructions, elle ſoit froide, ſourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même inſenſible au plaiſir qui naît de l'impreſſion de ſes charmes.

Il faut donc qu'elle diſſimule avec un cœur neuf, & qui ne ſembloit pas né pour ſoutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle ſent ſi bien : le monde devient injuſte & abſurde à ſon égard. Qu'elle ſoit mélancolique ; elle eſt tourmentée, dit-on, du deſir & du beſoin d'avoir un amant. Eſt-elle gaie, folâtre ? Cet enjouement touche à peu de réſerve. Elle ne peut ni rire ni ſoupirer : on veut qu'elle ſoit fille, & qu'elle ne le ſoit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auſſi ne peuvent-elles pas cauſer enſemble ; &, s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à ſon terme.



CHAPITRE CCLIII.

Les Vapeurs.

La moleſſe eſt douce & ſa ſuite eſt cruelle.

Ce vers de Voltaire eſt d'un phyſicien. En effet, la moleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relachement qui enleve aux fibres l'élaſticité néceſſaire pour que les ſécrétions ſe faſſent avec régularité.

De là, les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation, qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats, qui, inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions; parce que, détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'eſt l'imagination qui ouvre le champ de la douleur, parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles ; & celles-ci ſont ſi-tôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

Ce principe fatigue, devient un tourment. Il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable qui ſe ſent exiſter, & qui voudroit des plaiſirs à l'infini, tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations dont ils ſont les véhicules.

Terrible état ! c'eſt le ſupplice de toutes les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuſes, & qui, pour ſe dérober aux travaux impoſés par la nature, ont embraſſé tous les fantômes de l'opinion.

Nos docteurs, accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoiſſent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle eſt malade, ils diſent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre choſe que de ſe traîner de ſa baignoire à ſa toilette, & de ſa toilette à ſon ottomane; ſuivre dans un char commode une file ennuyeuſe

d'autre chars, cela s'appelle *se promener ;* & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci est même réputé trop violent, & elle n'en use que deux fois le mois.

Ainsi les riches sont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil sec la misere d'autrui, ils n'en sont pas plus heureux ; & ne sachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils sont maudits sans faire un pas de plus vers le bonheur.

CHAPITRE CCLIV.

De l'Idole de Paris, le Joli. (1)

J'ENTREPRENDS de prouver que le joli, dans tous les genres, est la perfection du beau & même du sublime ; que l'avantage d'être aimable l'emporte sur les autres, & que le peuple qui peut se dire la plus jolie nation doit passer, sans contredit, pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes - femmes de Paris.

On a eu jusqu'ici une fausse opinion de ce qui méritoit l'hommage universel des hommes. La nature a besoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'est, comme on fait, pour la rendre plus gracieuse : l'agrément est le dernier trait que l'on puisse donner aux belles choses. Finit-on un édifice, un tableau, un instrument ?

(1) Ce chapitre ironique a déja été imprimé ; mais c'est ici sa véritable place.

on lui prête des ornemens, qui ſeuls peuvent le faire valoir. Il en eſt de même des mœurs; on ne commence à jouir que lorſqu'on commence à raffiner.

Lorſqu'une nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuſte, au milieu des déſerts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choſes; mais c'eſt ſans le ſavoir : on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce en effet que le ſublime, ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire? Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples même les plus ſauvages ont créé ſans efforts ce ſublime tant admiré : la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'eſt une nature brute qui n'a pas beſoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil; on s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé; on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſans, qui battent majeſtueuſement ſes rives.

On idolâtre le fantôme de la liberté, & l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit créer une foule de plaiſirs enchanteurs; état délicieux où des chaînes d'or & de ſoie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſemens variés; où l'on vous ôte une force dangereuſe pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée. On refuſe, dans ces tems groſſiers, d'élever des rois ſur ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une cour brillante, qui réunit & les galanteries les plus ingénieuſes, & les chefs-d'œuvres heureux des arts & du goût.

On vit ſans peintres, ſans ſtatuaires, ſans muſiciens, ſans coëffeurs, ſans cuiſiniers, ſans confiſſeurs. Il regne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante : tout eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des cloîtres; tous les divertiſſemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, & n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leurs époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes, elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale, noms ſi judicieuſement devenus ridicules parmi nous, jouiſſent de tous leurs triſtes droits. Les mariages ſont féconds; une maniere de vivre, uniforme & ſérieuſe eſt le caractere dominant de ce peuple, qui ne differe guere des ours.

Mais, dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il ſort de cette gravité impoſante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau; il taille, il façonne, il ſe crée des regles : le goût & la délicateſſe viennent, & enfantent le *joli*, mille fois plus ſéduiſant. On ne voit plus ſur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un ſanglier, ou d'un cerf. On ne voit plus des héros groſſiers dévorer des moutons, des princeſſes filer ou faire la leſſive. On s'honore d'une noble oiſiveté; & des mets délicats, remplis de ſucs quinteſſenciés, ſe ſuccedent pour réveiller un appétit ſans ceſſe éteint & renouvellé.

Les guerriers (ſi toutefois ils mangent) effleurent l'aile d'un faiſan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de ſucreries. On ne vide plus des outres; on goute des liqueurs fines, poiſon délectable & chéri.

chéri. Les hommes au poignet de fer à l'estomac d'autruche, aux muscles nerveux; ne se montrent qu'à la foire.

C'est l'heureux siecle où l'on répand plus d'aisance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertissemens pour chasser l'immortel ennui.

On voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la succession graduelle des choses; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'amour n'est plus aussi cette flamme consumante qui faisoit pleurer les Achilles, qui poussoit les Paladins à travers les monts & les forêts; c'est une affaire de vanité: & telle femme s'imagine l'emporter en mérite sur les autres femmes à proportion de ses amans. Elles ont le cœur assez bon pour se croire obligées de faire beaucoup d'heureux. Tout change; mais c'est pour le mieux. Fils, vous ne dépendrez plus servilement d'un pere qui pensoit bonnement que la nature lui avoit donné quelque empire sur vous. Femmes, vous vous moquerez de votre époux; plus de liens gênans; chaque individu est libre, & n'est soumis qu'au joug politique...

O comme tout devient facile & naturel! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques, est à-peine un sujet de plaisanterie. Ces idées sublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inspiré ce fanatisme opiniâtre qui tient à de fortes pensées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroissent plus que sur un stérile papier, où elles sont jugées, non sur leur degré d'élévation & de force, mais sur l'expression qui les habille & les décore. M[r]. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Sha-

kespéar, &c. sont des écrivains *monstrueux*. Il est vrai que M. l'académicien est éloigné de cette *monstruosité*.

Ce beau même qui, comme une statue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne semble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des philosophes. Mais le joli est venu à son tour; le joli a touché tous les sens; le joli est toujours charmant, jusques dans ses caprices. Il prête, en effet, des attraits à la volupté; il est l'orateur des cercles; il attache la curiosité; il orne les talens de tous leurs avantages; toujours léger & différent de lui même, il voit dans toutes ses attitudes le goût présider à sa structure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature, qu'il imite, ou plutôt qu'il surpasse.

Qu'est-ce que la beauté? Un rapport, une juste proportion, une harmonie, très-souvent froide & dénuée de graces. Le joli n'a pas besoin d'être examiné; il inspire l'ivresse, dès qu'il est apperçu: un soupir involontaire rend hommage à sa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquises, ces merveilles fragiles; elles en sont plus précieuses; l'œil s'y fixe avec complaisance, l'œil admire, & l'imagination, toute active qu'elle est, se trouve satisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

Transportons en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoissent encore sur notre globe, sous les noms de *Tartares*, de *Hongrois*, &c. Vous appercevrez une haute stature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaisse, des bras charnus, une jambe for-

c

tement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faiſceau de muſcles élaſtiques & ſouples. Cet homme eſt auſſi agile que robuſte. Il ſupporte la faim, la ſoif; il couche ſur la terre; il brave l'ennemi, les ſaiſons & la mort. Plaçons à ſes côtés cet élégant que les graces ont ſemblé careſſer en le formant; il exhale au loin une odeur d'ambre; ſon ſourire eſt doux, & ſes yeux ſont vifs. A peine ſon menton porte l'empreinte de la virilité. Sa jambe eſt fine & légere; ſes mains ſemblent créées, non pour les travaux de Mars, mais pour piller les tréſors de l'amour. La ſaillie étincelle en ſortant de ſa bouche de roſe; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repoſer comme elle dans le calice des fleurs; il gronde le zéphir, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine s'arrête-t-il ſur une idée; ſon imagination eſt auſſi prompte, auſſi changeante que ſon être eſt ſémillant.

Eh bien, prononcez, gentils François, lequel des deux mérite la préférence? Avouez que le premier vous fera peur autant que l'autre vous cauſera de plaiſir à voir ou à entendre.

Paſſons aux arts. On s'eſt donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les perſonnages ſont agités de mouvemens convulſifs, où les paſſions ſont peintes ſous leurs vraies couleurs: cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majeſtueux qui regne dans nos grandes ſalles de ſpectacle. Mais, lorſqu'à table on veut appeller la gaieté, encore plus néceſſaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faiſoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakeſpear, ou de ce triſte Sophocle? O que le tems eſt bien mieux employé! Le rimeur plaiſant, le chanſonnier ai-

mable l'emportent même ſur les maîtres du Parnaſſe. Un couplet de chanſon, un vaudeville, un madrigal, un petit conte tiennent tous les eſprits attentifs; bons ou mauvais, on rit toujours, parce que le joli eſt le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorſque l'homme, rendu à lui-même, & dépouillé de ſa robe, oſe avouer ſes goûts, ſes caprices, & paroître ce qu'il eſt.

Légers Anacréons de nos jours, qui valez, ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathyle, accourez, aimables frivoliſtes, & faites diſparoître le ſublime Homere, le divin Platon, & tous ceux qui leur reſſemblent!

Oui, le *joli* eſt le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un reſſort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le ſublime ne ſont point rares; ils abondent dans la nature; nos yeux en ſont fatigués. Le ſublime eſt au ſein de cette immenſe forêt, dans ce déſert ſans bornes, dans les auguſtes ténebres de ce temple ſolitaire. Il ſe déploie ſous la voûte radieuſe du firmament; il vole ſur les ailes des tempêtes; il s'éleve avec ce volcan dont la flamme rouge & ſombre embraſe la nue; il accompagne la majeſté de ces vaſtes débordemens; il regne ſur cet Océan qui joint les deux mondes, il deſcend dans ces cavernes profondes où la terre montre ſes entrailles ouvertes & déchirées. Mais le joli, le joli, qu'il eſt rare! Il ſe cache avec un ſoin égal à ſa gentilleſſe; il faut le découvrir, c'eſt-à-dire ſavoir le reconoître. Où ſe trouvent les yeux fins & exercés qui ſont dans la confidence de ſes graces? C'eſt une fleur paſſagere, qu'un rayon va brûler, qu'un ſouffle va détruire; c'eſt à la main de l'homme à

la cueillir, ſans flétrir ſon doux velouté ; c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de compoſer le bouquet fait pour le ſein de la beauté.

C'eſt peu : l'homme unit ſon induſtrie à l'ouvrage de la nature, & ſoudain le goût de l'un ſurpaſſe l'orgueilleuſe création de l'autre. C'eſt alors qu'on voit naître ces parterres deſſinés, ces bocages ſoumis à l'ingénieux ciſeau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces eſtampes, ces ariettes & ces vers étincelans qui mouſſent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuſe nation, qui avez de jolis appartemens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires, qui priſez avec fureur ces charmantes bagatelles, puiſſiez-vous proſpérer long-tems dans vos jolies idées, perfectionner encore ce joli perſifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleuſement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere exiſtence !

CHAPITRE CCLV.

Le Convois.

REMBRUNISSONS nos pinceaux, il en eſt tems. Tout change, tout paſſe avec une effrayante rapidité, le ſon des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt ſe fondre dans les cercueils ; ils ſont tout ouverts, ils attendent leur proie. Le magaſin eſt plein : on ſait que le nombre des victimes ne diminuera jamais. On a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inatendus ; mais il n'y a point de ville

où le spectacle du trépas fasse moins d'impression. On est accoutumé aux enterremens ; & qui veut être pleuré après sa mort, ne doit pas mourir à Paris : l'on regarde passer un convoi avec une extrême indifférence.

LE SOLITAIRE.

Tant mieux. Pourquoi pleurer qui n'est plus, qui ne peut plus être, qui n'est bon qu'à pourrir? L'homme mort vaut-il un chien vivant ? Passe-t-on dans la rue, sans qu'on puisse jeter les yeux sur une fille nubile, une femme enceinte, avant que de fixer un cercueil ? Dans l'église où l'on asperse la biere d'un vieillard, je vois conduire à l'autel un couple heureux, qui promet de dédomager amplement la société d'une perte qui lui étoit nécessaire ; & je dis, tout est dans l'ordre. Il faut moissonner pour semer encore où l'on a moissonné. Où beaucoup naissent, beaucoup doivent mourir.

L'AUTEUR.

Les prêtres & les fossoyeurs comptent sur des trépas périodiques ; ils connoissent les mois de l'année où la grosse sonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & savent quand les cierges du poids de deux livres sortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les fosses sont creusées & béantes.

Le *layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement (*robe d'été*, *robe d'hiver*, a dit la Fontaine) a reçu ordre de l'église, d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le curé & les fabriques calculent, chacun de son côté, l'argent que produira la mortalité.

Dans les sociétés, rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, inséré depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort. --- Je coupe en cœur. ---- Cela est fâcheux assurément. ----- Vous jouez en trefle, madame. —— C'étoit un honnête homme ; de quoi est-il mort ? — Carreau. --- Il s'est avisé de mourir subitement. . . Et la partie continue sans que la moindre altération se manifeste sur les visages : on a froncé les surcils par air ; mais le cœur est demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devroit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que sa femme vient de se noyer ; il frappe du pied & dit : *cela est bien désagréable !*

LE SOLITAIRE.

N'avez-vous pas dit qu'un Parisien s'imagine ruiné s'il perd sa femme ? « Elle aura été malade » pendant dix années ; elle lui aura coûté infi- » niment, il faut qu'il restitue tout à son décès » Je vous demande s'il doit tant larmoyer ; si, quand sa femme se noye, avant que d'enrichir le médecin, l'apothicaire, il ne se montre pas déja trop bon, en proférant un *cela est bien désagréable !*

L'AUTEUR.

Dans l'espace de cent années, il faut que deux millions cinq cents mille individus déposent leurs ossemens & leurs chairs alkalisées sur un point de six mille toises de circonférence ; & dans cet es-

pace, trente cimetieres suffisent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroisse réclame ses morts avec un soin jaloux, & il faut des dispenses pour aller pourrir un peu plus loin.

Certes, il n'y a point de champ de bataille où la mort fasse entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante ces mots de la guerre : *soldats, serrez les rangs*. Les rangs sont éclaircis à chaque instant par des coups aussi rapides & aussi invisibles que ceux du boulet.

LE SOLITAIRE.

Cela vous étonne, vous qui savez qu'il n'y a pas un Parisien immortel, & pas un Parisien qui meurt vierge dans l'âge viril; vous qui comptez huit cents mille individus dans la capitale!

L'AUTEUR.

Un convoi n'est pas une cérémonie triste, les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'église, une tenture qui ceint les colonnes du temple, un poële richement brodé, un *de profundis* en faux bourdon; quatre-vingts prêtres en surplis blancs portent des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle, retentissent au loin dans les airs, on chante posément les vêpres; un maître des cérémonies guide & place l'assemblée; un beau goupillon passe dans toutes les mains; on se range sur une même ligne; on salue & l'on est salué avec presque autant de grace que dans un sallon.

Pour le pauvre, on le congédie avec quelques versets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent sur des

chandeliers de cuivre; on galoppe l'indiſpenſable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité le jeter dans la foſſe. Un petit goupillon, dont les barbes ſont rares & uſées, trempe dans un ſale bénitier, où l'on a verſé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus ſouvent il eſt à ſec, & la main du fils ou de l'ami, s'il lui en reſte un, ne peut arroſer que de ſes pleurs l'endroit où ſont dépoſées des cendres chéries.

LE SOLITAIRE.

Oh, la bonne eau luſtrale que les pleurs d'un ami ! qu'il eſt conſolant de ſavoir qu'on en ſera mouillé, quand on paſſera dans l'empire où tous les humains ſont égaux, & ne peuvent être autrement. Ah ! qui ne préférera point cette eau bénite à celle qu'on répand avec profuſion ſur le cadavre du riche !

L'AUTEUR.

Le prêtre eſt déja loin quand le fils ôte de ſes yeux le mouchoir humide; il ſe trouve ſeul ſur la tombe de ſon pere; & juſqu'au bedeau boiteux, tout a déſerté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

LE SOLITAIRE.

Laiſſez murmurer. Le pauvre, à Clamart, eſt auſſi riche que les rois à Saint-Denis. Il n'a point fait ſonner le tocſin de ſon vivant, pourquoi le feroit-il ſonner après ſa mort?

L'AUTEUR.

Les billets d'enterremens reſſemblent à des invitations : *vous êtes prié d'aſſiſter*, &c. On trouve au bas : *de la part de Mad. ſa veuve ; de la part de M. ſon gendre.* On devroit y marquer l'âge du décédé ; mais il n'y a rien de ſi incivil à Paris que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paie toujours d'avance à l'égliſe le convoi, le ſervice & l'enterrement. On vous préſente un tarif tout imprimé : vous choiſiſſez combien vous voulez de prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande ſonnerie? Vous paierez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande ; *vous en aurez* :

Monſieur le mort, laiſſez-nous faire :
Il ne s'agit que du ſalaire.

Tout cela ſe calcule : tant pour la préſence de M. le curé, &c.

Celui de Saint-Euſtache eſt beaucoup plus cher que celui de Saint-Pierre-aux-Bœufs, attendu qu'il eſt plus gros ſeigneur. Il n'enterre que les perſonnes de diſtinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une foſſe ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on deſcendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confeſſeur ou ſon ſimulacre ; *tant* pour ſes gants blancs.

On ne viendra chercher le défunt que lorſque vous aurez délivré votre argent : il ne vous ſeroit pas permis d'acheter une bierę chez un layetier, l'égliſe en tient magaſin, & doit ſeule vous la

vendre ; c'eſt un accaparement ; elle gagne ſur votre biere près de la moitié du prix intrinſéque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier ſoupir, qu'on l'arrache encore chaud de ſon lit; on ne cherche plus qu'à ſe débarraſſer de ſon corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures regne impérieuſement dans cette derniere cataſtrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne ſe départira jamais de ces deux mauvaiſes & cruelles regles.

LE SOLITAIRE.

Vous avez dit qu'on ne venoit chercher le défunt que lorſqu'on avoit délivré l'argent; celui donc qui voudra annuller la loi fatale des vingt-quatre heures n'a qu'à livrer l'argent que quand il lui plaira de ſe débarraſſer du défunt.

L'AUTEUR.

On fuit, on abandonne le corps à un *veillard*. Ce *veillard* eſt un prêtre indigent & ſubalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt ſous & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiariſé avec le trépas, il veille indifféremment ſous ſon étole la beauté qui n'eſt plus & le vieillard qui a terminé ſa carriere ; le cierge funéraire ne l'attriſte pas : tandis que le bénitier eſt au pied du lit, il tire ſa bouteille cachée ſous un coin du linceul, & il abrege, en la vidant, les longues heures de la nuit.

Avant les vingt-quatre heures le corps ſera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere, & porté dans le trou.

LE SOLITAIRE.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier ſoupir, &c. &c. dans le trou? Vous aviez omis de parler du trou, & pour parvenir au trou vous avez fait un rabâchage.

L'AUTEUR.

Le lendemain on ne diſtinguera plus ſon cercueil; quatre ou cinq nouveaux peſeront ſur le ſien : c'eſt ce qu'on peut voir, puiſqu'ils ſont le plus ſouvent à découvert ; & l'œil, s'il en a le courage, a la permiſſion de les compter. Le foſſoyeur ne jetera de la terre deſſus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requiſe; ils ne ſeront en terre proprement dit, que quand il y en aura un nombre ſuffiſant, & que le gouffre avide ſera entiérement rempli.

LE SOLITAIRE.

Rappellez vos lecteurs aux charniers des Innocens.

L'AUTEUR.

On s'eſt élevé contre cette précipitation inhumaine; mais les avertiſſemens, ceux même des naturaliſtes, ne font rien ſur les uſages enracinés : plus ils ſont mauvais, plus ils ſont tenaces.



CHAPITRE CCLVI.

D'un Pauvre.

MAIS peut-être n'y a-t-il pas auſſi de ville où les mourans ſoient plus diſpoſés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la ſociété policée ne ſont pas heureux, l'un par ennui, & l'autre par la miſere. L'un a fatigué ſes ſens, & ne retrouve plus le reſſort néceſſaire pour ſes jouiſſances. L'autre achete trop cher la courte & pénible ſatisfaction de ſes beſoins. Il eſt las de la vie dont le premier eſt dégoûté. A ce ſujet, je veux vous donner la narration ſuivante.

Dans le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence dominent la miſere, le mauvais air, conſéquemment le mauvais pain, l'huile empoiſonnée, une fievre pourpreuſe, *brochant ſur le tout*, moiſſonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le tems de ſe faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les confeſſeurs ne ſortoient pas d'une maiſon, & l'extrême-onction deſcendoit du grenier au ſeptieme étage. (1)

Les bras tomboient aux foſſoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vide un ſeul inſtant. On avoit demandé un renfort pour exhorter

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment on pouvoit deſcendre au ſeptieme étage.

les mourans; car la communauté des prêtres de la paroisse, ne pouvoit plus y suffire. Vint un capucin vénérable : il entre dans une espece d'écurie basse, où souffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu sur des haillons dégoûtans. Il étoit seul : une botte de paille lui servoit de couverture & d'oreiller; pas un meuble, pas une chaise; il avoit tout vendu, dans les premiers jours de sa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés pendoient seulement une hache & deux scies : c'étoit là toute sa fortune, avec ses bras, quand il pouvoit les mouvoir; mais alors il n'avoit pas la force de les soulever. *Prenez courage, mon ami*, lui dit le confesseur; *c'est une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui; vous allez incessamment sortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines.....* *Que des peines?* reprit le moribond d'une voix éteinte. *Vous vous trompez; j'ai vécu assez content, & ne me suis jamais plaint de mon sort. Je n'ai connu ni la haine ni l'envie: mon sommeil étoit tranquille; je me fatiguois le jour, mais je reposois la nuit. Les outils que vous voyez me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus sujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me suis assez bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprends la santé, ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui jusqu'à présent a pris soin de moi.* Le consolateur étonné ne savoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il se remit néanmoins, & lui dit : *mon fils, quoique cette vie ne vous ait pas été fâcheuse, vous ne de-*

vez pas moins vous résoudre à la quitter ; car il faut se soumettre à la volonté de Dieu.... Sans doute, reprit le moribond d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré, *tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir ; je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort, pour arriver à lui. Je sens le moment... le voici... Adieu, mon pere.*

Voilà le sage, je crois ; & cet homme, pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche qui ne sait point faire usage de la vie, & qui se désole en lâche lorsqu'il s'agit de mourir.

LE SOLITAIRE.

En mourant, le pauvre perd les tourmens, le riche les jouissances ; à l'un il est naturel de mourir content, à l'autre de mourir fâché, qu'en pensez-vous ? Vous seriez plus aise de déloger de la Bastille, si vous y étiez, qu'un monarque de son louvre.

CHAPITRE CCLVII.

Aux Riches.

USEZ, usez donc du moment qui vous reste pour faire le bien ; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point sentir l'inévitable remords qui vous attend, si vous endurcissez votre cœur. Entendez-vous les cris des nécessiteux ? Ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance, tandis que les excès vous tuent. Venez, approchez. Quel spec-

tacle déplorable ! & si les maux vont toujours en croissant, quel sera donc le sort de cette ville ?

Ici, une malheureuse mere, impuissante à nourrir son fils à la mamelle, voit son sein épuisé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile existence pese à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques instans la mort prête à l'enlever. Là, l'homme vieilli à cinquante ans sous le faix des travaux publics, n'a d'autre perspective que la consolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous ! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple sous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel plonge sur lui avec dédain & orgueil, ne croyez pas que ses maux soient sans remedes, ne vous persuadez pas que le malheur soit l'inévitable partage de la plus nombreuse portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé le bien qui reste à faire, & ne pensez pas que les moyens manquent pour secourir l'humanité souffrante.

Il est peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres, n'aient réfléchi qu'ils n'alloient pas assez loin, & que leur superflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix secrete, qui est autant le cri de la justice que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend son nécessaire au-delà de ses vraies dimensions : on le sent, on cherche à se le cacher ; mais on s'avoue à soi-même qu'on n'a qu'une charité mesquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & secret aveu ; tant la conscience est un sentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laisse ceux qui me liront sur cette réflexion, persuadé que, s'ils la négligent, elle s'élevera un jour

jour d'une maniere terrible contr'eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

LE SOLITAIRE.

Peintre, prédicateur, politique! Oh, oh, qui sait faire un drame, sait jouer plus d'un rôle. Mais les riches vont aux spectacles; leurs trésoriers, ou gens d'affaires, y vont aussi: & quand ils reviennent souper, ils entendent leurs créanciers crier plus fort que les indigens. Est-il raisonnable de faire mieux? Ils demandent la clef de leurs coffres, & souvent ils n'y trouvent pas de quoi faire la partie avant que d'aller au bal ou se coucher. Dans leurs maisons ils engraissent leurs voleurs, & ils n'ont plus que le fantôme de la richesse qui les distingue des nécessiteux, qui paroissent ce qu'ils sont.

CHAPITRE CCLVIII.

Suicide.

FERAI-JE ici le tableau du sombre désespoir? Dirai-je pourquoi l'on se tue à Paris depuis environ vingt-cinq ans? On a voulu mettre sur le compte de la philosophie moderne ce qui n'est au fond, je l'oserai dire, que l'ouvrage du gou-

vernement. La difficulté de vivre, & d'un autre côté le jeu & les loteries trop autoriſées, voilà ce qui occaſionne les nombreux ſuicides, dont on n'entendoit preſque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées ſont toujours épouvantables. On a gêné le commerce intérieur, ou plutôt il n'exiſte pas, tant il eſt ſurchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repouſſent; on a deſſéché ſucceſſivement toutes les branches nourricieres; on a tout fait paſſer dans la main du roi, argent, charges, privileges, maîtriſes, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables, ſemblables aux vampires qui vont encore ſucer les morts, donnent le dernier coup de cabeſtan ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'induſtrie; on lui a ôté ſon reſſort.

LE SOLITAIRE.

Ce ſont là tous les reproches que vous avez à faire au gouvernement; je n'examinerai point s'ils ſont bien fondés; mais ſi j'examinois combien de fois ils ſont répétés, mon examen ne finiroit qu'avec votre livre; les retranchant de toutes les pages où ils ſe trouvent, j'en ferois un volume aſſez gros, dont on ne liroit pas quarante lignes ſans avoir tout lu, où qu'on ouvre pour lire. Voyez *Capitaliſtes*, Voyez *Néceſſiteux*; Voyez, Voyez, Voyez, *&c.*

L'AUTEUR.

Ceux qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des philoſophes:

ce ſont des indigens, las, excédés de la vie, parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficultueuſe.

Quand rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées, c'eſt-à-dire, d'aller contre ſes propres intérêts? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables. (1)

La police a ſoin de dérober au public la connoiſſance des ſuicides. Quand quelqu'un s'eſt homicidé, un commiſſaire vient ſans robe, dreſſe un procès-verbal ſans le moindre éclat, & oblige le curé de la paroiſſe à enterrer le mort ſans bruit. On ne traîne plus ſur la claie ceux que des loix ineptes pourſuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un ſpectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir des ſuites dangereuſes, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des ſuicides peut monter, année commune, à cent cinquante perſonnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus, la conſomption eſt chez les Anglois une véritable maladie, qui n'exiſte point à Paris. Cette comparaiſon nous diſpenſe de toute autre réflexion.

---

(1) De là le Proverbe; *enfant de Paris, mauvaiſe nourriture.*

A Londres, c'eſt donc le riche qui ſe tue, parce que la *conſomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent eſt le plus capricieux des hommes, conſéquemment le plus ennuyé. A Paris, les ſuicides ſe trouvent dans les claſſes inférieures, & ce crime ſe commet le plus ſouvent dans des greniers, ou dans des chambres garnies.

Pluſieurs ſuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenſe cette attention, en ordonnant leur ſépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriroient l'hiſtoire d'après ces papiers, pourroient révoquer en doute ce que j'avance ici : mais il n'eſt que trop vrai que le ſuicide eſt plus commun aujourd'hui à Paris que dans toute autre ville du monde connu.



CHAPITRE CCLIX.

Filets de Saint-Cloud.

LES corps des malheureux qui ſe noient n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaſte & ſuperbe Océan pour tombeau, ainſi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent, excepté pendant les tems de glaces, *aux filets de Saint-Cloud;* & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde ſans laiſſer aucune trace, eſt reconnu : ſes reſtes viennent atteſter à la *morne* ſon crime, ſon infortune & ſon erreur.

Dans une fête publique que l'on donna, il y a trente-deux ans environ, ſur le bord de la Seine, gonflée par les groſſes eaux, le déſordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere pluſieurs perſonnes, le nombre s'en trouva ſi conſidérable, qu'on leva les *filets de Saint-Cloud*, afin que rien n'atteſtât la multitude des malheureuſes victimes.

On trouve ſouvent dans ces filets les plus ſinguliers débris, que le haſard entaſſe pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la capitale. On dit que cela ne laiſſe pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'adminiſtration & le bénéfice.

CHAPITRE CCLX.

Capitaliſtes.

LE peuple n'a plus d'argent; voilà le grand mal. On lui ſoutire ce qui lui en reſte, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une ſéduction dangereuſe, qui ſe renouvellent inceſſamment. La poche des capitaliſtes & de leurs adhérens recele au-moins la ſomme de ſix cents millions. C'eſt avec cette maſſe qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette ſomme ne rentre jamais dans la circulation.

Stagnante, pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abîme tout concurrent, eſt étrangere à l'agriculture, à l'induſtrie, au commerce, même aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte, & par le vide qu'elle

cause, & par le travail obscur & perpétuel dont elle foule la nation. Il faut que dans cinq ou six années l'argent passe tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces capitalistes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'est pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt sur l'industrie, on fait payer le commerce, l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puisque l'on n'entend plus que ce mot de l'*argent*, de l'*argent*, encore de l'*argent*, qu'on laisse donc les moyens d'amasser de l'*argent*; que tous soient appellés à morceler, à couper, à dépecer la masse énorme des métaux monoyés, qui résident dans un petit nombre de mains; favorisez tout ce qui peut creuser les canaux par où ce métal si attendu doit se répandre, au lieu de faire des loix, des statuts, des réglemens bisarres, des prohibitions éternelles. Quand tout se fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent sur le sol de la misere & de l'indigence.



CHAPITRE CCLXI.

L'Hôtel des Fermes.

JE ne passe point devant l'hôtel des fermes, sans pousser un profond soupir : je me dis : là, s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume, pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du roi. Quel marché ruineux, quel contrat funeste & illusoire a signé le souverain ! Il a consenti à la misere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverser cette immense & infernale machine, qui saisit à la gorge chaque citoyen, pompe son sang sans qu'il puisse résister, & le dispense à deux ou trois cents particuliers, qui possedent la masse entiere des richesses. Chaque plume de commis est un tube meurtrier qui écrase le commerce, l'activité, l'industrie. La ferme est l'épouvantail qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus, dans cette anarchie, qu'à se jeter du parti des voleurs, & l'horrible finance se soutient par ses déprédations même. Là enfin, on tient école publique de pillages raffinés; là, on offre des plans plus oppressifs les uns que les autres.

La finance est le vers solitaire qui énerve le corps politique. Ce ver absorbe les principaux sucs, fait naître de fausses faims, & tue enfin le sein qui le renferme.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on a voulu absoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois; mais il faut bien que ses gains soient encore immenses, puisqu'elle ba-

taille si vigoureusement pour le maintien de ses opérations. Puissent les assemblées provinciales, le plus bel établissement de notre siecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus desiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de désordres ! C'est quand il sera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu subsister si long-tems aux désavantages du souverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être sûr que sa mémoire ne périra point, & qu'il obtiendra sa place parmi les noms que l'on prononce avec reconnoissance & respect. Il est incontestable que voilà ce qu'il a fait de mieux. Le reste ! Ah !

CHAPITRE CCLXII.

Mont de Piété.

ON vient enfin d'établir un *mont de piété*, qu'ailleurs on nomme *lombard*; & l'administration, par ce sage établissement, si long-tems désiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces usuriers, toujours acharnés à dépouiller les nécessiteux. Les agioteurs masqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, se sont vus forcés dans leurs invisibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puissante amorce étouffoit toute spéculation généreuse, toute entreprise magnanime ; car on ne savoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

Rien ne prouve mieux le besoin que la capitale avoit de ce *lombard*, que l'affluence intarissable

des demandeurs. On raconte des choses si singulieres, si incroyables, que je n'ose les exposer ici avant d'avoir pris des informations plus particulieres, qui m'autorisent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer sans doute la quantité prodigieuse qu'on y en a porté. Ce que je sais, c'est que j'ai vu sur les lieux soixante à quatre vingts personnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *six livres*. L'un portoit ses chemises; celui-ci, un meuble; celui-là, un débris d'armoire; l'autre, ses boucles de souliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule se renouvelle presque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la disette extrême où sont plongés le plus grand nombre des habitans.

Que donneroit-on à un auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuscrit, par exemple, l'*Esprit des loix*, ou *l'Histoire du commerce des deux Indes*, ou l'*Emile*, non imprimés? Qu'en diroit l'huissier-priseur? A quel taux mettroit-il l'ouvrage ?

L'opulence emprunte de même que la pauvreté. Telle femme sort d'un équipage, enveloppée dans sa capote, & y dépose pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le soir. Telle autre détache son jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le mont de piété a fait tomber les diamans, parce que c'est la premiere chose qu'on y a mise en gage, & insensiblement on a vu les personnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant superflu. Il y a eu ensuite dans cette privation des motifs très-respectables, & qui nous sont connus. Plus d'un service important a été rendus sur

ces objets d'un luxe dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple : le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible de cette frêle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés : nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe font, offrent beaucoup d'objets de luxe à un bas prix ; ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands ; mais, d'ailleurs, il n'eſt pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur déme-ſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déja gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration : on rudoie un peu trop le pauvre peuple ; on priſe les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix ; ce qui rend le ſecours preſque inutile. Il faudroit que le ſentiment de la charité dominât entiérement & l'emportât ſur de futiles & vaines conſidérations. Il ne ſeroit pas difficile de faire de cet établiſſement le *temple de la miſéricorde*, généreuſe, active & compatiſſante. Le bien eſt commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à ſatisfaire ſur-tout les plus infortunés ?



CHAPITRE CCLXIII.

Monopole.

UN homme s'empare d'une espece de denrée en entier; alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppressif. C'étoit originairement un échange équitable; il n'y a plus de proportion; elle est rompue; une partie des contractans est écrasée; ce n'est plus un commerce, c'est un monopole; je suis violenté. Cet homme tyrannique me vend la chose plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la possede seul : il doit être puni par les loix.

Mais, si cette marchandise est de premiere nécessité; si c'est du pain, du vin, des légumes, de l'huile, &c. il est mon véritable assassin. Qu'on entasse les sophismes, que les économistes viennent me prouver que le bled est à lui, & qu'il est libre d'y mettre un prix arbitraire ; ce vendeur sera toujours un barbare ; il me voit souffrir, & il augmente le marché suivant; il fait la famine, & il en rit.

Il sera puni, me dira-t-on; il se trompera tôt ou tard dans ses calculs. Mais ses spéculations erronées auront été bien plus dangereuses pour moi que pour lui; car, s'il perd son argent, moi, j'aurai perdu la vie.

Non : tant que les hommes seront avides, intéressés, insensibles, il ne faut pas que les denrées de premiere nécessité soient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il est ridicule & honteux de livrer à l'étranger, pour trente sous de plus sur un septier, le bled que j'ai vu croître

ſous mes yeux ; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de ſon ſol.

Les monopoles, tantôt ſur les œufs, tantôt ſur les légumes, tantôt ſur les fruits, tantôt ſur les épices, ne ſont que trop fréquens dans la capitale, & l'on pourroit accuſer les ſuppôts de la police de complicité ; car elle n'a pas toujours été aſſez vigilante à réprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple, & lui font déteſter l'exiſtence.

Quelquefois les hommes en place ne rougiſſent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croient impénétrable, ils jouiſſent des fruits infâmes de leur avarice. Ce crime, devenu commun, a flétri des noms juſqu'alors reſpectés : c'eſt un nouveau forfait de l'opulence, & preſque inconnu avant ce ſiecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

Voici quatre vers ſur les monopoleurs, par Mr. Dorat', qui m'ont toujours beaucoup plu.

Ils engloutiſſent tout par un trafic honteux ;
Souvent même leurs mains, par de lâches adreſſes,
Détournent de Céres les ſolides richeſſes ;
Et la fertilité diſparoît devant eux.

LE SOLITAIRE.

N'eſt-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déja des copiſtes . . . & des imitateurs. C'eſt ainſi que vous avez parlé, au chapitre *Verſificateurs*, de l'homme qui a fait des vers dignes d'être cités par vous. . . .

CHAPITRE CCLXIV.

Le Regrat.

LE *regrat* eſt encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la capitale. Cette malheureuſe portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ſes proviſions annuelles, il paie le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins, pour cette claſſe infortunée, qui eſt obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail ce qu'ils ont déja acheté en détail.

Ainſi, le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c., à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans & le prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret. Car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas, l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave ni carafon, ni argent pour en avoir une petite proviſion. *Au plus pauvre la beſace.* Plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple *treiſe ſous la livre*, (1) eſt non-ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures qui en compoſent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regratiers*, à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce ſel treize ſous: ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte; ils y verſent de l'eau; ils y mêlent du ſable & des ordures. Un abus auſſi intolérable eſt public.

La ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement; car ce ſel analyſé offre des matieres étrangeres; & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent?

Le vin que l'on vend dans les cabarets en détail eſt de même falſifié; & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes. On met aux galeres le contrebandier, qui ne corrompt pas les denrées qu'il vend.

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand, enfermé dans ſon cellier, compoſe ſecrettement ces mixtions, y coule la litharge, ou par avarice, ou par ignorance. Ces procédés frauduleux & toujours criminels ne ſont

(1) Treize ſous une livre de ſel, tandis que la nature le donne à notre royaume preſque pour rien.

pas aſſez rigoureuſement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

Enfin, les farines gâtées ont été diſtribuées quelquefois de force aux boulangers des fauxbourgs, parce que l'adminiſtration, qui avoit fait *magazin de farines*, quand elles furent endommagées par pluſieurs accidens, ne voulut pas perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri. (1)

LE SOLITAIRE.

Il y a quatre ans que des ſoldats de l'Hôtel-des-Invalides me proteſterent qu'ils *mangoient* des farines dont la panification eût été dédaignée des chiens de leur gouverneur. Je leur demandai ſi M. d'Eſpagnac n'en *mangeoit* point comme eux? ho, ho! me répondirent-ils, il n'eſt point invalide ce bon citoyen.

L'AUTEUR.

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux dans la main des hommes puiſſans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui ſera le métier de roi,* diſoit un ſouverain à qui l'on propoſoit un acaparement.

---

(1) Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.



CHAPITRE CCLXV.

Falsifications.

ON devroit donc éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regratiers &c.; parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes, qui, pour la plupart, nuisent à la santé des citoyens. L'invigilance de la police à cet égard mérite qu'on lui en fasse des reproches; mais souvent aussi les présens que ces falsificateurs font aux subalternes préposés, leur assurent une impunité dangereuse. Quoi de plus important néanmoins à surveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la santé publique?

On poursuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne poursuivroit pas de même celui qui m'empoisonne? Quelle contradiction!

CHAPITRE CCLXVI.

Mendians.

ET comment voulez-vous, à la suite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville, qu'on appelle *superbe*, ne pullule pas de mendians? L'œil de l'étranger est toujours désagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de sa surprise. Autant de mendians, autant de taches dans la législation d'un peuple. Il ne faut pas, pour cela

cela, les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôt*. C'est une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas assez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable désordre ; ce qui déshonorera infailliblement nos magistrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a proposé plusieurs plans également bons ; ils n'ont plus qu'à choisir.

Il paroit que chez les anciens, il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les esclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs lits : il n'est point dit dans aucun auteur qu'on rencontrât dans les villes, de ces objets sâles & dégoûtans qui déterminent violemment la pitié, ou repoussent la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémissemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus sont incorporés avec la législation, plus occupée à conserver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoi qu'en disent les systêmes nouveaux, sont funestes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims : ils s'épuisent en jardins-fleuristes, & l'oppression des riches va toujours écrasant la partie la plus malheureuse.

LE SOLITAIRE.

Il faut bien des ruisseaux pour former un fleuve ; il faut bien des pauvres pour faire un grand propriétaire. Le soleil puise dans les fleuves, dans les mers les pluies, les rosées qui fertilisent la terre ; que le monarque pompe sur les grands propriétaires l'or & les denrées nécessaires aux in-

digens ; il ſera l'aſtre bienfaiteur du royaume, comme le ſoleil l'eſt du globe.

L'AUTEUR.

On a traité les pauvres, en 1769 & dans les trois années ſuivantes, avec une atrocité, une barbarie qui feront une tache ineffaçable à un ſiecle qu'on appelle *humain* & *éclairé*. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent preſque tous dans les *dépôts*, eſpece de priſons où l'indigence eſt punie comme le crime.

On vit des enlevemens qui ſe faiſoient de nuit par des ordres ſecrets. Des vieillards, des enfans, des femmes perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jetés dans des priſons infectes, ſans qu'on ſût leur impoſer un travail conſolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices & la miſéricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit que l'indigence eſt voiſine du crime, que les ſéditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre ; & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le déſeſpoir de cette foule de néceſſiteux, parce qu'on ſentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, *étouffons-les d'avance*, & ils furent étouffés ; on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont ceſſé en grande partie ; on ne ſauroit en accuſer que des ſubalternes avides, qui outrepaſſent le pouvoir, & qui frappent le pauvre ſans défenſe, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus ſéveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne ſont pas aſſez payés, vu la difficulté de vivre

dans la capitale : ce qui précipite dans la honteuſe mendicité des hommes las de tourmenter leur exiſtence preſque infructueuſement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eſt le peuple de la terre qui travaille le plus, qui eſt le plus mal nourri, & qui paroît le plus triſte. L'Eſpagnol ſe procure à bon marché la nourriture & le vêtement : enveloppé dans ſon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paiſiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un leger travail, & ouvre ſon ame aux délices journalieres de la muſique. L'Anglois, bien nourri, fort & robuſte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de ſon active induſtrie, & en jouit perſonnellement. L'Allemand boit, fume & s'engraiſſe ſans ſoucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruſſe, ſans prévoyance fâcheuſe, trouve une ſorte d'abondance dans l'eſclavage. Mais le Pariſien, pauvre, courbé ſous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtiſſant, forgeant, plongé dans les carrieres, perché ſur les toits, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puiſſans, & écraſé comme un inſecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine, & à la ſueur de ſon front, une chétive ſubſiſtance, qui ne fait que prolonger ſes jours, ſans lui aſſurer un ſort paiſible pour ſa vieilleſſe.

LE SOLITAIRE.

Une bonne loi ſeroit celle qui forceroit l'homme opulent de pourvoir aux beſoins d'un ouvrier in-

valide & pauvre de chaque profeſſion qui lui auroit été utile.

L'AUTEUR.

Oui ; mais les bonnes loix, faites ou à faire, n'ont point lieu quand elles ne plaiſent point aux riches : & certainement, celle que vous imaginez leur déplairoit. D'ailleurs, elle feroit un outrage authentique fait à leur amour propre, encore plus qu'à leur généroſité. Ils feront mieux de la prévenir, en faiſant librement ce à quoi elle les obligeroit, s'ils ſont les ſujets dignes d'un homme capable de regner.



CHAPITRE CCLXVII.

Mendians valides.

MAIS, s'il est plusieurs mendians que la misere force à tendre la main, & qui, affaissés sous le poids du malheur, ont dans le geste l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu sombre du désespoir, il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites, qui, par des gémissemens imposteurs & des infirmités factices, surprennent votre libéralité, & trompent votre compassion.

D'une voix artificielle, plaintive, monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu, & vous poursuivent dans les rues avec ce nom sacré; mais ces misérables ne craignent ni sa justice ni sa présence. Ils mentent à chaque passant; entretenus par les aumônes, ils font semblant d'être souffrans, mutilés, pour se dérober au travail qu'ils détestent.

On a vu jadis des poltrons se couper le pouce pour se dispenser d'aller à la guerre. Eux, ils se couvrent de plaies hideuses, pour attendrir le peuple; mais, quand la nuit vient, suivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous; vous verrez tous ces estropiés, droits & dispos, se rassembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jeté sa bequille, l'aveugle son emplâtre, le bossu sa bosse de crin; le manchot prend un violon; le muet donne le signal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent; la licence la plus débordée regne dans ces assemblées. Ils se vantent des impôts prélevés sur la sensibi-

lité publique, de la violence qu'ils font aux ames compatissantes & crédules. Ils se communiquent leurs secrets; ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes est en usage, comme à Lacédémone, parmi ces misérables qui, dans une égalité scandaleuse, ne reconnoissent aucun principe, & ont dépouillé ces sentimens de pudeur qui semblent innés dans tous les hommes policés.

Ils se félicitent de subsister sans rien faire, de partager tous les plaisirs de la société, sans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infâmes & illicites, sont adoptés par les premiers d'entr'eux, qui ont besoin d'un objet innocent pour exciter la pitié publique. Ils dressent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité; & à mesure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeste éducation qu'on lui a donnée.

Lorsqu'ils manquent d'enfans, ces misérables enlevent ceux d'autrui : alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent *des jambes & des bras de Dieu.*

Cet infâme & criminel métier enrichissoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu la sévérité de la police sur cet article. On a vu des mendians donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

Mais comment ose-t-on punir la mendicité, lorsqu'on voit celle des ordres religieux revêtue d'une apparence légale, & pour ainsi dire, consacrée? Ces ordres sont riches, & ne mandient, dit-on, que par humilité; mais l'exemple n'est-il pas dangereux? Et comment peut-on établir une

différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profession, qui subsistent de la charité publique?

Toutes ces filles qui le soir vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être considérées comme de jeunes mendiantes; car elles sont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos caresses.

Fin du Tome second.



TABLE

DES CHAPITRES.






M.WINCKLER-GEHR
RELIURE
LAUSANN

